

JEAN D'YVELISE

LA GLOIRE D'ÊTRE MÈRE



2^{FRS}

COLLECTION FAMA

94, Rue d'Alésia
PARIS XIV^e



Vous qui rêvez de voyages, d'expéditions lointaines,
de vie libre et périlleuse...

Vous qui demandez à un livre de vous faire découvrir
des horizons magiques, des peuples aux
coutumes différentes des nôtres :

LISEZ LES RÉCITS CAPTIVANTS QUE PUBLIE

"La Belle Aventure"

Cette nouvelle collection de romans pour tous a fait appel
à vos auteurs préférés, et c'est avec leur habituel talent que
ceux-ci vous conteront de merveilleuses aventures, vécues
par des héros intrépides et par des héroïnes mystérieuses.

DES PAYSAGES ENCHANTEURS...

DES PÉRIPÉTIES HÉROÏQUES...

DE L'AMOUR ENFIN !

Telle est l'heureuse formule que vous offre

"La Belle Aventure"

sous une présentation élégante et pour un prix modique

DERNIERS VOLUMES PARUS :

N° 8. **Siddartha, prince hindou**, par J. Morin-Sarrus.

N° 9. **L'Empreinte blanche**, par Robert Jean-Boulan.

N° 10. **La pêcheuse de perles**, par Magda Contino.

PROCHAINS VOLUMES A PARAÎTRE :

N° 11. **Le prisonnier de la forêt**, par H. J. Magog.

N° 12. **L'idole au trésor**, par Pierre Demousson.

IL PARAÎT UN VOLUME NOUVEAU

LE 10 ET LE 25 DE CHAQUE MOIS

LE ROMAN COMPLET, 64 pages, sous couverture illustrée. 1 fr.

S. E. P. I. A. — 94, Rue d'Alésia — **PARIS** (XIV^e)

c 90864

548

LA GLOIRE D'ÊTRE MÈRE



C90864
JEAN D'YVELISE

LA GLOIRE D'ÊTRE MÈRE

ROMAN



SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS
PUBLICATIONS ET INDUSTRIES ANNEXES
ANC^{LA} LA MODE NATIONALE
94, Rue d'Alésia, 94 — PARIS (XIV^e)

LA GLOIRE D'ÊTRE MÈRE

CHAPITRE PREMIER

UNE RENCONTRE

Les bureaux de la « Conservatrice », Compagnie lyonnaise d'assurances, 3, rue de la Bourse, fermaient à six heures précises. A ce moment, les employés mettaient de côté leur travail, apportaient de l'ordre sur leurs tables et — les jeunes tout au moins — fuyaient joyeusement vers les vestiaires, comme des oiseaux pressés de prendre leur envol.

Nicole Mareuil demeurait toujours, au bureau, l'une des dernières. Ses fonctions de secrétaire particulière du Directeur lui créaient des obligations supplémentaires : il était rare qu'il n'y eût pas une lettre à taper au dernier moment, un coup de téléphone auquel il fallait répondre, quelque chose à vérifier.

Ce soir-là, qui était un vendredi, elle rejoignit le vestiaire peu après ses camarades. Son amie, Maryse Gauthier, l'y attendait. C'était une gracieuse jeune fille, presque une enfant, aussi brune que Nicole était blonde.

— Je vois qu'on n'a pas trop abusé de toi, constata-t-elle d'un air satisfait. Alors, viendras-tu au Club avec moi, chérie ?

Nicole Mareuil haussa les sourcils en signe d'interrogation, mais presque aussitôt, elle s'exclama :

— Ah ! oui, le Club Alpin... C'est la réunion hebdomadaire.. Mais, qu'irais-je y faire, ma petite Maryse ?

Elle s'habillait tout en parlant. Sur ses cheveux blonds, elle posa une petite toque de velours noir, qui la faisait paraître délicieusement jeune. Elle était vraiment agréable à contempler, Nicole Mareuil. Assez grande, svelte, elle avait ce teint pur et frais des très jeunes filles et son joli visage était tout éclairé par le feu de grands yeux bruns, parfois voilés de mélancolie. Son amie lui prit le bras pour franchir la porte et descendre les deux étages.

— J'aimerais tant, dit-elle, répondant à la question de Nicole, pouvoir te décider enfin à faire du ski cette année avec moi !

Nicole la menaça gentiment du doigt :

— Tu y reviens ! Oh ! je connais ta passion pour ce sport et je la sais justifiée. Mais je t'ai déjà dit les raisons qui me conduisent, pour ma part, à m'abstenir.

— Tes raisons ? En as-tu vraiment de sérieuses ?

— Oui. D'abord, c'est un sport trop coûteux pour mon modeste budget.

— J'en fais bien, moi ! Et je ne gagne pas autant que toi.

— Oui, mais tu es chez tes parents et tu n'as pas comme moi les frais d'une chambre et d'une pension. Et puis, vois-tu, le ski, la montagne, cela me rappellerait trop de choses qui me feraient du mal... Je suis lâche, parfois, devant mes souvenirs..

Une détresse subite attrista les yeux bruns et il y avait un tel accent de souffrance dans la voix de Nicole que son amie en fut bouleversée. Dans un grand élan de fraternelle pitié, elle étreignit le bras de Nicole :

— Ma pauvre chérie ! Pardonne-moi, je ne voulais pas te faire de la peine...

Cependant, sans s'en être aperçues, elles avaient gagné la rue Thomassin et étaient arrivées devant l'immeuble où le C. A. F. possédait ses locaux ; Maryse, déjà, tendait la main à Nicole, n'osant insister davantage, mais ce fut celle-ci qui décida :

— Allons ! je monte avec toi.

Tous les vendredis soirs, de six heures trente à sept heures trente, de nombreux adhérents de la section lyonnaise du Club Alpin français se retrouvaient au siège du groupement. Avec novembre, c'était le début de la saison de ski, et il y avait dans les réunions un regain d'ardeur. Car si les joies de l'alpinisme sont encore le privilège d'une élite, il n'en va pas de même du ski, devenu grâce aux efforts conjugués des entreprises de transports et des groupements sportifs, mieux accessible à tous.

Les deux jeunes filles poussèrent la porte sur laquelle figurait une large inscription, et aussitôt, Nicole fut comme étourdie par le brouhaha et l'animation qui régnaient là. La salle de réunion, en particulier, était déjà emplie. Assis ou debout, des groupes, hommes et femmes, discutaient avec feu, et, naturellement, il n'était question que de montagne. Il y avait là, rapprochés par la franche camaraderie du sport, des gens de tous les âges et de toutes les conditions, jeunes gens ou hommes mûrs, voire des vieillards. Et pour tous on sentait qu'il n'était qu'un but, qu'un idéal : la montagne, la neige...

Maryse s'avavançait souriante, serrait des mains, présentait Nicole :

— Ma meilleure amie...

Des regards admiratifs accompagnaient celle-ci, car là comme ailleurs, sa fraîche beauté faisait sensation.

— M. le docteur Andrey, notre Président.

Nicole avait déjà entendu vanter, par Maryse, l'entrain et l'étonnante verdeur, malgré ses soixante ans sonnés, de cet infatigable montagnard qui représentait, par son dévouement à le servir, l'âme même du groupement lyonnais, dont tous les membres le vénéraient. C'était un petit homme à lunettes, qui cachait, sous des dehors un peu étriqués, une santé de fer, et gardait une grande vivacité d'esprit et de gestes.

— Enchanté, Mademoiselle, dit-il en serrant avec énergie la main de Nicole, j'espère que vous allez être des nôtres.

— Je ne sais pas, Docteur... balbutia la jeune fille prise au dépourvu.

— Mais si, il le faut, il le faut absolument... N'est-ce pas, miss Gauthier ? Votre amie est jeune et robuste; elle doit partager notre passion pour notre admirable sport. Le ski est la plus saine, la plus belle des distractions et aussi, grâce aux efforts du Club, aujourd'hui, la plus économique.

— Oh ! Docteur, protesta Nicole en riant.

— Vous ne me croyez pas ? Je vais vous fournir des preuves à l'appui : dimanche prochain, étant donné que nous bénéficions d'un « pont », puisque c'est mardi la fête de l'Armistice, nous allons partir pour l'Iseran. Cette sortie, pour les trois jours, coûtera à chacun de nos sociétaires, 90 francs, tous frais compris. Osez-vous soutenir que c'est ruineux ? Et nos « collectives » du dimanche ne reviennent pas, en moyenne, à plus de 40 ou 50 francs. Qui ne peut mettre de côté, sur son budget, 150 à 200 francs par mois pour les consacrer à une aussi bienfaisante distraction, quand elle est dispensatrice de santé physique et morale ?

— D'autant plus, ajouta timidement Maryse, que Nicole a goûté autrefois aux joies de la montagne et s'en passionnait. Mais elle a dû abandonner et n'ose plus...

— Allons, venez vous faire inscrire, Mademoiselle, coupa avec autorité le sympathique petit homme, Mlle Gauthier et moi vous servirons de marraine et de parrain.

Comment résister à une telle invite ? Nicole se laissa entraîner, installer devant une feuille d'adhésion qu'elle signa presque malgré elle. Puis elle versa la somme de quarante francs, montant de la cotisation du « Groupe skieur ».

— J'espère, maintenant, que vous partirez très souvent avec nous, ajouta l'aimable Président. Nos « Commissaires » sont des garçons dévoués et charmants et vous verrez quelle cordialité, quelle bonne humeur règnent dans nos sorties. Mais, excusez-moi, Mesdemoiselles, on me réclame.

Nicole était à la fois furieuse d'avoir été forcée dans

sa volonté et fière d'appartenir, à présent, au célèbre Club. La fièvre qui régnait ici la gagnait inconsciemment. Elle éprouva soudain un grand désir de partir à son tour, de fuir les dimanches maussades et solitaires, dans une ville morne, pour la griserie des évasions au grand air.

La porte du Club s'ouvrait à chaque instant, laissant passer de nouveaux arrivants. Tout à coup Maryse s'exclama :

— Voici Roger Pierry.

A l'énoncé de ce nom, Nicole tressaillit profondément :

— Roger Pierry, dit-elle d'une voix tremblante ; tu connais quelqu'un qui s'appelle ainsi ?

— Mais oui, ce jeune homme qui vient d'entrer et s'est rendu au vestiaire. Son nom est déjà célèbre. C'est le meilleur de nos skieurs ; il dirigera cette année à Chamonix l'équipe de France. Mais tu parais troublée ?...

— J'ai beaucoup connu Roger Pierry, il y a quelques années, quand nous allions passer nos vacances à Chamonix. Nos parents étaient très liés et lui était mon meilleur camarade. Je l'ai perdu de vue depuis cinq ans. Je ne m'attendais pas à le retrouver ici...

— Tiens, le voilà...

Nicole dirigea avec émotion son regard vers l'entrée de la salle. Un jeune homme la franchissait, qui fut aussitôt accaparé par tout un groupe de jeunes gens.

— C'est bien lui, murmura-t-elle.

— Viens, dit Maryse, nous allons essayer de lui parler si cela t'est agréable, du moins ?.. ajouta-t-elle, prise d'une soudaine inquiétude.

— Oui, oui, je t'en prie, Maryse.

— Monsieur Pierry, dit la brune enfant, réussissant, non sans peine à approcher du jeune homme, je suis heureuse de vous dire bonjour et de vous amener une ancienne connaissance.

Roger Pierry, étonné, tourna son regard vers les jeunes filles et Nicole put mieux l'examiner. Il avait changé, certes. Ces cinq années en avaient fait un homme.

mais elle retrouvait le regard droit et franc, l'air décidé et sympathique de son ami d'enfance. Lui la regardait avec attention, semblant chercher dans sa mémoire.

— Vous ne me reconnaissez pas, Roger ? demanda-t-elle, d'une voix un peu troublée. Ai-je donc tant changé ?

Un cri vint aux lèvres du jeune homme :

— Nicole Mareuil, la petite Nicole...

— Oui, la petite Nicole ; elle a grandi, n'est-ce pas ? Et vous l'aviez bien oubliée !

Il continuait à la regarder, avec une visible émotion :

— Vous êtes devenue une si belle jeune fille ! dit-il d'une voix admirative; quand nous nous sommes quittés, vous aviez à peine quatorze ans.

— J'en ai dix-neuf maintenant. Et vous aussi, Roger, vous avez changé. Pourtant, je ne vous ai aussitôt reconnu. Mais, parlez-moi des vôtres. Votre père est-il toujours médecin à Chamonix ? Et Madame votre mère ?

— Toujours là-bas. Ils sont en excellente santé. Vous, Nicole ? J'ai su que vous aviez été durement éprouvée, ajouta-t-il en baissant la voix, d'un ton d'affectueuse pitié.

— Bien durement, en effet — le regard de Nicole s'obscurcit — la ruine de mon pauvre papa, sa mort... celle, moins d'un an plus tard, de ma malheureuse mère. A seize ans, j'étais orpheline. J'ai dû me débrouiller, gagner ma vie.

— Ma pauvre amie ! Souvent, nous nous sommes demandés ce que vous étiez devenue. Papa et Maman vous aimaient bien et moi j'avais gardé le meilleur souvenir de ma petite camarade de vacances.

— Mais vous ne me reconnaissez pas ! fit-elle, moqueuse. Et vous, Roger, interrogea-t-elle, pour chasser les douloureux fantômes que venaient d'éveiller leurs dernières paroles, je sais que vous êtes devenu un champion du ski. Déjà, à seize ans, vous possédiez une telle aisance sur vos bois, je vous admirais tant quand vous glissiez le long des pentes. Vous avez fait votre chemin : notre équipe met en vous tous ses espoirs.

— Oh ! protesta le jeune homme avec modestie, elle se leurre peut-être, mais je ferai de mon mieux.

— Etes-vous donc Lyonnais ?

— Pour l'instant. Je fais ici ma médecine pour remplacer bientôt mon père, car je ne désire pas quitter mon cher Chamonix.

— Où vous pouvez, à votre aise, vous livrer à votre sport préféré. Je vous envie, Roger.

— Mais vous-même, vous ne devez pas vous en priver ? Votre présence ici ne prouve-t-elle pas que vous n'avez pas renoncé vous non plus aux joies de la montagne.

— Oh ! je viens ce soir pour la première fois ici. Je n'ai plus eu ni le cœur ni les moyens de retourner en montagne. Mais mon amie Maryse a voulu à tout prix me faire inscrire au Club.

— Elle a eu raison. Il faudra venir avec nous, Nicole, vous ne le regretterez pas.

Et aussitôt, il ajouta :

— Je vous emmènerai dans ma voiture. Nous partons plusieurs camarades, ce n'est pas coûteux et je ferai aussi de vous une championne.

— Oh ! moi ! protesta Nicole en riant.

On réclamait Roger. Avant de quitter Nicole, il lui demanda :

— Je pars demain soir pour Chamonix, afin d'y passer les trois jours de fête, êtes-vous libre ? Si oui, venez avec moi. Mes parents seront si heureux de vous revoir, et ce sera une occasion pour vous de reprendre contact avec nos belles cimes.

Nicole hésitait. Retourner là-bas, en ce lieu où s'était écoulée une grande partie de sa jeunesse d'enfant heureuse et choyée, n'était-ce point inutilement se faire du mal ? Mais, Roger l'implorait d'un si bon regard !

— Demain, c'est si tôt, objecta-t-elle... Et puis, j'ai peur d'être indiscreète.

— Mais non, mes parents seront ravis, je vous le répète. Je vais d'ailleurs leur envoyer un mot dès ce soir, pour les prévenir. Où habitez-vous ?

— Rue de Condé, 7.

— Alors, j'irai vous prendre à trois heures. Est-ce que cela vous convient ?

— Oui, mais...

— C'est donc entendu. Tenez-vous prête et ne vous inquiétez pas si vous n'avez pas encore de tenue de montagne. Vous trouverez chez nous tout ce qui vous sera nécessaire.

Sans écouter les protestations et les remerciements de Nicole, il lui serra la main avec cette brusque énergie qui le rendait si sympathique et s'éloigna.

— Eh bien ! dit Maryse, en se rapprochant, tu auras de la chance d'avoir un tel professeur. Avec lui, tu feras de rapides progrès.

— Partons-nous ? demanda simplement Nicole.

— Oui, si tu veux.

Elles se séparèrent au bas de l'allée, Nicole ayant décliné l'offre de son amie de dîner chez elle. Elle s'éloigna, l'air absorbé. La rencontre de Roger Pierry l'avait replongée, de façon bien inattendue, dans un passé très cher mais profondément douloureux. Ces étés passés à Chamonix comptaient parmi les plus beaux souvenirs de son enfance heureuse. Son père, fabricant de soieries, était lui aussi féru d'alpinisme. Avec lui Nicole avait appris à aimer les Alpes majestueuses et farouches. Bien que très jeune, elle l'accompagnait dans les plus faciles de ses excursions avec Roger Pierry et le père de celui-ci. Invitée par la famille du médecin, Nicole était revenue plusieurs fois en hiver et son jeune camarade l'avait initiée aux joies du ski.

Mais une terrible rafale avait soufflé sur ce tranquille bonheur. M. Mareuil, imprudemment, avait engagé en Bourse une grande partie de sa fortune. La crise de la soierie lyonnaise, dès ses débuts, l'atteignit durement et il n'eut plus les moyens d'en conjurer les effets. Ce fut un désastre dont le malheureux ne put se consoler. Il en mourut de chagrin. Bientôt, sa veuve, désespérée, le suivait dans la tombe. Nicole demeurait orpheline.

Une lointaine tante de province offrit de la recueil-

lir, mais Nicole ne voulut pas de cette aide. Déchirée dans toutes ses tendresses, elle entendit entrer bravement dans la lutte, gagner sa vie, n'être à charge à personne. Par des amis, elle obtint un emploi modeste à la Compagnie « La Conservatrice ». En outre, le soir, elle suivait des cours de sténo-dactylographie pour pouvoir améliorer sa situation.

Trois ans avaient passé. Maintenant, Nicole était devenue la secrétaire du Directeur, poste déjà enviable pour une jeune fille. Mais elle souffrait de se sentir si seule, de n'avoir personne, hormis Maryse, pour s'intéresser à elle et la chérir. Et ce serait ainsi toute sa vie.

Toute sa vie ? Pourquoi ? Elle était trop jeune pour ne pas avoir, malgré tout, foi en l'avenir. Son existence ne pourrait pas se passer toujours dans ce cadre étroit, en cette oppressante solitude. De là-haut, où ils veillaient sur elle, il lui semblait que ses chers disparus eux-mêmes l'encourageaient à l'espoir...

CHAPITRE II

SUR LES PISTES BLANCHES

Les appels réitérés d'une corne d'automobile attirèrent Nicole à sa fenêtre. La jeune fille vit une voiture arrêtée devant l'immeuble qu'elle habitait. Une tête émergea de la portière avant. Nicole reconnut le bon sourire de Roger Pierry et lui adressa un signe d'amitié.

— Je descends tout de suite.

Hâtivement, elle arrangea devant la glace, sur ses cheveux blonds, un petit béret basque. Elle s'était habillée de vêtements de laine, prévoyant qu'il ne ferait pas chaud au cours du voyage. Satisfaite de l'examen qu'elle faisait ainsi d'elle-même, elle sortit de chez elle heureuse et légère comme elle l'était jadis au mo-

ment de partir en excursion. Roger Pierry l'accueillit sur cette approbation.

— Vous êtes scrupuleusement exacte, c'est parfait. Permettez-moi de vous présenter deux de mes amis : Georges Androz et Albert Dutrieux... Mademoiselle Nicole Mareuil..

Deux jeunes gens, en tenue de montagne, pantalons de golf et gros souliers à bouts carrés, serrèrent avec énergie la main que leur tendit Nicole. Etudiants en médecine, comme Roger, ils allaient également goûter à Chamonix les joies de leur sport favori.

— Voulez-vous vous mettre devant, Nicole ? invita Roger, vous aurez plus chaud. Installez-vous, vieux... Il faut filer sans perdre de temps, si nous ne voulons pas arriver trop tard.

Oh ! la joie des départs quand ils sont le prélude d'une évasion vers l'air pur, vers les libres cimes et l'ivresse de l'exercice physique ! Nicole, en cet instant, comprenait l'enthousiasme de son amie Maryse quand elle s'en allait, chaque dimanche. Elle ne regrettait plus d'avoir cédé à l'affectueuse insistance de Roger, et n'éprouvait aucun scrupule du fait de partir seule avec trois jeunes hommes. Son éducation moderne autant que la profonde pureté de son cœur, lui faisaient trouver toute naturelle une conduite qu'autrefois eussent réprouvé des parents soucieux des convenances. Et d'ailleurs, aux côtés de son ami d'enfance, elle ressentait une telle sécurité !

Le trajet fut animé par la conversation spirituelle, agréable, des trois étudiants. Nicole fut frappée de leur gaieté. Ils s'amusaient de tout, ils riaient comme des enfants. Était-ce l'habitude du sport qui leur faisait cette âme simple, rendait leur regard si candide ? Sans doute, déjà, ils escomptaient la griserie prochaine, la joie de respirer librement, de se sentir emportés sur une pente au souffle vertigineux de la vitesse. Ils semblaient heureux.

La nuit tomba trop vite au gré de Nicole, qui eut aimé revoir dans tous ses détails ce trajet souvent fait jadis. Ressaisie par ses souvenirs et vaguement engour-

die, elle n'avait guère ouvert la bouche.

— Vous n'avez pas froid ? s'inquiéta Roger. Vous n'êtes pas trop fatiguée ?

— Je suis parfaitement bien, répondit-elle, touchée de cette sollicitude.

Vers sept heures et demie, la voiture arrivait à Salanches. L'un des jeunes gens proposa :

— Si l'on s'arrêtait dans un café pour diner. Moi, j'ai des provisions dans mon sac et il suffirait de demander un potage bien chaud. N'avez-vous pas faim, Mademoiselle ?

— Mon Dieu, si, avoua Nicole, qui n'était pas fâchée, au surplus, de se détendre un peu.

Ils trouvèrent ce qui leur fallait, un petit café tranquille où ils furent reçus à bras ouverts :

— Mais oui, j'ai justement un bon bouillon, mes amis, je vais vous le préparer. Et vous pouvez vous installer comme vous l'entendrez.

Ce repas frugal fut plein de gaieté. Les quatre compagnons se sentirent tout à fait dispos pour se remettre en route. Cette fois, Nicole ne tarda pas à s'endormir. Elle se réveilla au moment précis où la voiture s'arrêtait à nouveau.

— Où sommes-nous donc ? demanda-t-elle, d'une voix qui semblait sortir d'un rêve.

— A Chamonix, devant la maison, nous sommes arrivés, Nicole. Ah ! voici papa.

La porte d'une assez belle villa venait en effet de s'ouvrir et un homme s'avança vers les voyageurs.

— Bonjour, père, dit Roger en l'embrassant.

— Bonjour, mon petit, bonjour mes enfants...

— Papa, voici notre petite amie Nicole Mareuil, dont je vous ai annoncé l'arrivée. Peut-être aurez-vous quelque peine à la reconnaître.

— Ma chère enfant, dit l'excellent docteur Pierry en secouant avec émotion la main de la jeune fille, j'ai une bien grande joie de vous revoir. Mais entrez donc ! Il ne fait pas chaud. Ta mère vous attend, Roger.

Les arrivants pénétrèrent dans la maison tiède, où une dame un peu grisonnante les accueillit avec un

tendre sourire : Mme Pierry. Roger était déjà dans ses bras.

— Mon chéri, je vais donc t'avoir pour trois jours. Le temps me paraît toujours si long sans toi... Voilà donc cette petite Nicole.. Mon Dieu ! comme elle a changé ! Vous permettez bien que je vous embrasse, mon enfant ?

Nicole répondit avec chaleur à cette effusion. Le docteur et sa femme l'admiraient, la complimentaient.

— Le portrait de sa pauvre mère...

— Pourquoi ne nous avoir jamais donné signe de vie ? reprocha Mme Pierry, nous ignorions ce que vous étiez devenue après cet affreux malheur... Pauvre petite ! Nous avons souvent pensé à vous en regrettant de ne pouvoir vous venir en aide.

Nicole était trop émue pour répondre. Elle contemplant ces deux bons visages — à peine vieillis — auprès desquels elle évoquait ceux de ses chers parents, cette maison dont elle revoyait, en imagination, tous les détours.

— Avez-vous toujours votre chien Sam ?

— Non, Sam est mort l'année dernière, mais sa niche se trouve toujours dans l'angle du jardin, près de la cuisine.

— Et le grand sapin, à côté de la véranda ? Et ce coin que nous avons dénommé notre « île », près du bassin, et où nous jouions à Robinson, Roger et moi...

— Tu retrouveras tout cela demain, répondit Mme Pierry en souriant, reprenant le tutoiement ancien. Pour le moment, vous devez être tous quatre assez fatigués. Venez prendre une tasse de thé, pour vous reconforter, et vous irez ensuite vous reposer.

La vue de la salle à manger, si pareille à autrefois, émut encore Nicole. N'était-ce pas le passé heureux qui, soudain, ressuscitait ?

— Viens, ma petite, je vais te montrer ta chambre.

Nicole prit congé de ses amis, et, précédée de son aimable hôtesse, se rendit au premier étage dans une chambre accueillante et gaie, où des fleurs avaient été disposées sur la table.

— Comme vous êtes bonne, Madame, comme je vous ai donné du mal !

— Pas du tout, chère enfant, c'est nous qui sommes bien heureux de t'avoir et nous voudrions que tu profites pleinement de ces trois jours.

Avant de se mettre au lit, et malgré sa fatigue, Nicole s'agenouilla pour cette prière du soir, à laquelle elle ne faillissait jamais. Et du fond du cœur, elle remercia Dieu d'avoir remis sur sa route ces bons amis dont la chaude affection, déjà, reconfortait son cœur d'orpheline.

*
* *

Depuis longtemps, Nicole ne se souvenait pas avoir si bien dormi. Quand elle se réveilla, il faisait grand jour et un clair rayon de soleil la frappait en plein visage. Avec une légèreté joyeuse, elle courut à la fenêtre et poussa un cri d'émerveillement :

— La neige !

Oui, elle était là, féérique, scintillant sous le soleil, d'une blancheur idéale, couronnant les grands sommets orgueilleux que Nicole n'avait pu apercevoir la veille, mais dont elle retrouvait, à présent, les noms dans sa mémoire :

« Le Dru, L'Aiguille Verte, Les Glaciers de Bionnassay, Aile-Froide. »

Par une attention dont la jeune fille appréciait toute la délicatesse, on lui avait réservé non une chambre donnant sur la rue, mais sur l'admirable paysage alpin dont le moindre détail évoquait pour elle quelque souvenir.

— Pourquoi ne sont-ils plus là ?... songea-t-elle douloureusement.

Mais elle se força à secouer cette mélancolie. Elle n'avait pas le droit d'attrister ces amis si bons dont elle sentait la volonté de la voir gaie, heureuse, elle ne devrait pas mettre une ombre sur la joie de Roger ou de ses camarades. Précisément, on frappait à la porte de sa chambre. C'était Madame Pierry.

— Bonjour, ma petite Nicole. Bien dormi ? A la bonne heure, tu es fraîche comme une rose, ce matin... Que je te contemple ! Mes compliments ! Tu es encore plus jolie qu'hier au soir. Je t'apportais des vêtements de montagne, car Roger m'a dit que tu n'avais pu encore te procurer un costume de ski. Ce n'est peut-être pas très élégant, ni bien à ta taille, mais cela te permettra d'affronter la neige sans risque.

— Comment vous remercierai-je, madame, de tant de bontés ?... Je suis heureuse, si heureuse !.. Et pourtant, j'ai été bouleversée, tout à l'heure, quand j'ai revu cela...

D'un geste large, elle désignait les altières montagnes, le royal horizon.

— Chère petite, il faudra bien en profiter, et j'espère que tu reviendras souvent. Je veux que tu retrouves ici une nouvelle famille.

Nicole, avec émotion, se jeta dans ses bras.

— Oui, j'ai tant besoin d'affection, murmura-t-elle.

Mais ne se sentait-elle pas déjà moins seule, moins triste ? Elle se hâta de revêtir ses vêtements d'emprunt, car, du dehors, Roger l'appelait :

— Dépêchez-vous, Nicole. Si vous n'êtes pas trop fatiguée, nous vous emmènerons à Argentières, sur les pistes de ski.

— Dans vingt minutes, je suis prête.

Avec une joie réelle, elle enfila le pantalon, pourtant trop large, les gros bas de laine, les lourds souliers. N'était-ce pas son âme d'autrefois qui chantait en elle, son âme d'écolière en vacances ?

Les trois amis étaient déjà réunis dans la salle à manger, autour du chocolat fumant.

— A la bonne heure, Nicole, vous voilà équipée. Vous êtes très bien !

Mme Pierry avait bourré les sacs de victuailles, car on ne reviendra pas avant le soir.

— Les skis sont sur la voiture, dit Roger. Pour vous, Nicole, j'en ai découvert qui vous conviendront, j'espère. Il faudra pourtant régler les fixations, mais nous le ferons là-haut.

Et ce fut un départ plus joyeux encore que celui de la veille.

— Amusez-vous bien, mes enfants, et pas d'imprudences, recommanda la femme du médecin.

La coquette petite ville de Chamonix, logée comme un bijou dans un écrin de majestueuses montagnes, était, à cette heure, déjà grouillante de sa pittoresque population d'hivernants. Des gens de toutes sortes, vêtus de façon disparate et de nationalités les plus diverses s'y cotoyaient, se dirigeant vers les funiculaires ou les téléfériques, chargés de sacs, de skis, voire de cordes et de piolets. De belles autos circulaient. Et sur tout cet étrange mouvement, rayonnait un beau soleil automnal faisant valoir le cadre féérique.

Nicole fut surprise d'éprouver soudain une grande impatience d'arriver sur la piste, de chausser ses skis et de se laisser glisser avec ivresse le long des pentes, à moins — éventualité trop probable ! — qu'elle ne fût bientôt arrêtée par une malencontreuse bûche. Pour l'instant, elle prêtait toute son attention au paysage. On longeait le cours de l'Arve et à chaque tournant naissait un souvenir :

— Vous rappelez-vous, Roger ?...

Que de choses à évoquer ! Là étaient les pentes où elle avait fait, guidée par son jeune professeur, ses premiers pas. En cet endroit, on avait un jour riquéniqué. Et n'était-ce pas dans ce petit bois que l'on venait, au printemps, chercher des fraises ?

Nicole reconnut bientôt le clocher pointu d'ardoise grise du petit village d'Argentières. Là-haut, à plus de 2.500 mètres, se trouvaient les belles pistes de ski couvertes d'une neige magnifique.

La voiture put monter assez haut, mais au hameau dit de la « Croix-Verte », il fallut descendre et décharger les skis. On les porta allègrement sur l'épaule jusqu'au moment où la neige devint assez épaisse pour pouvoir « chausser ». Roger régla les fixations de Nicole, assista à son départ :

— Frappez bien des talons.

Ah ! la joie de fouler avec les minces planches

la neige qui crissait doucement ! D'abord, l'apprentie skieuse éprouva quelque difficulté : les skis glissaient en arrière. Mais elle reprit vite « le coup » et put suivre ses compagnons, qui, d'ailleurs, montaient sans se presser. Déjà, un air délicieusement pur emplissait leurs poumons. Comme on était loin du bureau mal sain et des salles d'études, de la ville empestée. Une étrange allégresse les envahit tous quatre et Roger, qui marchait en tête, se mit à entonner une chanson dont tous reprirent en chœur le refrain.

Après deux heures de marche, l'on arriva au refuge. Un arrêt de dix minutes, destiné à se reposer et se restaurer quelque peu, et les voilà repartis pour les grisantes pentes neigeuses.

Roger prenait au sérieux son rôle de professeur :

— Vous vous souvenez, Nicole ? Bien souple sur les genoux et tenez-vous très en avant.

Elle s'élança, le cœur battant d'émotion et peut-être aussi d'une peur inavouée, emportée vers un inconnu assez inquiétant. Que va-t-il se passer au bas de la descente ? Hélas ! elle n'a pas le temps de résoudre le problème : soudain, elle sent se rompre son équilibre précaire, cherche en vain à se retenir et s'étale de tout son long dans la neige traîtresse, dont il est si difficile de se dépêtrer.

Nicole se relève enfin, un peu humiliée, mais non pas découragée. Et bravement elle achève la descente si piteusement interrompue. Puis, elle remonte, recommence, non sans de nombreuses chutes, mais ne dit-elle pas que c'est indispensable avant de savoir skier, et encore les champions eux-mêmes... Insensiblement d'ailleurs, l'habitude ancienne revient.

— Vous ferez de rapides progrès, prophétise Roger : vous avez l'instinct de l'équilibre et surtout beaucoup de cran.

Cette approbation fait rougir de plaisir les joues déjà animées de notre apprentie championne. Elle voudrait tant abréger ces laborieux débuts. Ah ! si elle pouvait ressembler à Roger ! C'est un plaisir de le voir glisser avec cette élégance, ce « style » en langage

de sportif, l'aisance d'un jeune dieu volant sur la neige.

Il devait l'éblouir bien davantage, deux jours plus tard, au cours d'une compétition à laquelle il participa, à Chamonix, et dont il sortit naturellement vainqueur. Nicole fut tout d'abord effrayée en le voyant s'élançer avec une folle témérité le long de la terrible pente. N'allait-il pas se tuer ? N'était-il pas à la merci du moindre obstacle ? Mais elle se rassura en constatant la maîtrise, l'habileté avec laquelle le jeune homme évoluait, effectuant des « slaloms » en pleine vitesse et se jouant des dépressions du terrain. Comme il était souple, élégant, magnifique à voir !

Elle retrouva l'admiration qu'elle avait autrefois vouée à son compagnon d'enfance, mais ne s'y glissait-il pas, à présent, quelque chose de nouveau, de très puissant et de très doux ?

CHAPITRE III

LE NOUVEAU DIRECTEUR

Le premier pas était fait et l'épreuve était convaincante. Nicole dut reconnaître que Maryse avait raison et que le ski était un sport vraiment admirable. Avec un serrement de cœur, elle avait quitté le beau pays où elle venait de vivre, près de ses bons amis, trois journées idéalement belles. Et maintenant, elle ne songeait plus qu'à repartir.

— C'est bien simple, dit Maryse, tu n'auras qu'à venir avec nous quand Roger Pierry ne t'emmènera pas.

Presque tous les dimanches, les deux amies s'évalaient ainsi vers les larges espaces neigeux et purs. Nicole était émerveillée de la joie cordiale et fraternelle, de la bonne entente régnant entre les membres du Club. Dans ces sorties, tout était sain et franc, point de ces flirts troubles trop habituels dans les réunions mondaines, point d'arrière-pensées, mais seulement la joie de

s'ébattre librement en plein air, de puiser pour toute la semaine une large dose de santé et de belle humeur.

Mais pour Nicole, une autre ambition était née, dont elle ne parlait à personne, pas même à Maryse, car elle aurait eu trop peur de se voir railler : celle de la compétition. Eh oui ! elle rêvait de devenir championne, de s'élever elle aussi vers les hauteurs qu'avait atteintes Roger. Certes, elle ne méconnaissait pas le but véritable du ski. Pour elle, il demeurait toujours le moyen de réaliser d'agréables excursions, de goûter mieux les magnifiques aspects de la montagne en hiver. Mais lorsqu'elle entreprenait quelque chose, elle avait à cœur de s'y perfectionner le plus possible, d'y exceller. Surtout, elle éprouvait le désir secret de s'imposer à l'attention de Roger Pierry, de faire parler d'elle. Elle n'avait revu le jeune homme que trop peu souvent à son gré, car Roger était accaparé par la surveillance de son équipe et par de multiples concours de saut ou de ski auxquels il devait prendre part à Mégeve, à Briançon ou à Chamonix.

— Quand j'aurai acquis moi aussi ma petite renommée, quand je participerai à des épreuves, il me sera plus facile de l'approcher, cela créera un lien entre nous.

Alors, étonnée de cet intérêt qu'elle prenait pour lui et soucieuse de voir clair en elle, elle s'interrogeait avec inquiétude :

— L'aimerais-je déjà ? Mais lui, que pense-t-il de moi ? Il se montre gentil avec moi, il paraît me retrouver avec plaisir, mais il ne cherche pas à me voir plus souvent.

Avec une volonté tenace, elle travaillait à se perfectionner. Le Concours du Club Alpin était annoncé pour fin janvier. Pourquoi n'y participerait-elle pas ? Les concurrentes n'étaient pas toutes très redoutables, elle pouvait se classer honorablement, et, qui sait, peut-être prendre l'une des premières places. C'est ce qu'affirmait Maryse.

— Tu as de grandes chances. Tu nous as déjà toutes

dépassées. Tes dispositions sont étonnantes.

Alors Nicole, sans se lasser, malgré les obligatoires bâches, recommençait les « christianias » et les « stem-boggen », et y rêvait si fort la nuit qu'il lui arrivait fréquemment de se réveiller en sursaut au cours d'une chute imaginaire.

En fin décembre, un bruit courut à la « Conservatrice » : le Directeur prenait sa retraite, un remplaçant, au sujet duquel on faisait toutes sortes de suppositions, allait lui être donné. Mais si les jeunes employés, toujours avides de nouveauté, étaient fort excités par ce changement, les anciens faisaient grise mine.

— On sait ce qu'on perd, disait sentencieusement M. Ott, le vieux caissier, on ne sait pas ce qu'on retrouve. M. Meuritz, après tout, malgré ses menus travers, était un brave homme. Que sera le nouveau ?

Nicole, elle, réservait son appréciation. Elle éprouverait un certain regret à voir partir M. Meuritz, lequel s'était toujours montré bienveillant à son égard, mais peut-être, après tout, ne s'agissait-il là que d'un potin sans fondement, car le directeur ne lui avait encore parlé de rien.

Il le fit en lui remettant, à la fin de l'année, la gratification coutumière :

— Mlle Mareuil, je ne demeurerai plus longtemps parmi vous. Le mois prochain viendra de Paris un nouveau directeur, et vous continuerez auprès de lui vos fonctions. Je resterai seulement le temps nécessaire pour le mettre au courant. Je sens le besoin de me reposer.

— Tout le monde vous regrettera beaucoup, Monsieur, dit Nicole, d'un accent sincère.

— Merci, ma petite... Moi aussi je regretterai le bureau et je garderai de tous, et de vous en particulier, un excellent souvenir. Vous êtes consciencieuse, intelligente, dévouée, vous ferez votre chemin dans la vie, j'en suis persuadé.

Nicole alla passer les fêtes de Noël à Chamonix, chez les Pierry, qui l'avaient invitée. Ce furent à nouveau deux jours de bonheur, qui lui parurent trop courts.

La jeune fille devait garder un souvenir émouvant d'une messe de minuit dans une petite chapelle de montagne, du retour en ski jusqu'à Chamonix sous le ciel criblé d'étoiles, du joyeux réveillon passé dans la famille de l'excellent docteur, tandis que brûlait dans la vaste cheminée la bûche traditionnelle. Et surtout, surtout, elle enfermait pieusement dans son cœur le souvenir de chacune des paroles, même les plus banales, que lui avait dites Roger et dans lesquelles, avec une tendre illusion, elle s'efforçait de découvrir un indirect avoué...

*
* * *

Le nouveau directeur était là depuis huit jours. Les deux jeunes dactylos, Louise Boujot et Marguerite Vial, avaient senti s'émouvoir à sa vue leur cœur sentimental. Car il était jeune, bien habillé, séduisant — non pas, ma chère, un fossile, comme le vieux Meuritz ! — mais le vieux caissier grognait dans sa moustache :

— Je vois ce que c'est... un incapable, un fils à papa qu'on a placé là à cause de son argent, ou pour faire plaisir à quelqu'un d'important, et qui croit avoir tout fait !... Autrefois, on n'arrivait que par son mérite, mais aujourd'hui..

Nicole, au fond d'elle-même, partageait cette opinion. Une défiance instinctive la prévenait contre le nouveau-venu. Mais peut-être se trompait-elle. Quoi qu'il en fût, elle continuerait à remplir avec conscience ses fonctions.

M. de Mons — tel était le nom du nouveau directeur — témoigna aussitôt à sa secrétaire une amabilité un peu trop mielleuse, qui ne fut point pour dissiper les préventions de Nicole.

— Mademoiselle Mareuil, je sais à quel point M. Meuritz vous appréciait. Vous n'êtes pas une employée ordinaire. J'espère que nous deviendrons de très bons amis et je saurai reconnaître vos services.

— Je m'acquitte de mon mieux de mon travail, comme toute secrétaire consciencieuse le ferait à ma place,

répliqua un peu froidement Nicole.

— Vous y mettez plus de zèle, plus d'application et plus d'intelligence. Votre collaboration me sera précieuse, car vous n'ignorez pas combien est lourde la tâche d'un directeur.

— Quel être prétentieux et déplaisant, songea à part elle Nicole, et que signifient ces façons qu'il a de me regarder ?

Car elle était gênée de sentir, dès qu'elle pénétrait dans le bureau du directeur, les yeux de M. de Mons fixés sur elle d'une manière déplaisante. Il semblait que ce regard la soupesait, l'évaluait. Elle en éprouvait une telle honte qu'elle avait envie de lui crier :

— Que me voulez-vous ? N'allez-vous pas cesser de me détailler ainsi, comme une marchandise ?

Elle se rendait bien compte aussi qu'il la faisait venir trop souvent et sans raison plausible, qu'il cherchait à la retenir près de lui. Toute innocente qu'elle fût, elle en éprouvait une obscure crainte.

— J'ai appris que vous faisiez du ski, mademoiselle, lui dit-il un jour. J'ai le désir de me mettre aussi à ce sport. Vous me ferez bien le plaisir d'accepter une place dans ma voiture, un prochain dimanche ?

Nicole, par une phrase vague, déclina l'invitation. Ah ! non, elle n'avait aucune envie de partir avec lui ! C'était bien assez de ces tête à tête, de ces contacts qu'elle ne pouvait éviter. Elle n'allait point encore gâcher ses beaux dimanches en les passant près de cet homme qui lui déplaisait si fort.

Mais probablement tenait-il à son idée, car il déclara à sa secrétaire au milieu de la semaine suivante :

— Alors, c'est entendu, Mlle Nicole, je vous emmène ce samedi, nous irons où vous voudrez.

— Oh ! je vous remercie, Monsieur, mais je vous ai déjà dit que ce n'était pas possible. Je ne suis pas libre, devant partir avec des amis...

— Bah ! pour une fois, vous leur fausserez compagnie. Vous n'allez pas me refuser cette joie...

Nicole, pourtant, tint bon. Dépité, il déclara :

— Au moins accepterez-vous de dîner avec moi ce

soir ? Vous me devez cette compensation.

— Dîner avec vous ? Je ne comprends pas... répliqua Nicole, d'un ton de surprise choquée.

— Qu'y a-t-il là de surprenant ? Vous êtes seule et moi aussi. Nous irons au restaurant tout simplement, comme deux bons amis.

— D'abord, je vous ferai remarquer, Monsieur, que je ne dîne jamais en tête à tête avec un jeune homme. D'autre part...

— Allons donc ! dans vos sorties de ski, vous ne faites pas tant d'histoires !

Nicole devint très rouge.

— Mes sorties de ski se passent avec de bons camarades qui n'ont aucune arrière-pensée. Elles ont lieu en plein air, en bande et aux yeux de tous. Il n'y a donc là rien de comparable à ce que vous osez m'offrir...

— Vos scrupules sont bien étranges, Mademoiselle. Vous est-il donc si déplaisant d'accepter mon amitié ?

— L'amitié est une chose rare, à mon avis, et surtout de directeur à employée. Je ne puis oublier la distance qui nous sépare et accepter une invitation aussi... incorrecte. Ce serait nous compromettre inutilement tous deux.

— Je vous croyais plus moderne, pour une sportive. Vous tenez compte de l'opinion !

— Je tiens surtout compte de ma conscience. Vous me permettrez, au surplus, de m'étonner d'un tel désir de votre part : vous me connaissez à peine.

— Mais je désirerais précisément vous mieux connaître. Vous m'êtes très sympathique et je voudrais gagner votre confiance, votre affection...

— En ce cas, vous vous y prenez bien mal.

Puis, désirant couper court à l'entretien, elle ajouta :

— Vous n'avez plus besoin de moi, monsieur, je puis aller taper mon courrier ?

Il ne répondit pas et elle se dirigea vers la porte, mais jusqu'au moment où celle-ci se fût refermée, elle sentit peser sur elle son inquiétant regard.

Vers six heures, il l'appela de nouveau, sous le pré-

texte de lui dicter encore quelques lettres. Nicole obéit sans manifester son déplaisir. Pourtant, elle éprouva une vague angoisse quand elle comprit que tous les employés étaient partis et qu'elle demeurerait seule avec M. de Mons.

— J'aurais dû demander à Maryse de m'attendre, regretta-t-elle.

Mais sans doute, s'alarmait-elle à tort. Quel danger pouvait-elle courir ?

— Ecoutez, Nicole, fit le Directeur, lui saisissant la main, je ne veux pas que nous demeurions sur un malentendu. Vous m'avez durement rabroué tout à l'heure...

— De quel droit m'appellez-vous par mon prénom ? répliqua sèchement la jeune fille.

— Mais enfin, pourquoi cette rigueur à mon égard ? Pourquoi répondez-vous si méchamment à mes avances ?

— Sans doute pour les voir cesser.

— Encore une insolence ! De quoi avez-vous donc peur ?

— Je n'ai pas peur, mais je ne veux voir s'établir entre nous que des relations d'employée à directeur.

— Ainsi, je vous offre mon amitié, ma protection, et vous les repoussez ! Je vous suis donc tellement antipathique ? Je vous inspire tant de répugnance ?

— Il ne s'agit pas de cela, Monsieur, mais j'estime que je dois rester à ma place, voilà tout. Je suis désolée d'être obligée de vous parler ainsi.

— Prenez garde ! Vous me récompensez mal de mes bontés, vous prenez plaisir à me froisser, vous pourriez vous en repentir.

— Que puis-je craindre, Monsieur, si ma conscience m'approuve ! Tant pis si vous interprétez mal une conduite toute naturelle de la part d'une jeune fille honnête.

— Vous n'êtes qu'une petite bécasse ! riposta Jean de Mons, perdant toute sa mesure dans sa fureur de se voir repoussé, lui habitué à tant de bonnes fortunes, par une simple petite « dactylo ». Vous voulez la

guerre ? Soit. Vous l'aurez...

Mais sans s'inquiéter de cette menace, Nicole éprouva seulement le soulagement de pouvoir s'en aller.

CHAPITRE IV

VERS LA GLOIRE...

Il régnait, ce soir-là, au « Club », une animation extraordinaire. La salle de réunion était archicomble. Autour de la table rectangulaire qui en occupait le centre, des membres du Bureau étaient assis et jeunes gens ou jeunes filles se penchaient sur eux avec une ardeur fiévreuse.

Dans deux jours, le premier dimanche de janvier, au Mont-Revard, la grande épreuve annuelle du groupe skieur, l'on recueillait à cette heure les adhésions.

Nicole Mareull considéra un moment avec émotion sa feuille d'engagement. Pour quelle épreuve concourrait-elle ? Course de fond, course de vitesse ou « slalom » ?

— Engage-toi pour les trois, conseilla Maryse, tu n'auras que plus de chances de récolter des lauriers.

— Crois-tu ? dit son amie d'un air de doute. Il y a tant de bonnes et anciennes skieuses : Yvonne Gaud, Lucienne Humbert, Thérèse Mazuel... Et moi, c'est la première fois.

— Qu'est-ce que cela peut faire, puisque tu leur es à toutes supérieure ! Tu seras la révélation...

— Eh bien ! vous vous engagez, Nicole, j'espère ? demanda soudain une voix virile derrière les deux jeunes filles.

Elles se retournèrent et reconnurent Roger Pierry. La joie de Nicole n'échappa pas à Maryse.

— J'ai envie d'essayer, répondit l'interpellée. Conseillez-moi Roger. Pour quelle épreuve ai-je le plus de chances ?

Elle lui montrait la feuille d'engagement.

— Essayez-les toutes. Si par hasard vous avez au cours d'unu d'elles une défaillance, vous conserverez deux autres chances. D'ailleurs, je suis sûr que vous remporterez les palmes.

— Oh ! je ne possède pas votre confiance. Et pourtant, je voudrais tellement me distinguer... Mais vous, Roger, vous concurrez, naturellement ?

— Oui, je prends part à la course de fond de 18 km. et à celle de descente, ainsi qu'à un concours de saut organisé par les autorités locales. A propos, je pars demain après-midi avec ma voiture. Voulez-vous que je vous emmène ?

Les yeux de Nicole brillèrent de plaisir. Depuis longtemps, elle n'avait pas eu la joie de partir avec son camarade d'enfance. La pensée de faire ce voyage avec lui et de l'admirer au cours des épreuves lui parut très douce.

— Si je ne vous importune pas, j'accepte avec reconnaissance...

— Alors, c'est entendu. Nous partirons de bonne heure, vers une heure et demie. Est-ce que cela vous va ?

— Oui, je me tiendrai prête. Et merci encore, Roger.

Elle se sentait maintenant joyeuse et légère, délivrée de ses inquiétudes. Si Roger était là pour l'encourager, elle se sentait capable de faire des prodiges.

Le jeune homme avait aussi offert une place à Maryse.

— Nous serons six, mais cela ne fait rien, nous nous serrerons.

— Moi, avoua l'amie de Nicole, je concours aussi, mais sans me faire aucune illusion. Je travaille pourtant avec constance à me perfectionner, il faut croire que je ne suis pas douée comme toi.

Nicole eut un sommeil agité, cette nuit-là, et fut assez distraite au cours de la matinée qui suivit, attendant avec impatience l'heure de la sortie. Mais justement, M. de Mons sembla prendre un malin plaisir à la retenir plus longtemps que de coutume. Entre lui et sa

secrétaire régnait à présent une hostilité sournoise. Nicole sentait qu'il eût bien voulu la prendre en faute, qu'il cherchait à entraver sa tâche, mais comme elle était ponctuelle et attentive à bien exécuter son travail, il en était pour ses frais.

Il était près d'une heure, lorsqu'elle put enfin s'esquiver. Elle rentra chez elle en toute hâte et commença aussitôt de s'habiller pour ne pas faire attendre ses camarades. Oh ! la joie de troquer la robe, les souliers de ville, contre les « knickers » — elle s'était fait faire un costume pratique et seyant — et les lourds souliers cloutés ! Nicole, mince et grande, ne ressemblait en rien à ces bouffonnes silhouettes que représentent souvent les skieuses.

— Tu en as de la chance, lui disait Maryse qui, courte et un peu ronde, enviait l'élégance sportive de son amie. Même habillée ainsi, tu as de l'allure.

Roger fut exact au rendez-vous, amenant ses trois camarades. Les jeunes gens fixèrent les skis sur la « Citron » et l'on passa prendre Maryse, qui était elle aussi toute prête.

Ce fut encore un de ces départs joyeux comme en connaissent tous les skieurs. Nicole était heureuse de se trouver aux côtés de Roger, mais elle songeait à la difficulté de l'épreuve qu'elle allait tenter et son inquiétude la rendait silencieuse.

Après une courte halte à Chambéry, la voiture arriva à Plaimpalais vers les cinq heures. Les jeunes gens trouvèrent à se loger au chalet du Club. Le froid était glacial.

— Le thermomètre a marqué — 18° cette nuit, déclara le père Bouvier, le gérant du Club et je crois bien que c'en sera de même la nuit prochaine.

— La neige va être dure et crouteuse, demain, pronostiqua Roger. Avez-vous « farté » vos skis, Nicole ?

— Non, je désirais justement vous demander votre avis.

— Je m'en occuperai ce soir. Le « clister » me paraît le « fart » le plus indiqué.

Il y eut, jusqu'à sept heures, une dernière répétition

sur la piste, devant le chalet. Nicole, tout en s'exerçant, s'efforçait de suivre les conseils de son camarade :

— C'est très bien, approuva celui-ci, vous possédez parfaitement votre « Christiania ». Pour la course de descente, n'oubliez pas ce que je vous ai dit : demeurez toujours maîtresse de votre vitesse, sinon vous manquerez vos virages et vous chuterez, ce qui vous handicapera. Pour la course de fond, je suis tranquille : vous êtes résistante et vous savez marcher. Mais songez surtout à garder une allure régulière. Et vous, Maryse, mettez aussi à profit ces conseils, vous devez vous classer honorablement.

L'on dina de bonne heure, avec des provisions tirées du sac et l'on décida de se coucher tôt, pour être « en forme » le lendemain.

Nicole s'endormit en formant des rêves de gloire.



A cinq heures du matin, le remue-ménage commença. L'on se lève tôt dans les refuges de montagne où ne règne pas évidemment le confort qu'on pourrait trouver dans un palace. Nicole éveillée par le bruit, se souleva légèrement et promena autour d'elle un regard étonné. Et tout à coup, elle se souvint : c'était aujourd'hui la grande journée.

Maryse, elle aussi, ouvrit les yeux.

— Bien dormi, chérie ? demanda Nicole, en se penchant pour l'embrasser.

— Très bien, aussi parfaitement que dans mon lit, à la maison. Tiens ! nos amis sont déjà levés.

Leurs trois camarades, en effet, étaient debout. Ils vinrent leur tendre la main.

— Alors, disposes ?

— Tout à fait. Quel temps ?

— Il promet d'être merveilleux, mais je vous avertis. Il ne fait pas chaud dehors, répondit Roger qui, déjà était allé vérifier l'état de la neige. Il a gelé dur. Vous vous préparerez. Pendant ce temps, je vais faire le thé.

Les cinq compagnons burent avec délices ce liquide

bouillant préparé sur un réchaud. Dans le chalet, il n'était question que du concours. Une grande majorité de ceux qui devaient participer aux épreuves étaient là. Des cars devaient amener, à huit heures, le reste des concurrents.

— Moi, j'ai un « trac » terrible, avoua Nicole.

— N'y pensez pas et répétez-vous bien, lui dit Roger, que vous pouvez vaincre, que vous le devez. Vous commencerez par la course de fond, toujours moins impressionnante, et qui se dispute sur cinq kilomètres. Si vous vous classez, ce qui n'est pas douteux, vous serez ainsi encouragée pour les épreuves de ce soir. Eh bien ! vous êtes prêts, les amis ? Alors, en route pour le Revard.

Il quitta bientôt ses camarades pour rejoindre le col par les crêtes, afin de s'entraîner. Les autres firent tranquillement la délicieuse promenade dans la forêt qui sépare Plainpalais du Mont-Revard. Déjà, l'on croisait de nombreux skieurs. La station hivernale du Revard est à juste titre l'une des mieux goûtées et des plus fréquentées, et, le dimanche surtout, elle est envahie par des skieurs venus de Lyon ou de Chambéry. Nicole, tout en aspirant avec délices l'air froid et pur de la forêt, songeait au large numéro — le numéro 19 — qu'elle avait épinglé dans son dos, sous sa veste. Saurait-elle le conduire à l'honneur ?

On passa devant le tremplin de saut pour remonter ensuite jusqu'au chalet des hors-sacs, près de la station du chemin de fer à crémaillère. Il y avait foule dans ce chalet et un bruit courait parmi les concurrentes skieuses :

— Mlle Bush, la championne du Revard, prendra aussi part à la course.

Mlle Bush. Nicole avait déjà eu l'occasion de l'admirer sur les pistes. C'était une skieuse brillante auprès de laquelle elle ferait, pensait-elle, piteuse mine.

Mais cette diablesse de Maryse lui souffla à l'oreille :

— Tu as autant de style qu'elle. Je parie sur toi.

— Tu es folle ! Enfin, je ferai ce que je pourrai.

Concurrents et concurrentes étaient maintenant ras-

semblés au bas de la grande piste, devant le tremplin. Sous la brise dansaient les petits drapeaux limitant le parcours des deux courses : rouges pour celle des hommes, bleus pour celle des dames. Près du tremplin, où devaient avoir lieu le départ et l'arrivée se tenaient, le bras orné d'une large bande de tissu vert, les commissaires de la course. Et déjà, l'on procédait à l'appel des noms pour l'épreuve de fond de dix-huit kilomètres réservée aux hommes. Une cinquantaine de skieurs vinrent s'aligner, leurs larges numéros attachés sur le dos ou la poitrine. De trente secondes en trente secondes, un départ fut donné.

Nicole vit partir ainsi Roger Pierry, qui avait le numéro trois. Ah ! pour lui, elle n'avait aucune inquiétude. Il triompherait sans peine. Et elle suivit du regard la souple silhouette. Roger montait avec aisance et, déjà, avait dépassé les deux skieurs partis avant lui.

Maintenant, l'on appelait les concurrentes femmes. Nicole vint s'aligner avec les autres ; elle éprouvait une émotion qui lui coupait les jambes. Et elle enviait l'assurance de ses rivales, Lucienne Humbert, Yvonne Gaud. Comme elles paraissaient, celles-là, certaines de triompher !

Mlle Busch vint bientôt se ranger à leurs côtés, l'inquiétante Mlle Busch qui avait déjà à son actif tant de belles victoires.

— Mon Dieu, s'affola soudain Nicole, si je tremble ainsi, je serai incapable d'avancer d'un pas.

Alors elle se raidit, et, afin de galvaniser son énergie, se répéta :

— Je dois faire honneur à Roger.

— Mlle Mareuil...

Le signal fut donné, mais une telle émotion étreignit Nicole qu'elle crut rester clouée au sol. Quand elle put partir, il lui sembla qu'elle était incapable de faire avancer ses skis, ils glissaient sournoisement en arrière. Avec angoisse, elle se vit distancer par le N^o 18, dépasser par la skieuse venue derrière elle. Alors, elle se força à reprendre son calme et retrouva en même temps le commandement de ses muscles. La pre-

mière pente gravie et hors des regards du public, elle fut presque délivrée de cette émotion stupide qui l'avait paralysée et commença de marcher de cette longue foulée régulière, apprise de Roger, qui lui permit de regagner les minutes perdues et de devancer successivement plusieurs de ses concurrentes et parmi elles Thérèse Mazuel, qui était cependant partie la onzième.

Une descente assez raide se présenta, qui fut fatale à nombre de coureuses, en leur faisant perdre du temps dans des chutes. Nicole, autant qu'elle put, accéléra à l'aide de ses cannes. Elle avait là un espoir de gagner du terrain, de rattraper les premières. Et soudain, elle reconnut devant elle le numéro 7 de Mlle Busch. Elle poussa encore, rageusement. L'autre la sentit proche, activa son allure, refusa de céder sa place. Et ce fut entre les deux skieuses une lutte acharnée sur deux kilomètres. Nicole avait réussi à passer devant, mais bientôt se fit à nouveau distancer. Les tempes bourdonnantes, le caops trempé de sueur, elle s'arma de volonté, talonnée par cette pensée, par cet espoir :

— Je peux la battre, je veux arriver la première...

Cinq cents mètres les séparaient de l'arrivée. La championne du Revard était toujours en tête. Une descente, la dernière, se présenta. Nicole comprit que c'était là son seul espoir. Une seconde, elle ferma les yeux, puis, serrant ses skis, s'élança, comme un bolide, en s'aidant de toutes ses forces de ses bâtons. Le vent siffla à ses oreilles, elle sentit qu'elle passait devant Mlle Busch qui, pourtant, appuyait elle aussi, appuyait... Comme un bolide, elle arriva devant le drapeau d'arrivée, où elle s'arrêta sur un impeccable « christiania ».

Maintenant, un vertige s'emparait d'elle, le sang battait à ses artères et elle se demandait si c'était bien elle qu'on applaudissait par ces hourrahs frénétiques, ces cris de triomphe, si c'était bien pour la féliciter que tous ces gens-là l'entouraient.

Mais soudain, elle vit Roger Pierry, qui venait vers elle, fendant le public. La joie, la fierté qu'elle lut

dans son regard furent sa plus douce récompense.

— Bravo, ma petite Nicole, c'est magnifique ! Les autres concurrentes ne sont pas toutes arrivées, mais il est certain que vous avez fait le meilleur temps et vous avez battu Mlle Busch, ça, c'est une performance !

— Mais vous, Roger, déjà là ?

— Oui, je suis également arrivé le premier, mais pour moi il n'y a aucun mérite. « A vaincre sans péril on triomphe sans gloire », tandis que vous, arriver devant une Mademoiselle Busch pour vos débuts ! Vous pouvez à présent tout espérer. Mais, venez, vous avez très chaud, il ne faut pas rester immobile. Allons boire quelque chose de réconfortant.

Ils partirent côte à côte. Vers le soleil lumineux, Nicole levait son visage resplendissant de joie. Peut-être n'était-elle pas très jolie ainsi dépeignée et le visage cramoisi et pourtant, elle était sûre, aux yeux de Roger, de paraître belle, ainsi auréolée de gloire. Ne surprenait-elle pas dans son regard une nuance d'admiration et de respect ?

A la course de vitesse, l'après-midi, Nicole triompha encore, battant d'une seconde Mlle Busch, laquelle avait eu le malheur de rater un virage, et de deux secondes Yvonne Gaud.

On lui fit à nouveau une ovation. Elle était la triomphatrice de la journée, la « révélation », gloire et espoir des futurs championnats. Maintenant, sur la fin de l'après-midi, la jeune fille assistait avec Maryse et ses amis aux épreuves de saut organisées par un comité de Chambéry. Son regard s'attachait sur le tremplin, d'où, dans un instant, Roger Pierry allait s'élancer.

Il était maintenant sur la plate-forme supérieure, remettant ses skis qu'il avait dû monter sur l'épaule. Et soudain, ce cri jaillit de la foule :

— C'est fait. Il est parti...

Le jeune homme glissait en effet le long de la pente. Arrivé sur le tremplin, il étendit les bras et se jeta en avant d'un bond magnifique. Un murmure d'admiration, un frisson d'émotion parcourut la foule.

Et voici que tout à coup, au moment où il allait

toucher terre, un de ses skis se détacha et continua à glisser seul le long de la pente. Nicole, terrifiée, poussa un cri. Qu'allait-il se passer ? Roger ne pouvait manquer de se casser un membre en tombant ainsi à terre après un tel saut. Mais le jeune homme n'avait pas perdu son sang-froid. Lorsqu'il sentit que son ski gauche se détachait ainsi de son pied, il fit effort pour rassembler tout son équilibre sur l'autre ski, se redressa magnifiquement et, emporté par son élan, continua à glisser sur une seule planche, à une vitesse folle, pour s'arrêter à un mètre seulement des spectateurs angoissés.

Ce fut alors un véritable délire parmi le public émerveillé d'une telle prouesse. Pour un peu, on aurait porté en triomphe le jeune champion. Nicole, elle, avait saisi le bras de Maryse et, sa terrible peur passée, riait et pleurait à la fois.

— Voyons, calme-toi, chérie, lui dit son amie, si tu te voyais, tu es toute blanche. Il n'est pas mort.

Et, malicieusement, elle ajouta :

— Je ne t'aurais pas crue aussi impressionnable...

Un peu plus tard, Nicole, isolée de ses camarades, redescendait à Plaimpalais, pour rejoindre la voiture de Roger. Elle s'entendit soudain appeler par une voix dont le timbre ne lui était pas inconnu. S'étant retournée, elle eut la désagréable surprise de se trouver en présence de M. de Mons, son directeur.

— Vous ici ! s'exclama-t-elle.

— Eh ! oui ! Qu'y a-t-il de si surprenant ? demandait-il d'un ton ironique. N'ai-je pas le droit de me livrer aussi, s'il me plaît, au plaisir du ski ?

Il ne dit pas qu'il avait appris par les journaux que Nicole Mareuil s'engageait pour le Concours du Groupe skieur et que l'idée lui était venue aussitôt de se rendre au Revard. Mais une panne l'avait immobilisé en route et il n'était arrivé à Plaimpalais que vers midi.

— Permettez-moi de vous féliciter, mademoiselle ; j'ai appris vos succès d'aujourd'hui. J'ignorais que vous fussiez une championne.

Le compliment, autant que l'accent dont il s'accom-

pagnait, déplurent à Nicole. Il lui semblait que la joie de sa journée venait soudainement d'être gâtée par cette rencontre et elle cherchait un moyen de s'échapper.

— Je vous demande pardon ; des amis m'attendent à Plaimpalais pour repartir et je ne voudrais pas...

Mais il lui saisit soudain le bras et elle dut s'immobiliser.

— Je vous en prie, implora-t-il, puisque j'ai la chance de pouvoir vous parler quelques instants, en toute liberté, ne partez pas si vite. Je voudrais tellement voir se dissiper ce malentendu qui s'est établi entre nous ? Faisons la paix, voulez-vous ?

— Mais, monsieur, pour ma part, je suis toute prête à continuer à vous servir avec conscience et zèle...

— Oui, oui... Mais il ne s'agit pas de votre travail. Je ne vous cache pas que vous avez produit sur moi une impression profonde. Votre beauté, vos qualités d'esprit et de cœur...

— Monsieur !

— Allons bon ! Voilà que vous prenez encore vos airs effarouchés. Ce n'est pas la première fois, pourtant, qu'on vous fait de tels compliments, n'est-ce pas ? Et venant de moi, vous pouvez être certaine qu'ils sont sincères.

— En tout cas, ils sont fort déplacés. Pouvez-vous me dire, Monsieur, où vous voulez en venir ?

— Je voudrais être votre ami. Si vous étiez gentille, je vous aiderais, vous auriez en moi un protecteur... qui vous épargnerait tout souci matériel.

Une rougeur couvrit le visage de Nicole. Foncièrement pure, elle n'ignorait pourtant pas de quels ignobles marchandages sont parfois l'objet les jeunes filles isolées et contraintes de gagner leur vie.

— C'est donc un marché que vous me proposez ! fit-elle d'un ton méprisant.

— Oh ! comme vous dénaturez mes intentions !

— Je ne crois pas à votre désintéressement et je ne veux point de votre protection. Je suis une jeune fille honnête, vous perdez votre temps avec moi, Monsieur ! Je vous serai obligée de vous en tenir désormais à

votre rôle de Directeur et, en dehors des questions de service, de ne plus m'importuner.

Sur ces derniers mots, comme ils étaient arrivés au haut d'une petite pente, elle s'élança, le plantant là, Dépité, il voulut la retenir. Mais probablement était-il encore novice dans l'art du ski. Il s'effondra brutalement de tout son long et de si piteuse façon qu'il eut toutes les peines du monde à se remettre debout.

— Petite peste ! gronda-t-il en se débarrassant de la neige dont il était tout couvert, ça aussi, elle me le payera !

CHAPITRE V

UN VENGEUR

Nicole éprouva un peu d'appréhension, le lundi matin, en se rendant au bureau. Après la scène de la veille, avec son Directeur, elle ne doutait pas que la vie ne devint pour elle de plus en plus intenable. Mais puisqu'elle avait pour elle sa conscience, elle imaginait que les agissements mesquins de M. de Mons resteraient sans effet. Elle allait apprendre de quoi est capable la basse rancune d'un homme bafoué dans son orgueil et sa vile passion.

M. de Mons, qui, habituellement, n'arrivait jamais avant neuf heures, était déjà dans son bureau. Par suite de circonstances malencontreuses, Nicole, pourtant toujours ponctuelle, se trouvait quelque peu en retard. D'un air aigre, le Directeur le lui fit remarquer.

— Vous savez que je tiens à l'exactitude, Mademoiselle. Parbleu ! vos triomphes d'hier vous ont épuisée ! Vous ne pouvez plus vous lever. On se soucie d'ailleurs bien de son bureau, quand on est une championne !

Nicole serra les lèvres, mais ne répondit pas. N'ayant pu réussir de ce côté-là, il la harcela de remarques

désobligeantes pour de menus faits du service. Elle s'efforça de répondre avec calme et en réfutant ses accusations.

Vers dix heures, il l'appela à nouveau dans son bureau.

— Mademoiselle, apportez-moi ce dossier Ratinel que je vous ai confié il y a quelques jours afin de le compléter.

Nicole alla chercher, dans un petit meuble où elle l'avait enfermé, le dossier demandé. Mais elle eut beau fouiller avec un énervement croissant, elle ne retrouva pas ce fameux dossier.

— Eh bien ! cherchez encore, dit M. de Mons, vous devez bien savoir pourtant où vous l'avez mis ! Il n'a pas disparu ainsi.

— Je l'avais mis là. Il y était encore samedi.

— Et il s'est volatilisé ! ricana le directeur. En tout cas, arrangez-vous comme vous voudrez, c'est vous qui l'avez égaré, il faut le retrouver.

L'affaire était grave, le dossier concernant un gros client de la Compagnie et renfermant d'importants documents. Nicole, aidée de Maryse, chercha partout, sans grand espoir. Un soupçon naissait en elle. Elle revoit l'air étrange de M. de Mons, son sourire méchant mal déguisé, et elle entrevoyait une odieuse machination montée pour la perdre. N'était-il pas capable d'avoir imaginé cela pour se venger d'elle, même s'il devait en résulter des ennuis pour lui de la part de la Direction à Paris.

— Eh bien ! l'avez-vous trouvé ? vint s'informer le Directeur.

— Non, Monsieur, et je crois qu'il est inutile de le chercher davantage, répondit-elle froidement, vous savez sans doute mieux que personne où il se trouve.

— Que signifie cette impertinence ?

— Je devais m'attendre à quelque chose de ce genre après ce qui s'est passé hier ! fit-elle, méprisante.

— Ah ! vous le prenez ainsi ! Il ne vous suffit pas d'arriver en retard, de négliger votre service, d'égarer d'importants documents, tout cela parce que vous

pensez à bien autre chose qu'à votre travail, vous osez faire encore je ne sais quelles insinuations ! Puisqu'il en est ainsi, Mademoiselle, je me vois obligé de vous donner votre congé, je ne puis garder une secrétaire qui ne s'intéresse plus qu'à des prouesses sportives. Présentez-vous à la caisse, on vous donnera un mois d'indemnité en plus du mois en cours.

Nicole n'émit pas un mot de protestation, comprenant combien cela eût été inutile. Et d'ailleurs ce lâche personnage l'écœuraît trop pour qu'elle acceptât de demeurer encore à son service. Elle se disposa, sur le champ, à s'en aller, sous les regards compatissants et navrés de ses camarades.

— C'est honteux, souffla Maryse, indignée, quand elle vint lui serrer la main, mais ça ne se passera pas ainsi. On lui dira ce qu'on en pense. Je le dénoncerai à l'Inspecteur de Paris, quand il viendra.

— A quoi bon, ma pauvre Maryse ! Je n'y gagnerai rien et toi, tu t'attireras sa haine. Ne te tourmente pas à cause de moi. Si je suis peinée de vous laisser, mes bons amis, je ne regretterai pas de quitter un poste devenu intenable.

— Viens au moins me chercher ce soir, lui demanda Maryse, et tu dîneras chez nous.

— C'est promis. Je t'attendrai aux Cordeliers, devant la Bourse.

Dehors, Nicole éprouva une sensation de délivrance. Et pourtant, elle était fort triste. Ce qui l'affligeait, ce n'était pas surtout de se trouver sans situation — l'indemnité reçue lui permettrait d'attendre. Mais n'aurait-elle pas quelque difficulté, en cette période de crise, à se procurer un emploi analogue ? — mais de mesurer toute la bassesse, toute la méchanceté de l'âme humaine. N'est-il donc pas permis d'être honnête, sans devenir aussitôt une victime ?

— Heureusement, pensa Nicole, tous les hommes ne ressemblent pas à M. de Mons..

Elle venait d'évoquer le franc et sympathique visage de Roger Pierry et cette vision la réconfortait. Ah ! comme elle aurait eu besoin, à cet instant, d'avoir près

d'elle cet ami bon et sûr, de pouvoir lui confier son chagrin, ses soucis...

— Eh bien ! petite Nicole, comme vous paraissez songeuse et triste ! Vous avez failli vous heurter à moi sans me voir... Où allez-vous ainsi ?

La jeune fille avait tressailli. Son visage rose d'émotion se leva sur celui qui lui parlait ainsi et qui lui souriait avec une affectueuse sollicitude.

— Roger...

N'était-ce pas merveilleux de le voir surgir au moment même où, inconsciemment, elle l'appelait ? Elle fut si troublée, si heureuse, que des larmes lui vinrent aux yeux.

— Mais qu'avez-vous ? s'écria-t-il, surpris.

— Roger, mon ami, je viens d'apprendre comme le monde est lâche, comme le monde est méchant !

— Ma pauvre petite fille ! Racontez-moi cela, qu'est-ce qu'on vous a fait ? Tenez, j'allais justement déjeuner ; si vous êtes libre, je vous invite et vous m'expliquerez ce qui vous arrive.

Nicole accepta cette offre si gentiment faite. Roger l'emmena dans un petit restaurant d'étudiants, où nul ne prit garde à eux. Il était tôt, d'ailleurs, et il y avait peu de monde.

— Alors, cette confession ?

Elle lui apprit tout, depuis le début, l'odieuse poursuite de M. de Mons, les tracasseries auxquelles elle avait été en butte depuis qu'elle l'avait repoussé, la dernière tentative de la veille, au Revard, et la façon sournoise et lâche dont il s'était vengé.

— Quel goujat ! s'écria Roger, profondément indigné, il mérite une leçon, je vous promets de la lui donner.

— Mon ami, qu'allez-vous faire ?

— Ce que tout homme d'honneur ferait à ma place, ne vous inquiétez pas de cela, Nicole. Et à propos, mon amie, vous êtes sans situation, n'est-ce pas ? Je me souviens tout à coup que mon maître, le Professeur Richman — vous avez sans doute entendu parler de lui, c'est le célèbre médecin-légiste ? — a besoin d'une

secrétaire, la sienne étant sur le point de se marier. Vous êtes intelligente, vous avez de l'instruction. Je suis sûr que vous lui conviendrez parfaitement. J'ajoute que l'emploi sera pour vous fort agréable, car vous aurez pas mal de liberté et le professeur Richman est un homme très distingué, très estimable. Je le verrai ce soir à la Faculté et je lui parlerai de vous.

— Ah ! Roger, c'est vraiment la Providence qui vous envoie !... Comment vous remercier ?

— Ne me remerciez pas, c'est une chose si naturelle ! Je vous informerai du résultat par un mot dans votre boîte. Quant à ce lâche de Mons, je m'en charge.

Maryse Gauthier reconnut Roger Pierry en ce solliciteur qui demandait à parler au Directeur. Mais elle comprit, au regard que lui jeta le jeune homme, qu'elle devait rester discrète.

M. de Mons, ayant reconduit un précédent visiteur, s'avança vers l'étudiant en médecine.

— C'est moi que vous désirez voir, Monsieur ?

— Je veux simplement vous dire ceci, répliqua Roger à voix très haute : Monsieur, vous êtes un lâche !

L'effet recherché par le jeune homme fut pleinement atteint. Les employés levèrent sur lui un visage stupéfait. Quant à M. de Mons, il devint blême.

— Vous êtes fou, je pense, bégaya-t-il.

— Aucunement, et vous allez le comprendre. Je prends à témoin tous vos employés : non content de poursuivre de vos ignobles assiduités une innocente jeune fille, vous vous vengez d'elle de la façon la plus basse et vous la renvoyez. Il n'y a pas de nom pour qualifier une telle conduite !

— Ah ! je comprends, gouailla l'autre, vous vous instituez son protecteur, son chevalier-servant... A quel titre prenez-vous la défense de Mlle Mareuil ? Car c'est bien d'elle, n'est-ce pas qu'il s'agit ? C'est votre...

Il n'eut pas le temps d'en dire plus long. La main de Roger s'appliquait soudain sur sa joue :

— Voilà, Monsieur, ce que vous méritez, je ne vous

permettrai pas d'insulter cette jeune fille !

M. de Mons sentit la fureur l'aveugler :

— Vous me rendrez raison... je vous enverrai mes témoins.

— A votre aise. Voici ma carte.

Et Roger s'en alla tranquillement, sous le regard approbateur de Maryse et des autres employés, qui détestaient leur directeur. L'affaire, pourtant, n'eut pas de suites. Le lâche de Mons eut-il peur d'une rencontre, où, probablement, il n'aurait pas le dessus ? Il fit le mort. Et comme il ne se souciait sans doute pas de rester à Lyon, exposé aux sarcasmes de ses employés, il dut arguer d'une maladie et demander son congé, car on ne le revit plus à l'agence.

Nicole, prévenue par Roger, que le Docteur Richman désirait la voir, s'était rendue chez le célèbre Professeur, cours de la Liberté. Elle fut reçue par un homme d'une cinquantaine d'années, dont la physiologie lumineuse d'intelligence lui plut de prime abord.

— C'est vous, Mademoiselle Mareuil ? Mon jeune élève, Roger Pierry, m'a parlé de vous en termes fort élogieux, et je sais que je puis avoir confiance en son jugement. Le poste que je vous confierai, éventuellement, est un peu spécial. Je m'occupe uniquement d'expertises, ayant chaque jour un assez grand nombre de rapports à rédiger. Ces rapports, je vous les dicterais et vous les taperiez ensuite chez vous ! Je pourrais vous confier une machine. La difficulté sera de vous assimiler les termes médicaux, parfois assez barbares. Evidemment, les premiers temps, vous serez assez déroutée.

— J'espère pouvoir m'y mettre rapidement.

— Je n'en doute pas, car vous me semblez très intelligente. Voulez-vous que nous fassions un essai ? Au point de vue des émoluments, je vous offre 1.200 francs par mois, et je dois vous dire que vous bénéficierez de nombreux congés. Je m'absente chaque année une quinzaine à Pâques, une quinzaine à Noël, un mois et demi environ en été.

C'était magnifique. Nicole songea aussi à l'agrément

de travailler chez elle, à son gré, et de n'avoir à rendre de compte, qu'à cet homme distingué et aimable. De tels avantages, son cher ski n'aurait qu'à bénéficier.

— Venez demain matin, vers les neuf heures, conclut le Docteur Richman, en la reconduisant, et nous commencerons. Dès ce soir, on vous apportera une machine.

C'est ainsi que Nicole débuta dans son nouvel emploi. Les premiers temps, ainsi que le lui avait prédit le médecin-légiste, elle eut de la peine à enregistrer tous ces termes nouveaux, mais elle s'adapta rapidement et le Docteur Richman apprécia la souplesse et la vivacité de son intelligence. Il remercia son élève de lui avoir procuré une aussi précieuse secrétaire.

Quant à Nicole, la première fois qu'elle revit le jeune homme, elle lui témoigna, en termes émus, sa reconnaissance.

— Je vous dois tant, Roger. Le Professeur Richman est parfait à mon égard et mon nouveau travail me passionne.

— Tant mieux, petite amie, tant mieux si vous êtes satisfaite.

— J'ai aussi appris par Maryse ce que vous avez fait, l'autre jour. Ainsi, Roger, si ce lâche M. de Mons ne s'était pas dérobé, vous vous seriez battu avec lui ?

— Sans doute, et je regrette de n'avoir pu lui infliger une nouvelle leçon.

Une joie profonde, merveilleuse, envahit le cœur de Nicole. Pour elle, Roger aurait fait cela... Ah ! n'était-ce pas la preuve, la preuve éclatante...

Mais le jeune homme poursuivait du même ton naturel :

— Que voulez-vous, Nicole ? Cela me révolte de voir un homme abuser lâchement de l'isolement, de la faiblesse d'une jeune fille. Vous n'avez personne pour vous défendre, je suis votre vieil ami, j'ai le devoir de remplir en quelque sorte auprès de vous le rôle d'un grand frère. Ce que j'ai fait, tout autre l'aurait fait à ma place.

La joie de Nicole tomba tout d'un coup. Elle eut peine

à masquer la déception que venaient de lui causer les dernières paroles de Roger. Mais aussi, pourquoi avait-elle été assez sottement romanesque pour imaginer qu'un sentiment autre qu'une amitié chevaleresque avait dicté sa conduite ? Ce qu'il avait fait, il l'aurait fait également pour toute autre...

Elle sut retrouver la maîtrise d'elle-même et ne rien montrer de sa souffrance. Roger, avec sa jeune insouciance, se remettait à lui parler de leur cher sport.

— Puisque vous serez vous aussi en congé à Pâques, il faudra venir à la maison, Nicole. Papa et Maman seront si contents de vous avoir ! Et songez comme nous aurons le temps, alors, de « travailler ».

Cette perspective rasséréna la jeune fille. Comme c'était en outre une petite âme énergique et qui n'ignorait pas que l'on doit gagner son bonheur, elle se promit qu'elle saurait bien, un jour, conquérir le cœur de son ami.

CHAPITRE VI

LA FIN D'UN REVE

Ski de printemps... Merveille de la Nature, qui allie aux charmes de l'hiver l'attrait tout puissant du Renouveau...

Roger et Nicole, chaque jour, connaissaient ce miracle de redescendre des cimes enneigées, des glaciers froids et nus, vers les plaines déjà reverdissantes, les prairies émaillées de fleurs. Chaque fois, ils s'extasiaient de ce contraste, ils en goûtaient pleinement la douceur.

Et ils avaient aussi ce privilège de jouir pleinement de longues journées favorisées d'un soleil qui n'était plus avare, de pouvoir projeter chaque jour de belles excursions.

Pour Nicole, surtout, sa joie était si complète qu'elle eût souhaité ne jamais voir la fin de ces radieuses va-

cances. Pouvait-elle douter, en voyant Roger si affectueusement empressé auprès d'elle, s'intéressant à ses progrès, semblant prendre plaisir à leur intimité, que, déjà, à son insu, l'amour se fût aussi emparé de son cœur. N'avaient-ils pas les mêmes goûts, la même façon de sentir, le même idéal ? Alors, avec confiance, elle attendait l'étincelle d'où jaillirait enfin cet aveu qui unirait plus étroitement leurs deux vies, laissant son cœur se prendre chaque jour davantage.

Nicole participait à de nouveaux concours, à Chamonix ou au col de Voza et obtint des succès retentissants. On commença à l'entourer, à lui écrire comme à une championne. La Fédération de Ski lui offrit de participer, l'année suivante, aux épreuves internationales qui auraient lieu en Suisse.

— La gloire... lui dit Roger en riant. Vous devez être fière, petite ambitieuse !

Ne comprenait-il pas que si elle était heureuse de ces succès, ce n'était qu'à cause de lui ? Elle lui en faisait secrètement l'hommage, espérant forcer ainsi son admiration et son amour.

Il fallut malheureusement rentrer à Lyon. Nicole y ramenait, avec de belles couleurs et une peau brûlée par le soleil, de merveilleux souvenirs. Tout ce que lui avait dit Roger, chacune des minutes passées ensemble au cours de ces divines vacances, les moindres détails se rapportant à son ami, demeuraient gravés dans sa mémoire. Ainsi, pieusement, elle entretenait dans son cœur le cher rêve. L'avenir lui semblait si lumineux, le bonheur si près d'elle... Si Roger n'avait pas encore parlé, s'il laissait se prolonger la douce incertitude, c'était probablement parce qu'il attendait d'avoir fini ses études avant d'engager son avenir. Et Nicole, déjà, imaginait la beauté de cette existence à deux, dans une mutuelle compréhension du vrai but, du vrai bonheur de la vie...

Or, voici que Juin était venu. La chaleur d'un été précoce avait fait fondre les dernières neiges. Privée de ses chères sorties à ski, Nicole se consolait en participant aux « collectives » organisées par le groupe

skieur sous formes d'intéressantes excursions. Un centre de ski nautique avait été même organisé à Fontaines, fort goûté par les adhérents du Club et qui était l'occasion de réunions très divertissantes. Maryse et son amie prirent part à ces sorties de plein air si favorables à la santé et à la belle humeur.

Nicole, seulement, s'étonna et s'attrista de n'y plus rencontrer Roger Pierry. Depuis Pâques elle n'avait plus de nouvelles de son ami.

— Sans doute est-il trop occupé. C'est la période de ses examens, se dit-elle pour se rassurer.

Roger, en effet, préparait l'Internat. Nicole savait qu'en cas de réussite il s'installerait aussitôt à Chamonix pour remplacer son père.

— Alors pensa-t-elle, il me fera sans doute l'aveu que j'espère...

Elle n'imaginait pas le coup brutal qui allait, bientôt, faucher son beau rêve.

Cela se passa au « Club » un vendredi soir. Nicole continuait de fréquenter les réunions avec, au fond du cœur, l'espoir que Roger y viendrait un jour. A défaut du jeune homme, ce fut un de ses amis, Lucien Vasselier que Nicole rencontra un jour. Elle en profita pour lui demander des nouvelles de l'étudiant en médecine.

— J'espère qu'il n'est pas malade. Il y a trois mois que je ne l'ai vu, ajouta-t-elle.

— Mais non, il va très bien. Seulement il est très occupé en ce moment. Ses examens d'abord, et puis ses fiançailles.

— Ses fiançailles?... murmura Nicole soudain défaillante.

Lucien Vasselier eut un air profondément surpris :

— Comment, vous ne le saviez pas ? Il ne vous en a pas encore fait part ? C'est pourtant officiel. Il va épouser Mlle Nadia Bryon, la fille du Professeur. Ils se marieront probablement en Septembre.

— Ah ! très bien... transmettez-lui mes félicitations.

Nicole avait fait sur elle-même un terrible effort pour prononcer ces derniers mots, pour ne pas trahir

sa peine atroce, déchirante. Il lui semblait que tout s'était mis à danser devant elle, la salle, ses camarades, les lumières et elle dut s'accrocher à une chaise placée à côté d'elle.

— Je pense qu'il viendra lui-même vous présenter sa fiancée, quand il aura un peu plus de loisir, reprit Lucien Vasselier qui ne s'était douté de rien.

Et Nicole eut une nouvelle défaillance. Ah ! non, non, cela, elle ne le voulait pas, elle ne voulait pas « la » connaître, voir leur joie insolente...

Maryse s'était rapprochée et fut frappée de la pâleur de son amie.

— Qu'est-ce qu'il y a, Nicole ? Tu n'es pas bien.

— Si, mais je viens d'avoir comme un étourdissement. Il fait très chaud ici, je vais rentrer chez moi.

— Je t'accompagne, protesta Maryse inquiète.

— Non, ce n'est pas la peine, je t'assure. J'ai besoin d'être seule, de marcher...

Et elle se hâta de fuir car elle ne pouvait plus supporter ce supplice en présence de tout ce monde. Elle voulait être seule pour souffrir...

Les quais mal éclairés et à peu près déserts lui apparurent comme un refuge. Elle y promena sa détresse.

— Voilà, songeait-elle douloureusement, tout à l'heure je pouvais me croire heureuse, je me berçais d'illusions. A présent, tout est fini...

Fini, ce mot résonnait si lugubrement, il sonnait le glas de sa jeunesse, de ses espoirs, de son rêve, il la rejetait, misérablement, vers sa solitude, une solitude désormais éternelle. Et soudain elle se railla cruellement de sa naïveté, de sa sottise. N'était-ce pas sa faute, ce qui lui arrivait et pouvait-elle s'en prendre à d'autres qu'à elle-même ? De quel droit avait-elle cru pouvoir disposer du cœur et du bonheur de Roger ? Lui avait-il jamais donné un encouragement précis, lui avait-il témoigné autre chose qu'une cordiale sympathie ? Mais elle, avec un incroyable aveuglement, n'avait jamais imaginé qu'il pourrait s'éprendre d'une autre, en épouser une autre. Le réveil, hélas, était cruel.

Elle continua à longer les quais, sans but précis, sans s'apercevoir du chemin parcouru, ni songer à essuyer les larmes qui ruisselaient le long de ses joues.

Avec une volupté amère de se déchirer elle essaya de se représenter cette Nadia Bryon qui lui avait pris le cœur de Roger. Comme elle devait être jolte, charmante puisqu'elle avait eu la chance de lui plaire ! Mais peut-être, après tout, l'amour n'avait-il eu que peu de part dans le choix de Roger. Tant de mariages ne sont basés que sur l'intérêt, les convenances. Mlle Bryon était la fille du célèbre chirurgien, professeur à la Faculté de Médecine. Elle représentait un parti brillant qui avait dû séduire Roger. Pourquoi eût-il choisi à sa place une petite orpheline obscure et sans fortune. Elle était folle de l'avoir imaginée capable d'un tel désintéressement.

— C'est ma faute, mais qu'y puis-je ?... Il est trop tard, jamais je n'oublierai. Je resterai meurtrie et inconsolée.

Car elle était à cet âge où l'on croit à l'éternité d'un désespoir d'amour. Et elle pensait farouchement :

— Je ne me marierai pas. Ma vie s'écoulera, lugubre et morne, jusqu'au jour de la délivrance. Je penserai à lui, je me redirai toutes ses paroles, je referai en imagination chacune de nos belles excursions, je prierai pour qu'il soit heureux.

Le cœur lourd, la tête en feu et les yeux brouillés de larmes, elle continuait à marcher, s'exaltant douloureusement, sans s'apercevoir que la nuit était tombée et qu'elle frissonnait dans sa robe légère. Car si la chaleur était assez lourde dans la journée, les soirées étaient encore fraîches. Des couples qui se promenaient, enlacés, perdus dans leur propre bonheur, ne faisaient aucune attention à elle...

— N'êtes-vous pas souffrante, Mademoiselle ? interrogea le Dr Richman en examinant d'un air inquiet sa secrétaire. Vous ne semblez pas bien.

Nicole protesta, faiblement. A la vérité, elle faisait des efforts héroïques, depuis une demi-heure, pour sur-

monter ce mal étrange qui lui broyait les tempes, oppressait sa poitrine, la laissait tour à tour brûlante ou glacée.

Avec une douce autorité le médecin légiste lui saisit le pouls :

— Mais vous avez la fièvre ! s'exclama-t-il. Rentrez vite chez vous et mettez-vous au lit. Vous ferez bien aussi de vérifier votre température et de prendre une infusion bien chaude avec un cachet d'aspirine. Ma femme de chambre va vous accompagner.

Nicole du tobéir. D'ailleurs, elle se sentait sur le point de défaillir. Elle avait dû prendre froid, la veille au soir, en errant si longuement dehors. Quand elle s'était enfin décidée à rentrer, elle avait dû se mettre au lit avec une affreuse sensation de vertige, et toute la nuit des frissons l'avaient agitée. Pourtant elle avait voulu se lever, le matin, pour se rendre à son travail, bien qu'elle eut à peine la force de se tenir debout.

— Je ferai prendre de vos nouvelles ce soir, lui dit encore le Dr Rishmann. Et naturellement, si cela ne va pas mieux, restez couchée demain. Avez-vous quelqu'un pour s'occuper de vous ?

— Oui, dit Nicole, la personne chez qui je loge est très bonne pour moi, très dévouée. D'ailleurs je suis persuadée que ce n'est qu'un léger malaise.

Escortée de la femme de chambre du Dr Richman, elle prit un tramway pour rentrer rue de Condé. La veuve chez laquelle elle avait sa chambre et qui lui témoignait en effet une affectueuse sollicitude fut inquiète de la voir arriver ainsi, avec ce visage profondément altéré.

— Ah ! je vous l'avais bien dit, Mademoiselle Nicole, ce matin, quand vous alliez sortir, ça se voyait que vous étiez malade ! Allez ! mettez-vous vite au lit, je vais vous apporter une infusion et une boule d'eau chaude.

La brave femme put se dévouer tout à son aise. Nicole n'avait pas la force de protester. Elle se sentait terrassée par la fièvre et bientôt sembla dans l'inconscience.

Le soir, elle délirait. Maryse Gauthier, prévenue par la logeuse, accourut rue de Condé. Elle trouva Nicole fort agitée, prononçant des mots sans suite, des supplications déchirantes auxquelles se mêlait ce nom : Roger... Maryse la considéra en hochant la tête :

— Que s'est-il passé ? demanda-t-elle à Mme Grisard, la garde-malade.

— Je n'en sais rien, ma pauvre demoiselle ! Elle a dû rentrer très tard, hier au soir, car je ne l'ai pas entendue. Mais ce matin elle avait un tel visage que je lui ai conseillé de ne pas sortir. Elle ne m'a pas écoutée et, vers dix heures, on la ramenait. Depuis, la fièvre n'a fait que monter. Elle a maintenant plus de 40°.

— Vous avez fait venir un médecin ?

— C'est-à-dire... J'ai téléphoné au Dr Richman et il est venu lui-même. Il dit que c'est une bronchite. Mais pour moi, il y a autre chose. Tenez ! vous n'avez qu'à l'entendre délirer comme en ce moment !

En effet Nicole, dressée sur son lit, criait d'une voix déchirante :

— Ce n'est pas vrai, il n'est pas flancé, dites ? Non, ce n'est pas vrai !...

— Mais non, ma chérie, calme-toi. Ma petite Nicole, ne me reconnais-tu pas ? Je suis ton amie, Maryse, essaie de dormir, veux-tu ?

A grand-peine, elle contraignit la malade à se recoucher et, soucieuse, se tourna vers Mme Grisard :

— Ne croyez-vous pas qu'il vaudrait peut-être mieux la faire conduire à l'hôpital ?

— A l'hôpital ! Oh ! la pauvre petite !.. Je crois qu'elle préférerait rester ici.

— Oui, mais pour les soins...

— Je suis là, Mademoiselle, je la veillerai comme si c'était mon enfant.

— Oui, je sais comme vous êtes dévouée, Madame Grisard, seulement... Enfin, le Docteur Richman déclarera de ce qu'il faut faire.

Le médecin-légiste arriva justement sur ces entrefaites. Il eut l'air soucieux après avoir ausculté Nicole.

— Je vais la transporter dans une clinique, j'ai ma voiture, déclara-t-il, je crois que c'est plus prudent.

Maryse voulut accompagner aussi son amie que la fièvre à présent abattait et qui se laissa conduire sans protester. Le Dr Richman la confia à l'un de ses amis, médecin, qui dirigeait une clinique, rue Vendôme. Pendant quelques jours, l'état de Nicole fut assez grave pour inspirer de sérieuses inquiétudes. Puis, la robuste constitution de la jeune fille triompha, l'état pulmonaire s'améliora, la fièvre tomba et un jour la malade rouvrit sur le monde qui l'entourait un regard morne et vide. Maryse se trouvait à ce moment auprès d'elle.

— Eh bien ! ma chérie, fit-elle en pleurant de joie, car elle avait passé depuis quelques jours par de terribles transes, te voilà ressuscitée ! Tu peux te vanter de nous avoir fait peur !

— Que m'est-il arrivé ?

— Tu as été malade... une bronchite, beaucoup de fièvre. Enfin, te voilà hors de danger. Dans quelques jours, tu pourras quitter la clinique.

Nicole promena son regard autour d'elle. Elle était dans une clinique... Tant de choses lui paraissaient incompréhensibles ! Et pourquoi y avait-il ce grand vide, là, dans sa tête ?

Le travail de reconstitution devait se faire lentement dans son esprit, les heures suivantes. Elle revécut un à un les événements qui avaient précédé sa maladie et, avec la mémoire, la souffrance lui revint.

Pourtant, c'était une souffrance résignée, un morne accablement. L'orage s'était éloigné d'elle, ne laissant en son cœur que ruines et que cendres.

Le docteur Richman ne voulut point qu'elle reprît son service.

— Vous êtes encore trop faible, Mademoiselle. Et, d'ailleurs, je vais moi-même partir en vacances pour un mois et demi. Reposez-vous jusqu'à fin Août. Tâchez de reprendre des forces et nous nous remettrons au travail ensuite.

Maryse fit alors cette proposition à son amie :

— Tu sais que maman loue chaque année un cha-

let à Saint-Pierre de Chartreuse, à cause des petits — Maryse avait cinq frères ou sœurs tous plus jeunes qu'elle — pour toute la durée des vacances. J'y vais moi-même passer la durée de mon congé. Je viens d'obtenir qu'on m'accorde ce dernier tout de suite. Nous allons partir ensemble — non, ne proteste pas, c'est moi qui commande ! — Tu pourras te refaire dans un bon air de sapins. Et puis, tu verras, tu ne t'ennuieras pas. Il y a toute une bande de jeunes, là-bas ; chaque année, on se retrouve.

Nicole eut un mélancolique sourire. La gaieté, la jeunesse, la joie, est-ce que cela signifiait encore quelque chose pour elle ? Néanmoins, elle accepta la proposition de Maryse, ne voulant point blesser son amie par un refus. Ici ou ailleurs, que lui importait ? Elle n'éprouvait plus qu'une immense lassitude.

Mais Maryse, qui, sans doute, avait deviné bien des choses, se promit d'avoir raison de ce muet désespoir, de cette acceptation morne qui, d'un être ardent et jeune, avaient fait, en quelques semaines, une triste victime résignée.

CHAPITRE VIII

UNE JOYEUSE EQUIPE

Nicole et Maryse arrivèrent à Saint-Pierre un samedi soir. Pendant le trajet accompli en car depuis Grenoble, Nicole put admirer la grâce des prés encore verts, la beauté de la Chartreuse sous ses parures de sapins sombres. La contemplation de ces paysages, à la fois tristes et reposants, en harmonie avec l'état de son cœur, lui apportait une sorte de réconfort. Oui, Maryse avait bien choisi le lieu qui convenait sa souffrance, où doucement se fermerait la blessure de sa pauvre âme meurtrie.

Entre les deux amies, le nom de Roger n'avait plus été prononcé. Maryse jugeait plus sage de ne pas révéler à son amie que le jeune homme, par deux fois,

avait demandé de ses nouvelles pendant sa maladie, qu'il était même venu à la clinique sans être d'ailleurs autorisé à voir la malade. A quoi bon provoquer un dangereux rappel, alors que Nicole paraissait résignée ?

Avec une pitié profonde, Maryse, en cet instant, considérait le profil perdu dans une lointaine et mélancolique contemplation. Le soleil couchant incendiait d'or la riche chevelure de Nicole et, malgré la tristesse des grands yeux bruns, il y avait, dans cette séduisante vision une telle promesse de bonheur, un tel afflux de vie, que Maryse se sentit rassurée.

— Elle croit que tout est fini, songea-t-elle, mais on ne meurt pas pour une première peine d'amour. Elle oubliera sa déception... Un autre viendra, qui saura apprécier le délicat trésor de sa tendresse, les précieuses qualités de son âme. Ce sera son tour d'être heureuse.

Elles arrivèrent à Saint-Pierre, à l'heure où le jour commence à disparaître. Nicole entrevit une petite place villageoise, ornée d'une fontaine en son milieu, une longue mairie de style un peu prétentieux, des gens qui prenaient le frais sur leur porte. Mais elle n'eut pas le temps de faire plus ample connaissance avec le village ; l'une des sœurs de Maryse, la petite Hélène, âgée de 14 ans, et son frère Yves, 12 ans, étaient venus chercher les voyageuses au car et celles-ci se dirigèrent vers le chalet loué pour la saison d'été par la famille Gauthier.

Les enfants, volubiles, racontaient ce qu'ils avaient fait ces derniers jours :

— On s'amuse bien, tu sais, Maryse. On est allé dans les bois cueillir des champignons. Ah ! et puis maman nous a loué des bicyclettes, on part en excursion avec les petits Daufort.

Jean ajouta, en grande confiance :

— Tu ne sais pas, Maurice Daufort, l'aviateur, est aussi ici, en vacances.

Maryse eut une exclamation joyeuse :

— Maurice ? Oh ! tant mieux ! Cela me fera plaisir de le revoir !

Elle s'adressa à Nicole :

— Tu as certainement entendu parler de lui ? C'est un des as de l'aviation, bien qu'il n'ait encore que 28 ans. Il a déjà fait des raids retentissants. Sa famille est de Marseille et loue un chalet ici depuis cinq ou six ans. Ils sont dix enfants. Lui ne restait jamais beaucoup et c'était dommage. Car c'est un « chic » garçon, le plus jeune de nous tous par le caractère. Je suis sûre qu'il te plaira.

Mme Gauthier avait préparé une collation pour les arrivantes qu'elle embrassa avec une égale tendresse. Nicole affectionnait cette femme au cœur simple et bon, mère de famille accomplie, qui élevait ses enfants de façon parfaite et savait garder une inaltérable bonne humeur, malgré les lourdes charges pesant sur elle du fait de sa nombreuse famille.

— Soyez la bienvenue, ma petite Nicole. Encore un peu pâlotte, à ce que je vois... L'air d'ici vous transformera.

Il semblait en effet à la jeune fille que, déjà, elle respirait mieux ; elle se sentait moins lasse, moins accablée. De toutes ses forces, elle souhaita retrouver assez de courage pour vivre en acceptant le lourd sacrifice que Dieu exigeait d'elle. Ne devait-elle pas s'incliner devant les volontés de la Providence sans vouloir pénétrer ses desseins ?

Elle dormit bien, sans agitation, sans cauchemars, ce qui ne lui était pas arrivé depuis assez longtemps, et elle éprouva un réel plaisir, à son réveil, en apercevant, en face d'elle, la montagne dorée par le soleil déjà haut.

Maryse, réveillée depuis un moment, lui souhaita le bonjour.

— Bien reposée, chérie ?

— Tout à fait bien. Cais-tu que c'est ravissant, ce pays ? répondit Nicole en se dressant pour regarder par la fenêtre. Comment s'appellent toutes ces montagnes ?

— Celle, arrondie et d'aspect caractéristique que tu vois à gauche, c'est Chamchaud. En face, le Charmant-Som. La plus haute, derrière, le Grand Som. Celle-ci, pointue, la dent de Crolles... Le Pic de Chailles.. La Pi-

néa. D'ailleurs, nous ferons toutes ces excursions pendant nos vacances. Aucune n'est très dure et cependant tu verras comme elles sont agréables. Je me lève ; maman doit avoir besoin de moi. Puis nous irons à la messe de dix heures et demie.

— Je m'habille aussi.

— Oh ! tu n'es pas pressée.

— Si, j'ai envie de profiter du soleil, de cet air si pur.

Elle voulait aussi se rendre utile, ne pas être pour cette famille si accueillante uniquement une charge. Maryse la laissa faire :

— Après tout, songea-t-elle, pendant ce temps elle oublie sa peine. Il faut la divertir.

Elle se promit seulement de veiller à ce que Nicole n'oubliât pas les prescriptions du médecin qui lui avait recommandé de faire aux moins deux heures de chaise-longue par jour.

A la grand'messe, tout Saint-Pierre, estivants et gens du pays se retrouvaient. Maryse qu'une piété sincère n'empêchait pas de jeter de droite et de gauche quelques regards furtifs, constata la présence du plus grand nombre de ses amis des années précédentes, les Daufort, les Largier, les Vaysse, enfin toute la joyeuse bande avec laquelle elle avait pris part à tant de belles parties. L'office terminé, toute cette jeunesse se réunit sur une terrasse accolée à la mairie, d'où la vue s'étendait, magnifique, sur le petit village de la Diat, au pied du massif de la Grande-Chartreuse, et le Guiers coulant au fond.

Maryse, après avoir elle-même renoué les liens interrompus depuis un an, présenta son amie, ce qui n'était pas chose aisée :

— Ninette Vaysse, Cécile Daufort, Guy Largier, Suzanne Largier, Roseline Vaysse, Maurice Daufort, notre illustre aviateur...

— Ah ! vous, Maryse !... menaça un grand jeune homme blond, au teint de nordique, qui s'inclina devant Nicole.

— Ouf ! j'ai fini ! soupira enfin Maryse, je suis cer-

taine que tu n'as rien retenu de tous ces noms, mais les convenances sont sauvées...

La joyeuse volée se mit à pépier, énonçant des riens, échangeant des propos légers, pour le seul plaisir de bavarder et de rire, dans la douceur de cette matinée de soleil, avec une insouciance de gamins heureux de vivre et d'être en vacances. Nicole se sentit un peu étourdie par cette gaieté, un peu dépaysée au milieu de cette jeunesse exubérante et folle.

Comme s'il comprenait son isolement, comme s'il eût deviné son malaise, Maurice Danfort s'approcha d'elle, attiré par une instinctive sympathie. Il était d'ailleurs de beaucoup le plus âgé de la bande qu'il traitait avec une indulgence un peu condescendante. Nicole lui sut gré de la traiter autrement que ces gamines un peu insignifiantes.

— Ne faites-vous pas du ski pendant l'hiver, Mademoiselle? lui demanda-t-il.

— En effet, l'année dernière, je me suis livrée à ce sport.

— Et c'est sans doute vous qui avez remporté des succès brillants dans diverses courses? Je me souviens d'avoir vu votre nom dans des revues sportives, comme gagnante de nombreux championnats. Mes félicitations, Mademoiselle.

— Oh! protesta Nicole, confuse, se sont là de modestes succès. Les concurrentes n'étaient jamais très redoutables. Ce serait plutôt à moi, Monsieur, de vous admirer. Vous avez fait de grandes choses.

— Pas plus difficile, répliqua-t-il avec son sourire d'enfant — Nicole le trouvait extrêmement sympathique. Il n'est pas plus compliqué de terminer honorablement un raid que de remporter la palme dans un championnat. Il suffit d'avoir la volonté de réussir. Se proposer un but, le poursuivre jusqu'à sa réalisation, avec une ardeur persévérante, ce sont les seules conditions du succès...

Il avait parlé avec feu et une énergie soudaine avait durci ses yeux bleus habituellement doux et clairs. Nicole l'envia pour cette flamme qu'elle sentait en lui,

qu'elle avait connue elle aussi et qui, croyait-elle, était à jamais morte. Elle aussi avait possédé un idéal, avait lutté pour le conquérir. Mais alors, une force secrète la soutenait : elle voulait être une championne pour être distinguée de Roger, pour se rendre mieux digne de lui. A présent, la gloire, ah ! elle s'en moquait bien.

— Nous remontons ?... interrogea Maryse.

La « bande » se dispersa dans des directions opposées, sur la promesse de se retrouver l'après-midi pour aller goûter au Col du Cucheron, promenade agréable et peu fatigante.

— Eh bien, qu'en penses-tu ? demanda Maryse demeurée seule avec son amie, ils sont gentils, n'est-ce pas ?

— Très gentils.

— De Maurice Daufort, quelle opinion as-tu ? Un beau garçon, hein ? Et si sympathique ! Je n'ai jamais vu un « héros » aussi simple. Vous aviez déjà l'air de très bons amis.

— Sans doute, répliqua Nicole en riant, je le trouve comme tu dis, très sympathique, mais je ne pourrais, si tôt, formuler une appréciation définitive. Pourtant, je suis certaine qu'ils seront, tous, de charmants camarades.

— N'êtes-vous jamais montée en avion, Nicole ?

— Jamais.

— Et cela ne vous tente pas ?

— Oh ! si, j'aimerais connaître cette sensation, mais l'occasion ne s'est jamais présentée de réaliser ce désir.

— Eh bien ! si vous le voulez, je vous la fournirai. J'espère pouvoir venir à Bron dans quelques semaines, pour des essais, et participer aussi à un meeting. Si cela vous est agréable, je vous donnerai moi-même le baptême de l'air.

— Comme vous êtes un gentil ami, Maurice !

Elle s'arrêta pour reprendre haleine et admirer le panorama qui s'étendait au-dessous d'eux.

— Voyez donc comme c'est beau !

Ensemble, ils promènèrent leur regard sur le petit village de Saint-Pierre, ramassé au fond de la vallée et sur les cimes environnantes qui leur semblaient diminuer de hauteur à mesure qu'ils s'élevaient eux-mêmes.

Un bruit de rires et de chants parvint à leurs oreilles, puis ils virent paraître, sortant de la forêt, des jeunes gens aux visages écarlates et rieurs.

— Eh bien ! leur cria Nicole, que faites-vous donc ? Voilà près d'un quart d'heure qu'on vous attend !

— C'est vous qui marchez à un train d'enfer, protesta Maryse Gauthier, moi, je n'en peux plus, c'est bien simple !

Et pour démontrer la réalité de cete affirmation, elle se laissa tomber sur un coin de rocher.

— Mon petit Philippe, n'auriez-vous pas quelque chose à me donner à boire ?

Avec empressement, Philippe Vaysse tira de son sac une lourde gourde qu'il tendit à Maryse, laquelle se désaltéra avec délices. Bientôt, le reste de la troupe rejoignait les premiers arrivés. Comme à l'accoutumée, les rires, les plaisanteries fusèrent. On se moqua de l'accoutrement de Roseline Vaysse, qui avait laissé une partie de son pantalon en escaladant une portion de rocher. Nicole écoutait ses amis avec une indulgence amusée. Elle n'avait pu encore se mêler franchement à cette bande de jeunes fous, et leur préférait la compagnie de Maurice Daufort, plus grave et très empressé auprès d'elle. Quinze jours avaient suffi pour faire d'eux les meilleurs amis du monde.

Nicole s'était déjà transformée dans cette vie de plein air. Ses joues avaient repris leurs couleurs et il semblait à Maryse que, déjà, ses yeux étaient moins tristes. D'ailleurs, comment n'aurait-elle pas cédé à la contagion de cette belle galeté ? Où eut-elle pris le temps de s'abandonner à ses pensées douloureuses, alors qu'il n'était pas de jour où ne fût organisée une intéressante excursion, une partie de tennis, une promenade en forêt ou quelque autre distraction ?

Aujourd'hui, la troupe s'était proposée d'explorer les sources du Guiers et le « trou du Glas ». Jeunes gens et jeunes filles avaient tous revêtu de vieux habits en vue de cette expédition et s'étaient munis de lampes ou lanternes qui pendaient, accrochées à leurs sacs. Le départ avait été donné à sept heures du matin et l'on marchait depuis deux heures.

— Allons ! dit Maurice Daufort, il faut repartir si nous voulons avoir le temps de tout explorer et de monter, après déjeuner, jusqu'au Roussel.

Il se remit lui-même en route, suivi de Nicole. Toute l'équipe les imita.

L'ascension fut corsée de quelques escapades plus difficiles. Il fallut hisser quelques-unes des jeunes filles au moyen d'une corde dont s'était muni Maurice Daufort. Nicole, elle, voulut s'en tirer toute seule.

— Et dire qu'il y a des malheureux enfermés dans de tristes bureaux ! s'exclama Maryse, navrée à la pensée que, bientôt, elle devrait regagner le sien.

A deux heures et demie, on fut aux Sources du Guiers. Il y avait là d'abord une vaste grotte d'où s'échappait un mince cours d'eau retombant aussitôt en cascade, dans le bois. Au fond de la grotte aboutissaient plusieurs souterrains curieux à visiter. Les jeunes gens allumèrent leurs lanternes et préparèrent sous forme de torches des journaux qu'ils avaient emportés.

— Tu verras, Nicole, comme c'est impressionnant ! A certains moments, il faut ramper, puis escalader. Il ne faut pas avoir peur de se salir...

Pendant plus d'une heure, ils s'amuserent dans l'étrange excavation et en ressortirent boueux, harassés, mais ravis.

— En route, à présent, pour le trou du Glas !

— Le trou du Glas, c'est encore mieux, expliqua Maryse à Nicole. Au lieu de souterrains, ce sont des crevasses, à l'extérieur. Certaines, très profondes, renferment encore de la neige.

La marche reprit, dans la forêt et l'on arriva deux heures plus tard, au lieu, profondément accidenté, qui a reçu le nom de trou du Glas.

— Moi, je propose de déjeuner d'abord, offrit Maurice Daufort. Voyez, nous aurons là — il désignait une sorte de clair-obscur, sous les sapins d'où l'on avait une vue magnifique sur la vallée de Saint-Pierre — une salle à manger somptueuse.

La proposition fut adoptée et les jeunes gens se mirent à sortir leurs provisions, à préparer un feu entre des pierres, pour faire chauffer leur repas. Ce fut un joyeux pique-nique, égayé par un clair soleil qui filtrait doucement entre les pins.

L'exploration des crevasses fut un autre plaisir. Et c'était vraiment une chose curieuse à voir que cette bande joyeuse dispersée au milieu de ces immenses fissures dont certaines, ainsi que l'avait dit Maryse, renfermaient dans leur flanc une neige accumulée depuis des années, peu à peu transformée en glace.

— Maintenant, mes enfants, nous montons au Roussel et nous redescendrons par la cheminée du Paradis. Encore un petit exercice pour assouplir vos muscles !

Le temps demeurerait idéalement clair. Du sommet du Roussel, — une sorte de grande prairie sur le faite de la montagne — les jeunes gens purent admirer, du haut d'un à-pic de 2.500 mètres, la riante vallée d'Allevard, arrosée par l'Isère, avec, dans le fond, les monts de l'Etendard, et, plus loin encore, la magnifique chaîne des Alpes.

On redescendit par la cheminée du Paradis, une sorte de fente très étroite aux parois lisses, où l'on n'avancait que par une détente progressive des poignets et du corps et où, certes, il ne fallait pas être gros pour pouvoir passer.

— Eh bien ! ma petite Nicole, regrettes-tu d'être venue ici ? demanda, le soir de ce même jour, Maryse à son amie.

— Oh ! non. Je goûte pleinement le charme de ce pays, mais ceci n'aura qu'un temps et quand je rentrerai à Lyon...

— Ce n'est pas encore le moment d'y penser. Que devrais-je dire, moi qui achèverai mes vacances dimanche ? Toi, tu en as encore pour un mois.

— J'ai des scrupules à m'imposer encore à Mme Gauthier, surtout si tu n'es plus là.

— Je t'en prie, ne revenons plus sur cette question. Profite donc simplement de ce bon temps sans toujours te torturer. Il faut être philosophe.

Nicole songea que la sage Maryse avait peut-être raison. Elle reçut un jour une lettre qu'on lui avait fait suivre de Lyon. Elle venait de Roger Pierry et disait ceci :

« Ma chère Nicole,

« J'ai été navré d'apprendre que vous aviez été malade et heureux de savoir votre rétablissement. J'espère que vos vacances achèveront l'œuvre de guérison et, à votre retour, je serai heureux de pouvoir vous présenter ma fiancée. Ayant réussi au Concours de l'Internat, je compte passer ma thèse prochainement et me marier en septembre. Je m'installerai alors à Chamonix, et j'espère que vous continuerez de venir nous y voir, et nous reprendrons l'hiver prochain nos belles excursions. Ma fiancée n'a jamais fait de ski, mais je compte bien qu'elle goûtera comme nous ce beau sport. Je suis certain que vous sympathiserez l'une et l'autre. Pour moi, ma petite Nicole, je vous envoie, avec mes vœux de complète guérison, mon plus affectueux et cordial souvenir. »

A cette lettre, Nicole répondit par de banales formules de félicitations.

CHAPITRE VIII

RENOUVEAU

Maurice Daufort se présenta chez les Gauthier à l'heure précise qu'il avait lui-même fixée : neuf heures un quart.

L'exactitude était une des vertus de ce grand garçon.

— Ah ! Maurice, c'est gentil d'avoir tenu parole ! s'exclama Maryse en lui tendant la main.

— Auriez-vous donc pensé que je pourrais l'oublier ? demanda-t-il, surpris. Je suis bien trop heureux de pouvoir vous conduire à ce meeting avec madame votre mère...

— Et Nicole ! acheva malicieusement Maryse. Elle est d'ailleurs aussi heureuse que moi d'y aller. Mais, tenez, la voici !

Nicole, en effet, entra au salon. Sa vue, autant que les dernières paroles de Maryse, durent troubler profondément le jeune homme, car il rougit jusqu'au front, chose d'ailleurs fréquente chez lui et qui le désolait.

— Je suis bien heureuse de vous revoir, dit-elle en lui tendant la main et d'un accent affectueux, car elle avait pitié de sa gêne. Je vous suis reconnaissante aussi de votre invitation.

Il l'admira, fine et élégante dans sa tenue de ville et n'ayant point encore perdu cet air de belle santé que lui avait valu son séjour à Saint-Pierre.

— C'est à moi de vous remercier d'avoir bien voulu accepter de venir...

— Avez-vous fini de vous faire des politesses ! raila la terrible Maryse. Nous ferions mieux d'aller mettre nos chapeaux, Nicole, maman est prête, elle.

Madame Gauthier entraît et serrait la main du jeune aviateur, avec une cordialité affectueuse, en le remerciant à son tour. Nicole et Maryse s'esquivèrent, mais revinrent bientôt, prêtes à sortir.

— Voilà, Maurice, nous sommes à vos ordres.

— Très bien. Ma Bugatti est en bas. J'espère que vous ne vous effarouchez pas, Madame, de monter dans un tel engin.

— Mais non, je suis une maman moderne, répliqua gaiement Madame Gauthier.

Quelques jours auparavant, Maurice lui avait écrit pour la prier de bien vouloir assister à ce meeting d'aviation, auquel il devait prendre part personnellement, pour des exercices d'acrobatie, avec sa fille et Nicole Mareuil.

« Je pourrais vous prendre toutes trois à neuf heures un quart chez vous, ajoutait-il, et nous déjeunerions au restaurant de l'Aérodrome. De cette façon, si Maryse et Nicole le désirent, je leur donnerai, le matin, le baptême de l'air. »

Cédant aux instances de sa fille, Mme Gauthier avait accepté l'invitation. Et c'est ainsi que les trois femmes se trouvaient en ce moment dans une Bugatti grand sport, précédée ou suivie de nombreux autres véhicules de tous ordres, roulant dans la direction de l'aérodrome de Bron. Car bien des gens, pour ne rien rater — le meeting commençait à une heure et demie de l'après-midi, mais le matin devaient avoir lieu des essais ou des exercices intéressants, sans parler des baptêmes de l'air — acceptaient de pique-niquer sur place ou de déjeuner dans des établissements voisins du centre d'aviation, plutôt que de se trouver pressés

dans la cohue qui affluerait après le déjeuner.

— Vous plaira-t-il de monter en avion ? demanda Maurice Daufort à Nicole, placée auprès de lui.

— Mais oui, je le ferai avec un grand plaisir.

— C'est une sensation si agréable ! Je suis sûr que vous aimerez cela.

— Malheureusement, c'est dangereux de me faire goûter à un plaisir qu'il me sera si difficile par la suite de contenter... Ne croyez-vous pas ?

— Mais si cela vous est agréable, je pourrai vous faire voler assez souvent par la suite.

— Vous êtes donc ici pour quelque temps ?

— Pour tout l'hiver, j'espère.

— Tant mieux ! nous aurons l'occasion de nous revoir, répliqua Nicole.

Et il rougit à nouveau de plaisir.

Une grande animation régnait déjà sur le terrain de l'Aérodrome civil. Maurice Daufort gara sa voiture et se dirigea avec ses invitées vers le bâtiment réservé aux « officiels ». Tout de suite, il présenta Mme Gauthier et les deux jeunes filles à quelques officiers ou membres de l'Aéro-Club.

— Je vais donner à ces dames le baptême de l'air, expliqua Maurice.

— Oh ! pas à moi, protesta Madame Gauthier, mais si Maryse et Nicole y tiennent...

— Mais, naturellement, maman, nous y tenons, surtout avec Maurice.

— Alors, si vous voulez venir avec moi, je vous montrerai l'appareil avec lequel je suis venu d'Istres et qui m'appartient personnellement.

L'avion fut tiré de son hangar. C'était un Caudron, à la ligne élégante, dont tous les détails avaient été longuement étudiés, « une machine merveilleuse », affirmait Maurice, qui en paraissait très fier.

— Qui veut monter la première ?

— Vas-y, dit Nicolé en souriant, car elle voyait l'impatience de Maryse.

Les mécaniciens aidèrent à la mise en marche. Maurice, revêtu de sa combinaison et de son casque de cuir,

lit monter Maryse et s'installa à son poste. Mme Garthier et Nicole s'éloignèrent de quelques mètres. L'avion fit quelques tours sur le terrain, puis décolla doucement et commença à s'élever. On le vit disparaître à l'est. Il revenait une vingtaine de minutes plus tard et se posait sur le sol, après un atterrissage savant. Maryse sauta à terre, l'air radieux.

— C'est tout simplement merveilleux, déclara-t-elle enthousiasmée.

— A vous, Nicole, invita Maurice.

A son tour, celle-ci s'installa aux côtés du pilote dans la petite cage, d'où sa tête seule émergeait. Et une fois encore, l'avion s'envola, sans le moindre heurt. Maurice Daufort, le visage calme et grave, maniait les commandes. Comment, se demanda Nicole, pouvait-on s'y reconnaître dans ce mécanisme si délicat, si compliqué ? Mais il paraissait aussi à son aise qu'au volant de sa Bugatti. Et il souriait de l'émerveillement, de la joie de Nicole.

L'avion, insensiblement, avait pris de l'altitude. Les gens n'apparaissaient plus, sur le terrain, que comme de microscopiques points noirs qui se déplaçaient.

Nicole ressentait une étrange impression de bien-être qui se transforma en une sensation de griserie, lorsque Maurice accéléra sa vitesse : le vent la fouettait au visage, mais elle n'éprouvait ni crainte ni malaise physique, seulement un plaisir dont elle appréciait la nouveauté.

L'aérodrome avait disparu et maintenant Nicole distinguait au-dessous d'elle des toits de maisons, des champs, un paysage vu en projection et dont tous les détails cependant apparaissaient. Et cela produisait un effet curieux.

— Avez-vous le cœur bien accroché ? lui demanda Maurice, en se penchant vers son oreille pour dominer le bruit du moteur.

Elle lui fit signe que oui. Alors, il se précipita brusquement vers un gros nuage blanc qui venait à leur gauche. L'appareil tangua et Nicole crut éprouver une sensation de « montagnes russes », qui ne lui déplut

pas. Quand Maurice se décida à revenir au terrain, elle regretta que ce fût déjà fini. Pourtant, Maryse les accueillit par ce reproche :

— Eh bien ! Je croyais que vous ne reviendriez pas ! Ton impression, Nicole ?

— J'approuve et partage ton enthousiasme.

— J'espère avoir le plaisir de vous faire monter à nouveau, d'autres fois, dit Maurice souriant. Mais je vous prie de m'excuser, je suis obligé de vous laisser jusqu'à l'heure du déjeuner.

— Je vous en prie, Maurice, c'est trop naturel. Nous allons rejoindre maman.

Des officiers, très aimables, leur tinrent compagnie jusqu'au moment où Maurice reparut. Le déjeuner, fait à l'Aéro-Club, en compagnie de plusieurs aviateurs, fut excellent et empreint de gaieté. De bonne heure, Mme Gauthier et les deux jeunes filles pouvaient s'installer aux tribunes, aux meilleures places, parmi une assistance choisie, « le gratin lyonnais se disait Maryse, non sans moquerie.

La démonstration leur parut pleine d'intérêt, d'autant plus qu'elle était commentée par un officier, le capitaine Paulet, qui leur fournissait des explications sur les mouvements exécutés :

— Voici un tonneau... un double tonneau..., vol sur le dos, chute en vrille.

Parmi ces brillants exercices, les plus admirés, les plus applaudis furent ceux accomplis par Maurice Dafort. Avec une audace étonnante, un froid mépris du danger, il effectua de périlleuses acrobaties, qui laissaient le public haletant. Aussi, quand le jeune aviateur descendit de son appareil, il fut accueilli par un tonnerre d'acclamations et de hurrahs. Lui, souriait, un peu gauchement, avec son air de grand enfant, comme gêné par cet enthousiasme.

— Mon petit Maurice, vous nous avez causé de bien dangereuses émotions, lui dit Mme Gauthier lorsqu'il revint vers elle. Votre mère, si elle eût été ici, aurait été bien angoissée, mais bien fière de vous.

— Pauvre maman, elle ne se résigne pas encore à

me voir aviateur ; elle continue à trembler et refuse toujours d'assister aux démonstrations de ce genre.

— Ma foi, je la comprends, et cependant, il faut des hommes tels que vous.

Nicole avait manifesté son enthousiasme en serrant avec chaleur la main du jeune héros. Toute prouesse sportive suscitait son admiration, exaltait son ardeur. Maurice Daufort, en qui elle n'avait vu jusque là qu'un bon camarade, un peu simple, lui apparaissait à cette heure, sous un jour nouveau, paré d'une sorte d'aurore.

— N'aurais-je pas le plaisir de vous revoir ? lui demanda-t-il au moment de la quitter, d'un air à la fois timide et suppliant.

— Mais, je ne sais pas. Peut-être...

— Certainement, intervint Maryse. Puisque vous êtes ici pour quelque temps, il nous sera bien facile de nous rencontrer tous trois. Et d'ailleurs, vous nous avez promis de nous faire voler à nouveau.

— Je tiendrai ma promesse, si Madame Gauthier n'y voit pas d'inconvénient.

— Oh ! avec vous, Maurice, je n'ai pas d'inquiétude. Cependant, Maryse est indiscreète.

— Pas du tout, rétorqua Maryse, nous n'allons pas nous gêner avec Maurice. En revanche, nous l'emmènerons faire du ski, puisqu'il pratique aussi ce sport. Ce sera pour bientôt, j'espère. Je brûle de recommencer. Et toi, Nicole ?

Cette dernière sourit, mais elle n'était pas loin de partager l'impatience de son amie. Et pourtant, n'avait-elle pas cru, quelques mois auparavant, qu'elle n'aurait plus aucun goût à se livrer, sans Roger, au sport qu'il lui avait fait aimer ? Ne s'était-elle pas imaginé qu'elle pourrait renoncer à l'enivrement du triomphe, à la gloire des compétitions ? Tout cela lui avait paru méprisable et dénué d'intérêt, puisqu'il n'y avait plus en elle cette flamme secrète qui la faisait lutter : l'espoir de conquérir ainsi le cœur de celui qu'elle aimait.

Et voici qu'aujourd'hui, sur ce terrain d'aviation,

dans cette atmosphère grisante et au milieu de ces acclamations, elle avait senti renaître en elle la fièvre des jours de champlonnat, elle avait souhaité ressentir à nouveau cette angoisse délicieuse précédant l'épreuve, ce désir de triompher coûte que coûte, cette joie d'être la première. Et par une sorte de rapprochement égoïste, en applaudissant Maurice, c'était un peu à elle qu'elle songeait.

— Je serais bien sotte, après tout, de me priver de ces joies-là, les seules qui me demeurent permises, se dit-elle en conclusion de ces réflexions. Je ne connaîtrai jamais le bonheur d'avoir un foyer, la douceur d'être aimée. Je m'en consolerais en recherchant les austères jouissances de la gloire.

A peine rentrée chez elle, elle tira ses skis d'un réduit, les considéra avec plaisir, comme de vieux amis qu'elle avait bien failli abandonner. Et elle commença à les racler, à les vernir, enfin à les préparer en vue des descentes prochaines.

La Nicole douloureuse et résignée était morte. Il restait une Nicole un peu amère, un peu sèche, qui espérait troquer les joies du cœur contre celles d'une renommée sportive.

CHAPITRE IX

LE CRUEL AVEU

La neige fit son apparition précocement, en fin octobre. Nicole et Maryse décidèrent de profiter des fêtes de la Toussaint pour effectuer leur première sortie de ski. Deux jours avant ce départ Maurice Daufort, qu'on n'avait point revu, se présentait chez les Gauthier.

— Je viens vous rappeler la promesse que vous m'avez faite, dit-il à Maryse. J'ai appris qu'il était tombé de la neige. N'avez-vous pas envie d'en profiter, pour ces deux jours ? En ce cas, je serai heureux de mettre ma voiture à votre disposition.

— C'est que, justement, nous avions projeté une sortie avec Nicole. Nous devions aller à Huez.

— Ah ! fit-il, déçu.

— Vous faites une piteuse figure ! dit Maryse en riant. Attendez donc, je n'ai pas refusé votre offre aimable. Nous devions partir en car, mais il sera bien plus agréable pour nous d'aller avec vous en voiture. Si Nicole n'y voit pas d'inconvénient, naturellement, mais j'ai idée qu'elle sera très contente.

— Ah ! Maryse, comme vous êtes gentille !

— Tant que cela ! Je n'ai pourtant pas l'impression d'accomplir un acte méritoire... Venez donc demain soir dîner avec nous, j'inviterai aussi Nicole et l'on prendra une décision.

Il lui jeta un regard reconnaissant dont elle fut touchée.

— Pauvre garçon, songea-t-elle, il en est certainement très amoureux. Mais elle ? Elle ne voit rien ou

ne veut rien voir ? Elle est capable de s'obstiner pendant très longtemps dans de puérils regrets. Pourtant Maurice vaut dix fois Roger mais ce n'est pas sans raison qu'on a figuré l'amour avec un bandeau sur les yeux ! Ah ! si c'était moi !...

Elle téléphona dans la matinée du lendemain à son amie, chez le Dr Richman.

— Nous t'attendons ce soir à la maison, pour dîner. Maurice Daufort doit venir et j'ai à te transmettre une proposition pour dimanche. Peux-tu venir me chercher à six heures ?

— Mais oui, dit Nicole, est-ce que vraiment je ne vous dérangerai pas ?

— Quelle question ! Tu sais bien que tu ne nous déranges jamais, et je te dis qu'on a besoin de toi. Alors entendu, à ce soir.

A six heures elles se retrouvèrent et rentrèrent ensemble rue Boileau où habitait Maryse. Celle-ci transmit à son amie l'offre de Maurice Daufort.

— J'ai accepté, ajouta-t-elle, sous réserve de confirmation de ta part. Il sera plus agréable de partir en auto qu'en car, et avec Maurice qui est un si agréable camarade. Quel est ton avis ?

— Tu as bien fait d'accepter et je le remercie. C'est gentil de sa part.

— J'ai l'impression, insinua Maryse, qu'il tient beaucoup à toi. Quand on parle de toi son regard se transforme, et quand tu es là, il ne voit que toi...

La voix de Nicole s'était altérée, tandis qu'elle répondait :

— Quel roman vas-tu échafauder ! Nous sommes de bons camarades, voilà tout.

— Oui... enfin, admettons.

Elle se lança dans un tel éloge du jeune aviateur que Nicole, moqueuse l'arrêta :

— Quel panégyrique ! Je suis tentée de croire que tu éprouves pour notre sympathique ami certains sentiments...

Maryse rougit :

— Oh ! non, mais il est certain que s'il me recher-

chait, moi, je serais très flattée, très heureuse.

— Eh bien ! j'espère qu'il ne tardera pas à s'apercevoir que tu es la plus charmante, la plus digne d'être aimée, dit tendrement Nicole. Je parie pour vos fiançailles.

— Tu dis des sottises ! D'abord, je l'admire, j'apprécie ses qualités, voilà tout. Ensuite, je ne me fais aucune illusion : c'est toi seule qui l'intéresse.

— Ne dis pas cela, fit sourdement Nicole, si je pouvais croire que tu dises vrai je renoncerais à cette amitié qui m'est cependant très chère, je n'accepterais plus de le revoir.

— Pourquoi cela ?

— Parce que je ne peux pas l'aimer, ni lui ni personne, et que je ne veux pas lui faire de la peine.

— Tu ne prétends pourtant pas renoncer à être heureuse, à te marier ?

— Si. Mon cœur s'est fermé, Maryse, il ne se rouvrira plus. Mais je veux croire que tu t'es trompée au sujet de Maurice et je saurai lui faire comprendre que nous ne pouvons être autre chose que des amis.

— Attendons, elle ne parlera peut-être pas toujours ainsi, songea philosophiquement Maryse.

C'était une habitude acquise : tous les dimanches — parfois même le samedi soir — Maurice Daufort, dans sa rapide Bugatti, emmenait quelques amis parmi lesquels figuraient toujours Nicole et Maryse, sur les pistes du Dauphiné ou des Alpes.

Nicole avait bien, au début, éprouvé quelques scrupules à accepter ces invitations — en raison des révélations de son amie — mais le pilote se montrait un compagnon si agréable, si respectueux et prévenant, qu'elle n'eut pas le cœur de se priver de cette amitié et préféra croire que Maryse s'était trompée, que Maurice Daufort ne ressentait à son égard d'autres sentiments que ceux qu'engendre une bonne camaraderie.

Plus d'une fois pourtant elle avait surpris, dans le regard du jeune homme, une émotion plus profonde, une supplication timide. Alors elle détournait le sien et se montrait tout à coup distante et hautaine, ayant

peur d'entendre les paroles qui rompraient cet accord tacite établi entre eux.

Cet évènement redouté se produisit. Ce fut un dimanche soir, à l'un de ces retours en voiture, après une sortie de ski. Maurice venait de reconduire chez eux, successivement, Maryse et deux de ses amis. Nicole seule demeurait dans la « Bugatti » qui prit la direction de Perrache. Quand Maurice eut arrêté rue de Condé, et alors que Nicole se disposait à descendre pour rentrer chez elle, il prit soudainement la main de la jeune fille et sa voix implora, un peu tremblante :

— Attendez, Nicole, j'ai quelque chose à vous dire.

Elle frémit, baissa la tête avec accablement, comprenant que le moment redouté était venu, et qu'elle ne pouvait plus se dérober. Maurice parla, très vite, avec cette décision brusque des timides :

— Il y a longtemps que je voulais vous parler... Je n'osais pas parce que vous m'intimidiez... Vos jolis yeux se font parfois si durs quand ils me regardent... Mais je dois partir dans quelques jours pour le Bourget, je ne vous reverrai plus et je ne pouvais m'éloigner de vous sans vous avoir dit ce que j'éprouve, sans emporter au moins une certitude, un espoir.

Nicole essaya de l'interrompre :

— Maurice...

Mais à présent qu'il avait osé rien n'aurait pu l'arrêter, quoi qu'il dût lui en coûter. Il poursuivit du même ton à la fois farouche et suppliant, celui d'un homme qui risque tout son bonheur.

— Je vous aime Nicole, vous l'avez sans doute deviné... Depuis le premier jour où je vous ai vue, à Saint Pierre, mon cœur est allé vers vous. J'ai fait démarches sur démarches pour venir à Bron, afin de vous revoir, de me rapprocher de vous. Quand je ne vous vois plus, tout s'obscurcit pour moi et je ne recommence à vivre que lorsque vous êtes là. J'ignorais ce que c'était que d'aimer ; jusqu'ici je ne m'étais passionné que pour mon métier. A présent, je sais que c'est une chose magnifique et terrible. Le comprenez-

vous dites, le comprenez-vous, à quel point je vous aime ?...

— Ah ! de grâce, gémit Nicole...

Il fut frappé par le son déchirant de cette voix et osa lever son regard sur elle. Alors il fut effrayé du visage que Nicole lui révélait dans cette demi-obscurité, un visage aux traits crispés, durcis, décomposés par la souffrance.

— Mon amie, qu'avez-vous ! s'écria-t-il.

Nicole ne put répondre. Les yeux à demi-fermés, toute pâle d'une douleur que venait de réveiller, involontairement, l'aveu de Maurice, elle évoquait ce qui aurait pu être, elle imaginait quelle joie elle eût goûté, dans les mêmes circonstances si un autre avait été là pour lui dire ces mots éternels vainement attendus jadis.

— Comme la vie est mal faite, songea-t-elle amèrement, celui que j'ai jamais n'a pas su ou n'a pas voulu le comprendre, et Maurice attend vainement de moi un don que je ne puis plus faire !

Le jeune homme prononça d'un ton humble :

— Pardonnez-moi, Nicole, si je vous ai peinée... Je ne pouvais savoir...

Elle fut touchée par cet accent navré et douloureux :

— Mon pauvre ami, dit-elle, c'est moi qui vous prie de m'excuser pour mon involontaire faiblesse. Il est vrai que vous venez de rouvrir en mon cœur une ancienne blessure, je n'ai pas su me dominer... Écoutez-moi, Maurice : vous voulez bien n'est-ce pas que je vous parle franchement, en amie, vous ne m'en voudrez pas ?

— Comment pourrais-je jamais vous en vouloir ?

— Vous savez quelle amitié j'ai pour vous ; j'apprécie votre caractère, votre cœur, votre intelligence. Je sais ce que vous valez et peut-être, si je vous avais rencontré plus tôt... Malheureusement, il est trop tard ; je ne puis plus, à présent répondre à vos sentiments. J'ai trop souffert, comprenez-vous ? Mon cœur s'est un jour fermé, il ne s'ouvrira plus jamais, pour personne... Alors il ne faut pas que vous me demandiez

d'être autre chose que votre amie, mais l'amitié n'est-ce pas un bien précieux ?...

— Je vous aimais, j'espérais faire de vous ma femme, vous associer à toute ma vie... dit-il d'un ton déchiré.

— Maurice, ne souffrez pas, je vous en conjure ! Vous en rencontrerez une autre, qui pourra vous aimer. Je ne vaudrais pas la peine de vos regrets.

Mais déjà, honteux de sa faiblesse, il s'était repris. Trop fier pour supplier, pour solliciter un amour qu'on lui refusait, il dit simplement, d'une voix tremblante de larmes retenues :

— Adieu donc, Nicole.

— Pourquoi adieu ? N'allons-nous plus nous revoir ?

— Je ne sais pas... Dans quelques semaines je dois tenter un raid, et lorsqu'on part pour de telles aventures, on ne peut jamais être sûr qu'on reviendra...

— Ne parlez pas ainsi, vous me faites tant de peine. Il faut avoir confiance, toujours... Alors, au revoir, que vous reviendrez, plein de gloire. Alors au revoir, Maurice. Dites-moi encore que vous ne me gardez pas rancune et que nous demeurerons toujours bons amis ? J'ai tant besoin de votre amitié !

— Je serai pour vous ce que vous désirerez que je sois, répondit-il tristement.

Ils se séparèrent ayant l'un et l'autre le cœur très lourd et Nicole, malgré sa fatigue et l'heure tardive, ne parvint que difficilement à s'endormir.

CHAPITRE X

ON NE DOIT JURER DE RIEN...

Nicole glissait, voluptueusement, emportée par cette joie spéciale et grisante de la vitesse qui enivre tous les skieurs. Est-il une sensation comparable à celle-ci : s'abandonner sans songer à rien, obéir au caprice et à l'imprévu du chemin, sur les longues planches dociles à répondre aux impulsions qu'on leur imprime ?

Nicole possédait une telle science du ski, elle éprouvait sur ses « bois » un tel sentiment de sécurité, elle virait avec une telle aisance à travers les sapins et se jouait si bien des moindres obstacles que, souvent, il lui arrivait d'oublier qu'elle était encore sur terre et de s'imaginer emportée sur un char ailé vers quelque paradis merveilleux..

Un choc inattendu la rappela tout à coup, de façon brutale, à la réalité ; elle entrevit, en une brève vision, un skieur montant en sens inverse et contre lequel elle venait imprudemment de se jeter à un tournant du chemin ; malgré sa maltrise, elle ne put reconquérir son équilibre et chuta avec violence dans la neige.

— Vous ne vous êtes pas fait mal au moins ? demanda avec inquiétude une voix d'homme. Je suis désolé, mais diable ! vous êtes arrivée à une telle vitesse !... Je n'ai pas eu le temps de me garer...

Nicole avait eu un tressaillement au son de cette

voix. Elle se souleva pour regarder celui qui lui parlait ainsi ; alors deux exclamations simultanées jaillirent :

— Roger !

— Nicole !

Hébétés, ils se regardaient. Roger Pierry partit soudain d'un éclat de rire :

— Eh bien ! si je m'attendais !... Avouez que pour une championne !..

— J'étais distraite, reconnut Nicole, je vous demande pardon, c'est stupide de ma part.

— Oh ! je serais enchanté de renouer ainsi connaissance avec vous si j'étais certain que vous n'avez aucun mal ?

— Ma foi ! je ne crois pas...

Elle se remit debout, tâta ses membres, affirma « qu'elle n'avait rien de cassé ».

— Tant mieux ! J'aurais été navré d'être la cause d'un accident, au moment même où je vous retrouve...

Ils se regardaient à présent, avec cette gêne des vieux amis qui se sont perdus de vue assez longtemps et ne savent plus comment renouer les liens interrompus. Nicole, surtout, se sentait troublée. Plus d'une fois, elle avait imaginé cette rencontre, elle avait prévu qu'elle retrouverait Roger, un jour, sur les pistes de ski, et elle s'était cuirassée à l'avance contre une telle possibilité. Elle s'était dit qu'elle saurait dominer son émoi, qu'elle resterait indifférente, au moins en apparence. L'évènement venait de se produire, alors qu'elle n'y pensait plus, et elle demeurait là, déconcertée, torturée par des sentiments douloureux et contradictoires.

Roger, le premier, secoua cette gêne :

— Je suis bien heureux de vous revoir, Nicole. J'ignorais ce que vous étiez devenue après votre maladie. J'imagine que vous êtes absolument remise ?

— Oh ! oui, il n'en reste plus aucune trace.

— Je vois, en effet, que vous avez très bonne mine. Et je sais que vous continuez à remporter d'éclatants succès sportifs. J'ai appris, en particulier, que vous aviez triomphé dernièrement à Mégève, où vous avez

battu la baronne Schvénberg. Permettez-moi de vous adresser mes chaleureuses félicitations.

Il lui donna un vigoureux shake-hand, ce qu'ils n'avaient pas encore songé à faire. Puis ils se mirent à rire, sans savoir pourquoi et se sentirent plus à l'aise.

— Et vous, Roger, qu'êtes-vous devenu ? Avez-vous renoncé aux compétitions ?

— Pas du tout, et j'espère bien m'y remettre sérieusement. J'avais été très accaparé jusqu'à présent : mes examens, mes fiançailles, mon mariage, voyage de noces, etc... Enfin, il y a eu mon installation à Chamonix où j'ai pris la place de papa...

— Ah ! très bien. A mon tour de vous féliciter. Mais je ne vois pas... votre jeune femme. N'est-elle pas venue avec vous ?

Le visage toujours joyeux de Roger Pierry se rembrunit subitement :

— Non, fit-il d'un ton bref. Elle est restée à Chamonix.

A nouveau, un silence pesa entre eux. Pour le rompre, le jeune homme demanda :

— Vous redescendiez à Morzine ? Moi, je montais au refuge des Trois-Pics, mais je retournerai avec plaisir avec vous, si vous me permettez de vous accompagner.

Nicole acquiesça et ils firent l'un derrière l'autre la descente dans la forêt ; pour rentrer à Morzine, ils avaient encore un trajet à exécuter sur le plat. Ils l'accomplirent sans se presser, pour pouvoir mieux bavarder.

— Je n'ai jamais compris, déclara Roger, pourquoi l'on m'a interdit de vous approcher, lorsque je suis venu vous voir à la clinique lors de votre maladie. Pourtant, en ma qualité de médecin...

— Il me fallait du repos, du calme. Et puis, je ne reconnaissais personne.

— Mais qu'est-ce qui vous est arrivé ? Je n'aurais jamais cru que vous puissiez tomber malade, vous, si robuste... Enfin, je vois que vous avez retrouvé votre belle santé. Vous êtes resplendissante, toujours jolie.

très jolie. Jamais je ne m'étais aperçu aussi bien qu'aujourd'hui à quel point vous êtes charmante.

Un regard éloquent ponctuait ces paroles. Nicole rougit, intimement choquée, et demanda, pour bien marquer la distance qui les séparait :

— Votre femme aussi doit être très jolie, je suppose ?

La même crispation douloureuse passa sur le visage de Roger :

— Oui, c'est possible, mais je vous en prie, ne parlons pas d'elle...

Et comme Nicole le regardait avec un étonnement un peu réprobateur, il laissa tout à coup percer l'amertume de sa déception conjugale :

— Nicole, je suis malheureux ; à vous qui vous montriez autrefois mon amie, je puis bien le dire, n'est-ce pas ? Je suis très malheureux..

Le cœur de la jeune fille s'émut. Elle oublia qu'elle aussi avait souffert, à cause de lui, bien cruellement jadis. Elle ne voulut songer qu'à sa misère à lui :

— Mon pauvre Roger, si cela peut vous soulager de me confier votre peine, vous pouvez le faire sans crainte.

— Merci, vous êtes bonne, vous, Nicole, et si douce, si charmante. Ah ! comme j'ai été fou, aveugle ! Comment ai-je pu épouser cette femme qui n'était qu'un oiseau frivole, une perruche de salon, alors que j'avais là, auprès de moi... Sais-je pourquoi je me suis épris d'elle ? Ah ! je n'ai pas été long à m'apercevoir de ma sottise. Nous n'avons aucun goût commun, nous sommes des étrangers l'un pour l'autre. Son cœur est vide, comme son esprit... Elle n'aime que le monde le plaisir, le flirt. Elle s'est fait faire un beau costume de ski pour parader, dans les palaces, mais elle déteste le sport et ne fréquente guère à Chamonix que les dancings. Bref ! Nous sommes mariés depuis trois mois et nous en arrivons à nous fuir, instinctivement. Aujourd'hui, par exemple...

— Mon pauvre ami ! fit Nicole, sincèrement apitoyée.

— Ah ! oui, je suis bien à plaindre, et d'autant plus

que je me répète que tout cela est arrivé par ma faute ! Pourquoi suis-je allé choisir cette poupée à tête folle alors qu'il y avait près de moi un être exquis et charmant qui eût été pour moi une vraie femme, une compagne, une épouse délicieuse ?...

Nicole devint toute pâle et fit un geste effrayé pour arrêter ses paroles. Mais il poursuivit, d'une voix qui s'anima :

— Car je vous aimais, mais je ne m'en rendais pas compte. Plus tard, la lumière s'est faite, et aujourd'hui elle m'aveugle. Je vous aime, oui, je le sens et il me semble... Je ne vous étais pas non plus indifférent ?

— Taisez-vous ! fit-elle indignée, comment osez-vous me parler ainsi, aujourd'hui que vous n'êtes plus libre ?

— Nicole, il ne se peut pas que toute ma vie — et la vôtre, peut-être — soit gâchée par le fait d'une erreur, d'une lamentable erreur ! fit-il avec désespoir. J'ai pourtant droit au bonheur. Dites-moi seulement, est-ce que vous n'avez pas un peu de tendresse pour moi ?

— Non, fit-elle nettement. Il y a quelques mois, si vous aviez su comprendre, tout aurait pu être autrement... Mais tout est changé, et vous n'avez plus le droit de me parler comme vous venez de le faire. Tout à l'heure, cédant à la pitié, j'étais prête à vous offrir à nouveau mon amitié. A présent, je ne vous en juge plus digne, vous avez tout gâché, même le souvenir que je vous gardais, vous m'avez blessée et peinée. Désormais, toutes relations seront impossibles entre nous. Adieu, Roger.

Ils étaient arrivés à Morzine. Alors, Nicole se sépara brusquement de son compagnon, sans même lui tendre la main, et rentra à son hôtel, pour pleurer sur cette dernière et cruelle déception.

*

* *

« Du Bourget :

« L'aviateur Maurice Daufort, qui doit accomplir un raid Paris-Saïgon, a pris aujourd'hui le départ. Nous avons pu toucher hier le célèbre pilote qui a entrepris de traverser les Indes et de rejoindre la Chine à bord de son appareil « L'Indomptable ». Il nous a déclaré qu'il avait le ferme espoir de réussir et de battre les records obtenus à ce jour. Il se dit enchanté de son appareil, préparé depuis un mois, avec un soin minutieux et a ajouté que, les prévisions météorologiques étant favorables, il comptait prendre le départ le lendemain.

« Effectivement, il est parti ce matin de très bonne heure, se dirigeant vers Damas, où il compte faire escale. »

Laissant retomber le journal, Nicole demeura un moment songeuse. Elle imaginait ce départ du Caudron, dans l'aube brumeuse de l'aérodrome, l'envol du bel oiseau et l'enthousiasme de celui qui le montait. A cette évocation, une émotion nouvelle étreignait son cœur, en même temps que naissait en elle une crainte qu'elle n'osait à peine formuler :

— S'il n'allait pas revenir...

Car elle songeait aux dernières paroles de son ami :
« Quand on entreprend une telle aventure, on n'est jamais sûr qu'on reviendra... »

Mais elle se raidit contre une telle éventualité. Maurice réussirait, elle avait foi en lui, en sa vaillance, en ses qualités techniques, elle éprouvait pour lui une telle admiration !

— Mais qu'est-ce qu'il m'arrive ? s'effraya-t-elle tout à coup.

Depuis quelques jours, un inexplicable changement

s'était produit en elle. Cela datait de sa rencontre avec Roger Pierry à Morzine. L'amertume de sa déception, en ce qui concernait ce dernier, avait soudain fait place à un sentiment d'allègement, de délivrance. Il lui semblait qu'elle échappait enfin à l'obsession d'un souvenir, qu'elle reprenait complète possession d'elle-même. Et elle avait souri amèrement de son romanesque emballement, de cette naïveté qui l'avait conduite à parer de qualités imaginaires un homme si semblable à tant d'autres.

Par contre, un rapprochement involontaire s'était établi dans son esprit. Elle se mit à penser à Maurice Daufort et ce lui fut un réconfort après la déception qu'elle venait de subir. Mais en même temps, elle éprouva une grande tristesse d'avoir repoussé, désespéré peut-être, cet ami si loyal, si bon, si tendrement dévoué. Pourquoi l'avait-elle laissé partir sur des paroles cruelles ? N'eût-elle pas dû lui faire l'aumône d'un encouragement, alors qu'il partait pour une périlleuse aventure ?

C'est ainsi, qu'insensiblement, Nicole se mit à songer plus fréquemment à Maurice, en regrettant cette amitié fervente dont elle appréciait maintenant tout le prix.

Puis, elle commença à trembler pour lui, à cause de ce raid qu'il allait entreprendre. Depuis qu'il était parti de Lyon, elle n'avait reçu de lui qu'une carte laconique et elle songeait, mélancoliquement :

— Il doit m'oublier, dans la griserie de ses glorieux préparatifs...

Mais elle ne songeait pas encore à s'étonner de cette étrange contradiction qui la poussait à regretter un amour dont elle n'avait pas voulu. Ce ne fut qu'au jour où Maurice eut pris le départ, pour son raid, qu'elle comprit toute la place qu'il tenait déjà dans son cœur. Le lendemain de ce jour-là, elle attendit avec impatience les journaux du soir. Ils relataient cette dépêche :

* L'aviateur Maurice Daufort qui, ainsi qu'on le sait, a pris hier matin le départ du Bourget, vient d'atteindre ce matin Damas, 14 heures après son départ, réa-

lisant ainsi la belle moyenne de 250 kilomètres à l'heure. Après quelques instants de repos, il a repris son vol en direction de Karuchi. »

Nicole éprouva un soulagement, mais elle guetta avec la même angoisse les dépêches du lendemain. L'on sut que Maurice Daufort avait atteint les Indes en moins de trente heures, réalisant une performance remarquable, après avoir fait escale à Karachi et à Calcutta. Enfin, le troisième jour, il atteignit Saïgon, démontrant ainsi à la fois l'endurance et la valeur de son appareil, et ses brillantes qualités d'énergie. Il comptait d'ailleurs ne pas s'en tenir à cet exploit et annonçait son intention de pousser jusqu'à Tokio, ainsi qu'il l'avait prévu.

• S'il réussit cet exploit, ajoutaient les quotidiens, il aura réalisé une performance d'un très grand intérêt, en reliant en quatre jours le Japon et la France. »

Nicole, en lisant ceci, avait ressenti une grande fierté. Maurice était un héros et elle se sentait fière d'être son amie. Comme elle lui dirait sa joie, son admiration, quand il serait de retour ! Mais hélas ! reviendrait-il jamais à Lyon ? N'avait-il pas résolu de l'oublier ?

Brusquement, les journaux publièrent cette désastreuse nouvelle : « On ne sait plus rien de l'aviateur Maurice Daufort depuis son départ de Hong-Kong.

• Une tempête qui s'est élevée hier au soir sur la mer de Chine, fait redouter que Maurice Daufort, surpris par le mauvais temps, ait perdu sa direction et se soit égaré hors de la route qu'il se proposait de suivre. Parti de 9 h. 28 de Hong-Kong, il comptait atteindre Tokio au début de la matinée (vers minuit heure de Paris). Faut-il penser que ce beau raid va être si malheureusement interrompu, alors que l'intrépide aviateur était près de toucher au but. »

Nicole fut écrasée par cette nouvelle. En cet instant, elle comprit que ce n'était plus seulement de l'amitié qu'elle éprouvait pour Maurice, mais un autre sentiment, qu'elle avait refusé de voir. Ses angoisses des jours derniers, malgré la fierté de la réussite, sa souffrance actuelle, tout ceci l'éclairait :

— Je l'aime... Comment ne l'avais-je pas encore compris, je l'aime..

Hélas ! il était trop tard et lui ne l'aurait pas su. Il serait parti désespéré, souhaitant peut-être secrètement la mort et elle garderait toujours le remords de n'avoir point su lui donner cette joie.

— Mais ce n'est pas possible !... Il ne peut pas avoir succombé si près du but. Mon Dieu ! ce serait trop atroce, délivrez-moi de cette angoisse, sauvez-le, rendez-le moi !...

Elle passa une partie de la nuit à prier et pleurer. Le lendemain, elle dut se raidir pour retourner chez le docteur Richman, cacher son intolérable angoisse. Les journaux du soir, seulement, devaient la délivrer de ce tourment :

« Maurice Daufort, annonçaient-ils, contraint d'atterrir dans une île japonaise par suite de la tempête, a légèrement endommagé son appareil. L'aviateur est sain et sauf. »

— Ah ! merci, merci, mon Dieu ! fit Nicole en tombant à genoux pour une fervente action de grâces.

Les quotidiens ne fournissaient pas grands détails. Ils rapportaient que le jeune pilote s'était d'abord égaré, puis avait été jeté sur une île, à quelque 800 kilomètres de Tokio. Son avion allait être réparé et l'infatigable pilote comptait repartir par la même voie d'ici quelques jours.

« Il est à regretter, ajoutait l'article, que ce très beau raid n'ait pu être mené à bien jusqu'au bout. Il n'en reste pas moins acquis que Maurice Daufort a battu tous les records établis jusqu'à ce jour, en prouvant qu'on peut joindre Paris à Saïgon en 77 heures. C'est là une admirable performance qui témoigne de l'énergie et des rares qualités d'endurance du pilote, aussi bien que de la valeur de son appareil. »

*

* *

Il y avait plus d'une heure que Nicole attendait, debout au milieu de l'aérodrome et guettant le ciel avec anxiété. N'allait-il pas bientôt arriver ? Plus d'une fois déjà, son cœur avait battu en voyant paraître un avion qui se rapprochait du terrain. Mais chaque fois, elle constatait avec déception qu'il ne s'agissait pas de Maurice Daufort.

De retour de Saïgon, son ami était arrivé trois jours auparavant au Bourget. Nicole lui avait écrit une lettre vibrante d'enthousiasme et de tendresse, où elle émettait le timide désir de le revoir bientôt. A cette lettre, il avait répondu par un bref télégramme :

« Arriverai Bron, jeudi, 14 heures. Espère vous voir. Amitiés. — Maurice. »

Et c'est pourquoi elle était là, depuis plus d'une heure, frémissant d'une douce impatience, pourquoi elle fixait si obstinément le ciel où il allait paraître.

Il n'avait dû avertir personne de sa venue, car nul autre qu'elle ne semblait l'attendre et elle en était heureuse, car elle voulait être seule à l'accueillir.

Un nouvel avion se présenta. Était-ce lui cette fois ? Comment le reconnaître ? L'avion descendit en tournant. Nicole, le cœur battant, essaya de reconnaître le pilote. Quelque chose lui disait que cette fois, c'était bien Maurice. Et tout à coup, elle vit un bras s'agiter, puis l'appareil se posa avec douceur sur le terrain. Alors, folle de joie, oublieuse de toute réserve, elle courut au-devant de l'homme qui venait de sauter à terre :

— Maurice ! Maurice !...

Elle tendait les mains, lui offrait son visage. Bouleversé, interdit, il la regardait avec une émotion touchante chez ce grand garçon qui venait de traverser stoïquement tant de dangers. Et tout à coup, comme

un fou, il se jeta sur la petite main qu'elle lui tendait :

— Nicole, ma Nicole...

— Ah ! Maurice, comme j'ai tremblé, comme j'ai souffert à cause de vous !

— Est-ce possible ? Mais alors... vous m'aimez donc un peu ?

— Chut ! pas ici !

— C'est vrai. Alors, voulez-vous m'attendre quelques instants ? Le temps seulement de me débarrasser de quelques formalités.

Bientôt, il fut entouré par des membres de l'Aéro-Club, des aviateurs qui l'avaient reconnu. Au bout d'un quart d'heure, il revenait vers Nicole :

— J'ai réussi, non sans peine, à me rendre libre et m'excuse de vous avoir fait ainsi attendre. Filons, voulez-vous, loin de ces importuns.

— Je vous suis, Maurice.

Ils trouvèrent un taxi à l'entrée de l'aérodrome. Le jeune pilote donna au chauffeur l'ordre de les conduire dans le centre.

— Alors ? demanda-t-il en prenant la main de Nicole, qui tournait vers lui son visage illuminé de joie, n'est-ce point un rêve ? Ai-je bien compris ? Vous avez pour moi un peu d'affection ?

— Est-ce seulement de l'affection, Maurice ? Regardez-moi ? N'y a-t-il pas quelque chose de nouveau en moi ?

C'était vrai. Dans les beaux yeux qu'il aimait tant, il n'y avait plus, comme autrefois, cette tristesse morne, cette indifférence parfois glaciale, qui, malgré leur amitié, la lui rendait étrangère.

— Je n'ose croire à un tel bonheur, murmura-t-il. Comment cela est-il venu ?

— Je ne sais pas... Ce fut presque aussitôt après votre départ. Votre absence a causé en moi un grand vide. Je pensais souvent à vous et ce n'était plus avec les mêmes sentiments. J'étais désolée de vous avoir repoussé... Puis, il y a eu votre raid, et je me suis rendu compte, par l'affreux tourment que j'éprouvais,

de la place que vous occupiez dans mon cœur.

— Mais êtes-vous bien sûre, petite Nicole, de ne pas vous tromper ? Avez-vous bien oublié ce passé qui semblait vous avoir tant fait souffrir ?

— Oui, Maurice, vous pouvez être rassuré : c'est sans arrière-pensée, avec joie, que je puis vous dire aujourd'hui : Je vous aime et je serai fière d'être votre femme, si vous voulez toujours de moi.

— Oh ! ma chérie, croyez-vous que j'ai pu vous oublier ? Ne voyez-vous pas que je vous aime toujours ? Votre refus m'avait déchiré, mais je savais bien que je ne pourrais jamais chasser votre image de mon cœur et j'étais bien malheureux. Mais n'y pensons plus, puisque maintenant tout est si beau. Mon amour, comme nous allons être heureux !

Pour prolonger le doux tête-à-tête, Maurice avait demandé au conducteur de les emmener jusqu'au Parc de la Tête d'Or. Le temps, qui était demeuré brumeux, toute la matinée, s'était subitement dégagé et le soleil brillait sur les arbres dénudés du parc. Maurice et Nicole, la main dans la main, se sentaient pénétrés par la douceur de ce paysage, par la joie de se sentir si unis. Comme le vent achevait de dissiper les dernières brumes dans le ciel radieux, le miracle de leur tendresse avait aussi chassé les regrets et les souffrances du passé.

Avant de laisser s'éloigner Nicole, quand il l'eût enfin reconduite jusqu'à sa porte, Maurice l'attira à lui pour un long baiser, chaste et grave.

— A bientôt, ma petite fiancée, murmura-t-il.

CHAPITRE XI

DEJA FINI...

Nicole jetait des regards de plus en plus fréquents à la pendule, en donnant les signes d'une impatience croissante. A la fin, elle repoussa avec humeur le livre sur lequel elle n'était point encore parvenue à fixer son attention et sonna la bonne :

— Jeanne, vous pouvez servir. Je vais commencer à dîner.

— Bien, Madame.

En soupirant, la jeune femme s'installa devant l'un des deux couverts disposés sur la table de la salle à manger. Mais elle toucha à peine aux mets que lui présentait la bonne. Elle se sentait le cœur trop triste pour pouvoir manger et la vue de cette autre place vide, en face d'elle, suffisait à lui couper l'appétit. Elle aurait bien dû pourtant s'y faire. C'était si souvent que Maurice la laissait seule comme ce soir...

— Et il y a à peine six mois que nous sommes mariés ! songea-t-elle amèrement.

Elle revécut en pensée le chemin parcouru durant ces quelques mois. Elle confronta ses rêves, ses espoirs, ses premières joies avec sa déception actuelle et une affreuse détresse la submergea.

Oui, elle se revoyait à la veille de son mariage, jeune fiancée emplie d'une attente délicieuse. Il lui semblait avoir encore présent devant ses yeux le visage troublé de Maurice. Et elle se vit aussi dans sa robe blanche d'épousée, liliale et grave, ressemblant, sous son voile, avec ses cheveux blonds et ses grands yeux sombres, à une apparition surnaturelle.

Elle entendait encore le son des grandes orgues dans l'église remplie de monde, alors qu'elle avançait, tremblante d'émotion, vers l'autel illuminé de cierges.

Elle se retrouvait ensuite assise sur sa chaise, écoutant l'allocution du prêtre :

« C'est une vie de bonheur qui s'ouvre devant vous, mes enfants, mais c'est aussi une vie de devoirs et de réciproques sacrifices, disait le bon prélat. De cette union scellée devant Dieu, vous accepterez les obligations aussi bien que les joies, vous vous souviendrez que la vie commune exige parfois un effort sur soi-même, une volonté de s'oublier soi-même. Mais ces obligations vous seront douces si vous savez aller toujours, la main dans la main, dans l'observation de la loi divine et l'approbation de votre conscience...

Le reste de la cérémonie continuait à se dérouler en la mémoire de Nicole : l'échange des anneaux, le « oui » qu'elle avait prononcé d'une voix mal affermie ; elle se voyait agenouillée sur son prie-Dieu, le visage dans ses mains, demandant au Dieu si bon de bénir son bonheur, et de lui donner le pouvoir de rendre heureux, toujours, l'homme au cœur loyal et noble dont elle était à présent la femme.

— Quel échec ! constata-t-elle douloureusement.

Et pourtant, était-ce sa faute ? Que pouvait-elle se reprocher ? La fissure par où s'enfuyait leur bonheur s'était produite sournoisement, sans que ni Maurice, ni elle, se fussent rendus compte qu'elle allait en s'approfondissant chaque jour.

Et cependant, l'avenir s'était annoncé pour eux si plein de promesses ! Nicole, dans un besoin de revivre les chers moments, se revit au soir de son mariage, partant avec Maurice pour le classique voyage de noces, en Italie. Elle était là, tout contre son mari,

s'abandonnant à une douce torpeur, que berçait le roulement du train. Maurice la contemplait avec une fervente adoration, elle l'entrevoyait, parfois, entre ses cils entr'ouverts. Tout au long du voyage, il s'était montré si délicatement empressé, si plein de tendresse, combien différent du Maurice toujours pressé, toujours préoccupé, qu'elle découvrait à présent ! Là, dans le wagon, il l'enveloppait de ses bras, il la préservait de tout heurt et on le sentait résolu à toujours la protéger ainsi, à la défendre contre tous les chagrins, toutes les misères de la vie.

Alors, elle entr'ouvrait les yeux et lui souriait.

— Ma petite chérie, ma Nicole, ma femme ! murmurait-il en la pressant contre lui, avec une tendresse éperdue.

Tout le voyage n'avait été qu'un long enchantement. D'abord, ce fut Venise, qui émerveilla Nicole, Venise et ses gondoles. Venise si souvent chantée par les artistes et les poètes, et qui, malgré les canots automobiles qui maintenant la sillonnent, n'a encore rien perdu de son originalité et de son charme, Venise, séjour rêvé de tous les amoureux.

Ils étaient redescendus sur Florence et avaient passé de longues journées de contemplation dans les musées. Nicole eut la surprise de découvrir chez son mari une culture et une érudition rares, dont elle ne s'était jamais doutée, car Maurice était un modeste. Elle éprouva un véritable plaisir à entendre les explications qu'il lui fournissait sur les maîtres italiens et sur les différents chefs-d'œuvre, à voir revivre, grâce à lui, tout un passé artistique et à meubler sa mémoire de riches souvenirs.

A Rome, ils s'attardèrent quelques jours, renonçant cependant à tout voir, car Maurice redoutait la fatigue pour sa femme :

— Nous reviendrons, ma chérie, Rome n'est pas si loin. En avion, nous pourrons y retourner en quelques heures.

Ils filèrent sur Naples, Naples au ciel enchanté, où tout parlait d'amour et de poésie. Ils visitèrent la délicieuse île de Capri. Ils s'attardèrent, par des nuits

chargées de langueur, à écouter le chant des pêcheurs napolitains, ils se promenèrent parmi les ruines de Pompéi et d'Herculanum.

Nicole croyait vivre un rêve et sa poitrine lui semblait trop étroite pour enfermer toute la joie de son cœur.

— Comment pourrais-je jamais oublier de telles minutes ? se demandait-elle. Naples, cité magique, je te garderai un souvenir ébloui. Même quand j'aurai des cheveux blancs, je me souviendrai des joies que j'ai connues ici et je reviendrai vers toi, pour revivre ces heures bénies.

Après un mois de ce merveilleux voyage, ils étaient rentrés à Paris, où ils allaient désormais habiter. Nicole avait connu un plaisir doux aux jeunes épousées : celui de s'installer dans un nid coquet, arrangé avec amour, et de remplir ce rôle nouveau de maîtresse de maison attentive à deviner tous les désirs de son seigneur et maître. Elle était si pleine de joies tendres, cette vie à deux ! Si charmantes étaient les soirées passées l'un près de l'autre, avec parfois quelques sorties au théâtre, quelques dîners au restaurant — le moins souvent possible, on était si bien chez soi ! — que Nicole ne songeait pas à regretter ce qu'elle avait dû quitter : Maryse, ses anciennes relations du Club, surtout ses sorties à ski. L'amour de Maurice remplaçait tout, comblait tous ses désirs, emplissait sa vie.

Hélas ! de ce bonheur, que lui restait-il aujourd'hui ? En vain elle essayait de remonter à l'origine du mal sournois qui l'avait peu à peu et sourdement miné. Non, elle ne savait pas comment cela s'était produit, elle n'avait rien pu faire pour conjurer le désastre.

La chose s'était faite insensiblement. Maurice, repris par sa vie professionnelle, par ses voyages pour la Compagnie Air-France, avait dû commencer à s'absenter de plus en plus fréquemment et Nicole en souffrit. Pourtant, au début, elle s'efforça de supporter vaillamment ces absences. Les retours étaient si doux, l'on éprouvait tant de joie à se retrouver, à vivre ensemble ! Mais bientôt, même lorsqu'il restait à Paris, le jeune aviateur fut de plus en plus accaparé, absor-

bé par son métier.. Il ne rentrait presque jamais déjeuner et que de fois, comme ce soir, Nicole, après l'avoir vainement attendu pour le dîner, ne l'entendait rentrer que très tard dans la nuit ! Combien de fois un coup de téléphone l'avait avertie qu'elle ne devait pas compter sur lui.

Au début il s'était excusé, sincèrement navré de la laisser ainsi toute seule et toujours si tendrement câlin qu'elle n'avait pu lui en vouloir.

— Ce n'est pas sa faute, se disait-elle et il est le premier à souffrir de cette situation. Cela se paie, d'être la femme d'un héros !

Mais ce qui l'avait irritée c'est lorsqu'elle avait senti qu'il finissait par trouver cette situation toute naturelle. C'était de constater qu'il ne prenait même plus la peine de la prévenir ou de s'excuser, d'assister à ce détachement progressif ; lorsqu'il repartait, au matin, toujours pressé, après s'être couché fort tard, à peine prenait-il le temps de déposer un baiser distrait sur le front de sa jeune femme.



— Ah ! je ne sais si je pourrais rentrer pour dîner...

Et il ne songeait même pas qu'elle pouvait souffrir de cet isolement où il la laissait ; il ne se rendait pas compte des sentiments chaque jour plus amers qui envahissaient l'âme de Nicole jusqu'à la rendre injuste.

— Il ne m'aime pas, sinon il ne me préférerait pas son appareil ; je ne compte guère dans sa vie...

Elle se mit à détester cette rivale qui lui volait le cœur de son mari, l'aviation, elle refusa de s'intéresser aux projets, au travail de Maurice et lui, étonné, peut-être peiné, cessa de lui en parler. Cela accentua le désaccord, encore invisible.

Pourtant Nicole voulut encore réagir. Elle refusa d'assister passivement à l'écroulement de son bonheur. Elle fit à Maurice de discrets reproches :

— Prends garde, mon chéri, nous nous éloignons l'un de l'autre... Je sais que ton métier t'accapare ; ne pourrais-tu cependant faire un petit effort pour rester davantage avec moi ?

Il la regarda avec surprise car, en toute bonne foi, il ne croyait pas avoir quelque chose à se reprocher, et s'il sentait qu'un malaise régnait sur son foyer, il n'en avait pas compris la cause. Mais cette fois, en examinant sa femme, il fut frappé de sa tristesse et de constater aussi qu'elle n'avait plus sa belle mine.

— Ma pauvre chérie, c'est vrai que je t'ai délaissée depuis quelque temps. C'est bien malgré moi, je t'assure, et j'en souffre autant que toi. Mais c'est dur d'équiper un appareil en vue d'un raid qui n'aura jamais été réalisé. Cela exige ma présence presque constante à l'Aérodrome. En outre il y a les gens qui m'invitent — et auxquels je ne puis refuser — Mais quand le raid sera terminé, je serai plus libre et resterai davantage auprès de toi. Et pour te consoler, Nicole, songe à la gloire qui rejaillira sur toi, si je réussis.

La gloire ! Ah ! comme Nicole s'en souciait peu, alors que c'était tout leur bonheur, peut-être, qui était en jeu !

Le fameux raid qui occupait Maurice eut lieu en septembre. Nicole vit partir son mari plein d'une ardeur radieuse et cela aussi l'attrista. Ah ! comme la joie de partir lui faisait bien oublier le chagrin de leur séparation ! Qu'il est triste, parfois, d'être la femme d'un héros !

Maurice réussit au-delà de toute espérance et revint paré d'une nouvelle auréole. Sa joie de retrouver Nicole sembla sincère et, pendant quelques jours, ils purent croire l'un et l'autre que le mauvais rêve s'abolissait. Leur tendresse se mit à reflourir. Ils assistèrent ensemble à des banquets, à des réceptions données en l'honneur du brillant aviateur, mais c'est surtout quand elle avait Maurice à elle seule, chez eux, que Nicole était heureuse.

Ce renouveau de bonheur fut de courte durée. Maurice recommença à être pris dans l'engrenage de son existence mouvementée. Nicole dut subir encore les attentes vaines, les soirées solitaires, tout ce qui peu à peu use l'énergie d'une femme, la déçoit et l'irrite.

— Est-ce que je ne vaux pas la gloire ? se demanda-t-elle avec dépit. Pourquoi m'a-t-il épousée si c'était pour me traiter avec un tel dédain après six mois de mariage ?

Ainsi déchirée en son cœur, blessée en sa fierté, elle résolut de chercher, hors de cet amour qui ne lui valait plus que souffrances et déceptions, une consolation, un dérivatif. Où pouvait-elle les trouver mieux que dans le sport ? La montagne seule lui apporterait l'oubli, l'évasion qu'elle souhaitait. L'application à un entraînement régulier lui créerait une heureuse diversion, la gloire de nouveaux triomphes la vengerait des dédains de son mari.

— C'est cela, décida-t-elle, rassérénée par sa soudaine résolution, pourquoi n'irais-je pas passer quelque temps dans une station hivernale ? Je serai bien sotte de sacrifier à ce mari indifférent mes goûts, mes joies de jeune fille.

Elle passa en revue les principaux centres de ski. Ce qu'elle désirait c'était suivre des cours, perfectionner sa technique, et parvenir à cette science qui ferait d'elle réellement une championne, capable de concourir dans les grandes compétitions mondiales.

Elle pensa au Tyrol. Les pistes y étaient belles, les professeurs réputés, et cela lui permettrait de connaître aussi un pays dont elle avait entendu vanter la beauté.

Maurice rentra tard dans la nuit, comme à l'ordinaire. Nicole affecta de ne point se retourner et il crut qu'elle dormait. Il se coucha rapidement, sans avoir voulu la réveiller. Mais, devenue injuste, elle le taxa d'indifférence et se sentit raffermie en sa résolution. Au matin, comme il se préparait pour repartir, elle lui annonça du ton le plus naturel :

— J'ai décidé d'aller passer quinze jours dans le Ty-

rol pour refaire du ski. Je compte reprendre mon entraînement.

Maurice la regarda assez surpris :

— Ah ! tu sais que je ne suis pas libre ?...

— Qu'à cela ne tienne, je compte bien partir seule.

— Très bien... et quand cela ?

— Je ne sais pas encore... Je vais m'en occuper. Probablement vers Noël.

— Alors tu vas me laisser ?...

Oh ! insouciance de l'égoïsme masculin ! C'était lui qui, à présent, osait se plaindre !

— Certainement, répondit Nicole avec irritation, mais je suppose que cela t'est bien indifférent. Au contraire, tu te trouveras aussi libre que tu le désires... bien qu'à vrai dire je ne te gêne guère !

Il la considéra avec une attention plus profonde. Peut-être eut-il conscience, à cette minute, de ce qui se passait. Il comprit qu'il fallait rassurer Nicole, la consoler, reprendre ce cœur prêt à fuir loin de lui. Il allait le faire, mais elle prononça encore ces paroles blessantes :

— Aussi bien, j'ai soif moi aussi de vivre, d'échapper à cette atmosphère étouffante, de retrouver mes joies sportives. Je ne vais tout de même pas tout sacrifier...

Alors il se tut et, secrètement blessé, n'opposa plus aucune objection au départ de sa femme.

Ils ne voulurent pas se rendre compte, l'un ni l'autre, qu'ils aggravaient ainsi le malentendu par lequel se creusait entre eux un fossé chaque jour plus profond.

CHAPITRE XII

L'ÉVÉNEMENT IMPREVU

Il y avait déjà quinze jours que Nicole se trouvait à Innsbruck, et elle avait fait des progrès tels, elle avait atteint à une telle perfection de « style » que son professeur lui-même, le célèbre Carl, proclamait son enthousiasme :

— Vous pourrez concourir pour les plus grandes épreuves. Vous pourrez vous aligner devant Léna Ramesderff ou la Comtesse Obsentraff, je vous garantis votre triomphe.

Aussi Nicole sentait se réveiller plus ardente son ancienne passion. Elle se jetait éperdument dans ces joies retrouvées, avec un désir de s'étourdir, d'oublier totalement l'amertume de sa déception conjugale, de secouer la tristesse qui avait, trop longtemps, endeuillé son cœur.

Innsbruck lui offrait toutes ces possibilités d'oubli. En dehors des joies du ski, Nicole pouvait goûter aux nombreuses distractions organisées pour les hivernants. A l'hôtel où elle était descendue, on dansait une partie de la nuit et la jeune Française, très recherchée pour son charme, pour sa beauté, se grisait de ces adulations.

Entre Maurice et elle s'étaient échangées quelques lettres assez indifférentes et banales. Son mari la tenait au courant de ses essais, de ses projets, car il préparait un nouveau raid :

« Je compte partir au début de janvier, annonçait-

il. Je vais tenter à mon tour la traversée de l'Atlantique ».

Et il ajoutait à la fin de sa lettre :

« As-tu l'intention de revenir bientôt ? »

Nicole ne marqua aucune émotion à cette annonce du projet périlleux de son mari. La vie professionnelle de Maurice ne l'intéressait plus et elle se jugeait détachée de lui. Quant à espérer qu'elle allait rentrer sous peu à Paris pour être là quand il partirait, ah non, qu'il n'y comptât pas !

Elle répondit par une lettre où elle vantait l'agrément et les joies du séjour à Innsbruck, où elle disait ses succès, ses espoirs, son intention de concourir bientôt pour la grande course du Berg Isel qui lui permettrait peut-être de se qualifier en vue des prochains concours internationaux.

« Je regretterai beaucoup, ajoutait-elle, de n'être pas là pour te dire adieu si tu as toujours l'intention d'effectuer ton raid au début de janvier, mais c'est précisément l'époque du concours et tu comprends que je ne puis manquer cela. Je prolongerai mon séjour au moins jusqu'au milieu de janvier et si je me classe, ce que j'espère, je serai désignée pour les olympiades qui auront lieu en février à Saint-Moritz ».

Elle continua de se préparer fiévreusement pour la fameuse course. A Innsbruck où se rencontraient tant de champions, elle avait acquis cette réputation qu'on réserve aux grands coureurs. Quand on la voyait descendre en « schuss » avec cette élégance, cette souplesse que lui enviaient même les professeurs les plus réputés, si maîtresse de ses skis qu'elle pouvait les faire passer où elle voulait, un sentiment unanime d'admiration clouait tous les autres skieurs.

Le 8 janvier, elle reçut ce mot de Maurice :

« Je pars demain pour ma traversée de l'Atlantique. Je suis désolé de n'avoir pu t'embrasser avant ce départ. Il me semble que cela m'aurait porté bonheur... Je te souhaite de triompher à ton concours. S'il m'arrivait malheur, souviens-toi que je t'ai bien aimée, que je t'aime toujours autant, quelque tu puisses en pen-

ser. Peut-être eût-il mieux valu pour toi ne pas épouser un aviateur. Je te demande pardon de n'avoir pu mieux te prouver ma tendresse et je t'embrasse, ma chérie, en souhaitant de te revoir... »

Nicole eut dû être touchée par cette lettre, mais le ressentiment qui la dressait contre son mari était trop profond pour qu'elle pût revenir si facilement sur un parti-pris systématique de juger sa conduite et elle étouffa en elle quelque chose qui ressemblait à un obscur remords :

— Allons donc, il dit m'aimer et il m'a trop clairement prouvé à quel point je comptais peu pour lui... D'ailleurs, s'il y tenait, il pouvait venir jusqu'ici pour me dire adieu... Je serais bien sotte de me mettre en peine pour lui.

Et comme le lendemain était le jour de son concours, elle concentra toutes ses pensées, tous les battements de son cœur, sur ce grand événement.

*
* *

C'était fait. Nicole venait de triompher dans la course du Berg Isel devant des concurrentes pourtant redoutables. Elle avait accompli les diverses épreuves de « fond » de « schuss » et de « slalom » sous les regards admiratifs d'une foule nombreuse et avait battu de plus d'une minute la fameuse Léna Ramesderff, la championne d'un concours international, à Zermatt, deux ans plus tôt.

L'ovation faite à la brillante skieuse française fut triomphale. Etourdie par toutes ces acclamations, ces éloges flatteurs, Nicole se sentit vengée des humiliations passées, des larmes versées en cachette. Elle ne songeait guère qu'en cet instant Maurice volait au-

dessus de l'Atlantique. N'était-elle pas à présent qualifiée pour Saint-Moritz ?

De nouveaux rêves de gloire s'ouvraient devant elle, Elle aurait à défendre l'honneur de la France à ces épreuves internationales ; il fallait qu'elle fût à la hauteur de sa tâche. Alors elle deviendrait « capitaine » de l'équipe de femmes. La majeure partie de l'hiver et du printemps se passerait pour elle en montagne et elle ne subirait plus la triste solitude du petit appartement parisien où elle n'avait pu trouver le bonheur.

Ainsi, chacun de leur côté, réunis seulement à de rares intervalles, ils vivaient, Maurice et elle, leurs vies parallèles.

Or, le lendemain, Nicole recevait ce télégramme :

« Obligé de revenir par suite d'avaries. Raid interrompu. Suis désolé, Maurice ».

Rendue généreuse par son propre triomphe, elle le plaignit sincèrement et, pour atténuer l'amertume de cette défaite, décida de rentrer à Paris aussitôt. Maurice, prévenu, vint la chercher à la gare.

— Ah ! ma chérie, j'avais besoin de toi. Quelle consolation de t'avoir enfin ! dit-il en la pressant dans ses bras.

Il semblait en effet très affecté de sa défaite. Nicole s'efforça de le reconforter, oubliant pour un temps ses griefs. Pendant quelques jours, ils vécurent plus rapprochés et eurent l'illusion de voir refleurir leur tendresse.

Mais Nicole n'oubliait pas le but qu'elle s'était proposé. Ce n'était pas le moment de négliger son entraînement. Il fallait préparer la grande épreuve de février qui consacrerait son triomphe. Comme Paris se trouvait loin des centres de sports d'hiver elle partit fréquemment pour trois ou quatre jours à destination de Chamonix, du Montgenèvre, de Mégève, laissant la maison aux soins de la domestique.

— Eh bien ! en voilà un ménage ! pensait celle-ci dans son robuste bon sens de femme du peuple. Monsieur ne rentre pas souvent. Madame s'en va des trois



ou quatre jours. Et ça n'est pas marié depuis un an ! c'est moderne, quoi !

Mais Nicole estimait que tout était parfait puisqu'elle ne s'ennuyait plus, que sa vanité, à défaut de son cœur, était satisfaite, et qu'après tout l'accord régnait entre Maurice et elle.

Vint le moment de préparer le grand départ pour Saint-Moritz. Les épreuves se dérouleraient pendant une huitaine de jours, du 20 au 23 février. La Fédération Française de Ski déléguait Nicole avec les meilleures skieuses françaises pour représenter leur pays, en la dédommageant des frais du voyage et d'une partie des frais du séjour. Notre jeune skieuse commençait à entasser dans ses valises tout ce qu'il lui paraissait nécessaire d'emporter. Elle avait renouvelé son équipement et désirait aussi se munir de quelques toilettes afin de faire honneur à son pays.

Maurice avait poussé la complaisance jusqu'à lui offrir de la conduire à Saint-Moritz en avion — il était gentil en ce moment bien qu'il continuât à s'occuper surtout de son aviation — Il avait donc été décidé que le voyage s'effectuerait ainsi.

Or, à la veille du départ, Nicole se levait de table pour aller terminer ses valises, lorsque tout à coup elle se sentit prise d'un étourdissement. Ce fut si inattendu, si rapide, qu'elle n'eut pas le temps de se demander ce qui lui arrivait ni de se cramponner à un meuble. Elle sentit ses jambes se dérober et s'affaissa soudain sur le tapis.

Maurice, d'abord figé par la stupeur, se précipita en bousculant les chaises. Il releva sa femme mais s'effraya devant ce visage blême, aux yeux clos.

— Nicole, appela-t-il, ne m'entends-tu pas ?

Ayant dégrafé le corsage il sentit que le cœur battait faiblement, et comprit qu'elle n'était qu'évanouie. Affolé, il sonna la bonne qui, aussitôt, arriva :

— Jeanne, Madame vient de se trouver mal. Il faudra peut-être aller chercher un médecin. Aidez-moi à la ranimer.

— C'est pour ma jeune femme que je vous ai demandé de venir, expliqua Maurice, elle a été prise hier d'un étourdissement et ce matin elle est en proie à des vertiges, à des nausées. Or justement nous devions partir aujourd'hui pour St-Moritz où elle disputera les épreuves Internationales. Elle serait profondément déçue de ne pouvoir partir.

— Je vais voir ce qu'il en est, Monsieur, répondit le Docteur Dréard.

Nicole se soumit à contre-cœur, à son examen. Maurice, qui guettait les réactions du médecin, vit que celui-ci ne semblait nullement inquiet.

— Eh bien ! Il n'y a là rien de grave, dit-il d'un ton de bonhomie. Voilà même une jeune femme splendidement constituée, ce dont je la félicite...

— Mais alors, Docteur, cet évanouissement, ces maux ?...

— Hé ! oui, fit en souriant le praticien, si vous n'avez pas deviné permettez-moi de vous apprendre une heureuse nouvelle...

Nicole et Maurice le dévisagèrent avec une égale surprise :

— Vous allez être mère, prochainement, Madame, annonça le Dr Dréard.

Mais il ne s'attendait pas à voir une réaction si différente et si inattendue chez les deux époux. Tandis qu'une joie profonde, émue, se peignait sur le visage de Maurice Daufort, un nuage avait obscurci celui de Nicole.

— Etes-vous bien certain de ne pas vous tromper, docteur ? demanda la jeune femme d'une voix altérée. Ce n'est peut-être de votre part qu'une supposition ?

— Mais non, Madame, je suis absolument sûr du fait.

• Il n'y a aucun doute !

Alors, Nicole fut atterrée.

Cette nouvelle, surgissant au plus beau moment de sa gloire sportive, alors qu'elle avait encore à disputer de définitives épreuves, lui apparaissait comme une catastrophe.

En conjuguant leurs efforts ils parvinrent à la rap-
peler à elle.

— Que s'est-il donc passé ? demanda Nicole en pro-
menant autour d'elle un regard mal lucide.

— Ce n'est qu'un simple malaise, ma chérie. Main-
tenant comment te sens-tu ?

— Bien faible, il me semble...

En effet elle essaya de se mettre debout, mais la
tête lui tourna à nouveau et Maurice dut la soutè-
nir, la forcer à s'étendre.

— Reste tranquille. Jeanne et moi nous te mettrons
dans ton lit. Sans doute le sommeil te fera du bien
et si demain tu ne te sens pas bien, je ferai venir un
médecin.

— Mais le départ ?...

— Je crois qu'il sera plus prudent de le repousser.

— Le repousser ! Tu n'y songes pas, Maurice ? Les
épreuves débutent dans trois jours. Il faut que j'arrive
là-bas la veille.

— Mais, mon petit, dans cet état, tu n'es pas capable
de supporter le voyage, surtout en avion.

— Alors je partirai par le train.

— Même en train, ce sera trop fatigant. En tout cas,
nous reparlerons de cela demain. Je ne te laisserai
pas partir sans avoir pris l'avis d'un médecin.

Nicole s'agita une partie de la nuit. Elle ne com-
prenait pas la raison de cet étrange malaise, se sa-
chant solide, en pleine santé. Ce ne pouvait être que
passager. Demain, il n'y paraîtrait rien et elle pour-
rait partir, quoi qu'en dise Maurice.

Mais au matin, quand elle voulut sortir de son lit,
elle fut prise de nausées subites.

— Tu vois bien, lui dit son mari. Peut-être as-tu
pris froid là-bas, en montagne, et tu t'es aussi trop
surmenée en vue de ce concours... Je vais téléphoner
immédiatement à un médecin.

Nicole fut forcée de se soumettre en pestant contre
cette complication. Maurice, qui semblait pris d'une
tendre anxiété, voulut attendre la venue du praticien.

À dix heures, le Dr Dréard arrivait.

Elle s'expliquait à présent son évanouissement de la veille, cet écœurement qu'elle ressentait.

— Mais, Docteur, interrogea-t-elle d'une voix mal affermie, cela ne peut m'empêcher, n'est-ce pas, de faire du sport, de participer, après-demain, à un concours de ski à St-Moritz ?

— Voyons, Nicole, tu n'y penses pas ! s'écria Maurice.

Elle le foudroya d'un regard glacial :

— Je ne te demande rien ! C'est au Docteur Dréard que je parle.

— Votre mari a raison, Madame, opina le praticien. Votre état n'est pas compatible avec un sport violent comme le ski, et vous pouvez encore moins songer à participer à un concours. Rendez-vous compte : il suffirait d'une chute pour produire un accident, détruire le précieux germe de vie que vous portez en vous, compromettre gravement votre santé... Non, pour cette année du moins, vous devez renoncer au ski et au sport en général.

Et il ajouta avec un bon sourire :

— Mais la gloire d'une jeune maman vaut bien toutes les palmes d'une compétition sportive !

*

* *

Nicole ne se dérida pas, elle paraissait remuer de sombres et amères pensées. Jamais le Dr Dréard n'avait vu l'annonce d'une prochaine maternité provoquer chez une jeune femme de tels sentiments de déception, de chagrin, de colère même. Assez mal à son aise en présence d'une telle attitude il se hâta de prendre congé. Maurice l'accompagna jusqu'à la porte.

— Je vous renouvelle mes recommandations, Monsieur, lui dit le médecin avant de s'éloigner, il faut à votre femme du repos, une nourriture saine, du calme. Et surtout aucun sport, aucun exercice violent.

— J'y veillerai, Docteur, soyez tranquille, affirma le jeune homme.

Et il ajouta :

— Il faut excuser ma femme. Cette nouvelle imprévue l'a surprise, déroutée, un peu chagrinée parce qu'elle ne pourra prendre part à ces épreuves auxquelles elle attachait une grande importance. Mais, sa déception passée, elle sera très heureuse, j'en suis sûr, comme je le suis moi-même.

— Je le souhaite, répondit simplement le médecin.

Maurice revint vers Nicole. Pour lui témoigner sa joie et sa tendresse, il voulut la prendre dans ses bras, mais elle le repoussa durement :

— Laisse-moi. Je te défends de me toucher.

Surpris, il la considéra avec un douloureux étonnement. Jamais il ne l'avait vue ainsi, glaciale, distante, haineuse presque.

— Nicole, s'écria-t-il, reviens à la raison, je t'en prie. Ne me laisse pas croire que cette nouvelle qui m'emplit d'une joie si grande...

— Vraiment ? interrompit-elle avec un rire amer. Voilà bien l'égoïsme des hommes ! Evidemment, cela ne te gênera pas, toi ! Au contraire, tu es tout heureux de m'infliger cet ennui.

— Un ennui, Nicole ! Oh ! tu ne sais plus ce que tu dis, tu ne peux le penser. Un enfant, n'est-ce pas la chose la plus douce qui pouvait nous arriver ? la bénédiction de notre amour...

— Notre amour !... Ah ! ne parle plus de ce qui est mort... Sais-tu ce qu'il m'a apporté, ton prétendu amour ? Amertume, déception, souffrances, voilà ce qu'il m'a valu ! Je le déteste, cet amour qui n'a pas su me donner le bonheur que j'attendais, et me prive aujourd'hui des seules joies que je ne devais qu'à moi-même.

Maurice recula en chancelant sous l'explosion inat-

tendue de cette haine. Une douleur atroce, fulgurante le traversait en ce moment.

— Nicole, supplia-t-il, Nicole, je veux croire que tu ne penses pas ce que tu dis, tu parles sous l'empire d'un dépit que je ne puis comprendre, tu ne peux me haïr. Si j'ai eu des torts envers toi je t'en demande pardon. Je tâcherai à l'avenir de mieux te montrer ma tendresse.

— Trop tard ! Jamais je ne te pardonnerai cette dernière déception. Entre nous tout est fini.

— Je vois que ton chagrin t'égare, te rend injuste et méchante, dit Maurice avec tristesse. Quand tu seras lucide, tu comprendras qu'aucun triomphe sportif ne vaut le bonheur qui nous échoit aujourd'hui. J'ai confiance en ton cœur et je ne doute pas que tu reviendras à de meilleurs sentiments.

Elle dédaigna de lui répondre. Alors il s'en alla, très malheureux. Demeurée seule, Nicole ne s'apaisa pas. Au contraire, à mesure qu'elle envisageait mieux toutes les conséquences du malencontreux événement, son dépit ne faisait que croître, en même temps que son ressentiment à l'égard de son mari. Ainsi elle ne pourrait plus atteindre ce hochet qu'elle avait passionnément désiré : la gloire. Elle devait pour toujours dire adieu aux chères joies sportives qui seules lui avaient procuré l'oubli, l'illusion du bonheur. Elle devait renoncer à sa liberté, à son indépendance, être liée désormais, sans jamais aucun espoir d'évasion, à cet enfant qu'elle n'avait pas désiré, à ce mari que soudain elle se mettait à haïr...

— Eh bien ! non, s'insurgea-t-elle, tant pis pour ce qui arrivera. J'irai à ce Concours.

En cet instant, elle ne savait plus ce qu'elle faisait et se sentait prête à toutes les folies. Et tel était son égarement qu'elle ne frémit pas d'horreur à la pensée criminelle qui vint soudain effleurer son esprit : obscurément, elle venait de souhaiter l'accident qui la délivrerait d'un fardeau importun.

Pour pouvoir réaliser son projet, elle envoya la domestique faire une course. Quant à Maurice, il était proba-

ble qu'il ne rentrerait pas avant le soir. Avec une hâte fiévreuse, elle s'habilla, saisit dans un petit meuble l'argent que Maurice lui avait remis l'avant-veille — trois mille francs, c'était plus qu'il ne lui en fallait, puisque la Fédération payait la plus grande partie des frais.

Alors, sans même prendre la peine de laisser un mot pour informer la bonne et rassurer son mari, elle quitta le petit appartement qu'avait trop tôt déserté le bonheur.

Un taxi la conduisit à la gare de Lyon.

CHAPITRE XIII

ADIEU LA GLOIRE...

St-Moritz se présenta tout à coup aux regards éblouis de la voyageuse, avec ses palaces, ses pistes de bob et de patinage, ses téléphériques, son ciel incomparable qui se reflétait dans le bleu du lac. Tout ce que l'esprit industriel des hommes, s'alliant au Génie de la Nature, a su inventer pour aménager en station de luxe et de plaisir la plus élégante des stations hivernales, était réuni là.

Nicole descendit dans une gare encombrée de monde, où l'on entendait des gens s'interpeller en tous les dialectes. Elle se vit emportée par l'afflux des voyageurs qui déferlait vers la sortie et se trouva sur une place où stationnaient les voitures de tous les grands hôtels. Elle monta dans l'une d'elles qui appartenait au « Continental ». Etourdie, un peu fatiguée par le voyage, la jeune femme avait surtout hâte de pouvoir se reposer, d'être au chaud, car elle avait la sensation d'avoir pris froid pendant le voyage. Un vague malaise l'étreignait.

Elle ne put, cependant, s'empêcher d'admirer la richesse et la belle ordonnance de la ville, l'animation qui y régnait, son air de fête. Partout il y avait des

fleurs, des guirlandes, des lampes multicolores projetant de féériques lueurs.

A l'hôtel Continental, qui était celui désigné à Nicole par la Fédération de Ski, toutes les chambres étaient déjà prises. Mais lorsque la voyageuse eut décliné son nom, elle fut l'objet de l'empressement le plus flatteur.

— Parfaitement, Madame, on vous a réservé votre appartement, l'un des meilleurs. Nous sommes vraiment très heureux de vous recevoir.

Ils la conduisirent dans l'une des plus belles chambres du palace, d'où l'on apercevait le lac limpide et les innombrables patinoires. Mais ce fut surtout la neige qui attira Nicole. Elle était là, fascinante, couvrant les magnifiques pentes. Ah ! pouvoir glisser à nouveau, se griser de vitesse, oublier tous les soucis, tous les ennuis...

Mais Nicole était décidément fatiguée, énervée. Elle demanda qu'on lui fit monter une infusion et décida de se mettre aussitôt au lit :

— Demain, je serai remise, espéra-t-elle.

Elle avala deux cachets d'aspirine, but sa tisane, et s'efforça de dormir, sans penser à rien. Elle refusait en patriculier de songer à Maurice, d'imaginer son étonnement, son inquiétude et son chagrin lorsqu'il trouverait la maison vide. Et elle étouffait cette voix importune qui voulait lui faire reproche de sa conduite.

Elle avait demandé qu'on la réveillât de bonne heure, car elle avait hâte de reprendre contact avec la neige, mais lorsqu'elle essaya de se lever, elle s'aperçut qu'elle était encore courbaturée et très lasse et elle jugea plus prudent de se reposer encore.

Lorsqu'elle descendit enfin dans le hall de l'hôtel elle fut informée par le gérant que M. Beuclet, de la Fédération Française de ski, était là qui désirait la voir.

— Je serai enchantée, répondit Nicole.

Elle fut mise en présence d'un homme encore jeune.

très distingué de manières et qui se montra très aimable envers elle.

— Ah ! la France sera bien représentée, se réjouit-il. Pour votre part, Madame, je sais quels brillants succès vous avez remportés à Innsbruck. Carl m'a parlé de vous en termes fort flatteurs. Je suis donc tranquille : vous nous gagnerez des victoires. Mais voulez-vous venir avec moi ? Je vais vous faire faire connaissance avec nos pistes et vous présenter à Gaadst, le grand organisateur des épreuves.

Il emmena la jeune femme en voiture hors de la ville, vers les magnifiques champs de ski, où devait avoir lieu le concours. Près de là, les tribunes avaient été aménagées de façon grandiose. Une foule de sportifs élégants y étaient déjà réunis et Nicole fut présentée à quantité de champions et de championnes, de professeurs célèbres dans le monde entier, de personnalités aux noms retentissants. Déjà cette atmosphère fiévreuse la gagnait. Ah ! comme il lui tardait d'être sur ses « planches », de descendre, sûre d'elle-même, sous les yeux de cette foule, d'entendre résonner à ses oreilles le tumulte des acclamations.

— Et j'aurais pu manquer cela ! pensa-t-elle.

La Fédération lui avait fait don d'une paire de skis d'une merveilleuse souplesse, fins et rapides. Elle les essaya durant l'après-midi et constata à la fois leur rapidité et sa « forme » reconquise. Son malaise de la veille s'était dissipé. Tout se passerait bien.

Au matin de ce 20 février, Nicole se leva aussi émue qu'elle avait pu l'être au jour de son mariage. Cette journée n'allait-elle pas consacrer sa jeune gloire, la rendre mondialement célèbre ? Elle aurait à cœur, en bonne patriote, de faire triompher les couleurs de son pays. Elle se sentait dispose, certaine de vaincre, transportée par cette foi qui peut soulever des montagnes.

Une fois prête elle examina avec complaisance dans la glace sa silhouette svelte et bien campée, serrée dans un costume de drap bleu — la veste en laine blanche — de coupe impeccable. Hé ! Elle n'était pas mal, la petite

Française, peut-être un peu pâlotte, mais le grand air, l'ardeur de la course lui rendraient ses couleurs.

Les tribunes, l'abond des pistes étaient noirs de monde quand Nicole arriva sur les lieux du concours. De magnifiques voitures occupaient l'emplacement réservé à cet effet. Quel cadre plus merveilleux eût pu convenir à cette fête de sport et d'élégance ?

Les jeux s'ouvrirent par un défilé devant les tribunes. Les couleurs de tous les pays, hommes ou femmes, saluèrent en passant le drapeau olympique.

Puis les épreuves commencèrent.

Nicole rouvrit les yeux et fut effrayée de se voir allongée sur un lit, dans une chambre qu'elle ne reconnaissait que vaguement, un visage d'homme penché sur elle.

— Que se passe-t-il ? s'écria-t-elle.

— Rassurez-vous Madame, lui dit l'homme. Vous voilà tirée de votre évanouissement et j'espère que votre malaise n'aura pas de suites. Je suis le Dr Patskofel.

Un évanouissement ?... Ah ! oui, Nicole se souvenait à présent, elle revoyait tout jusqu'au moment de sa perte de conscience. L'heure de la course de descente pour femmes était arrivée. Un téléférique l'avait montée avec toutes les autres concurrentes au haut de la piste. Elle attendait, dans le froid, l'heure du départ... A ce moment se produisit un grand vide dans sa mémoire.

— La course ? demanda-t-elle, la course, je n'y ai donc pas pris part ?

— Evidemment non, petite Madame, puisque vous vous êtes évanouie quelques secondes avant l'instant où vous alliez partir. On vous a redescendue ici, à l'hôtel, et j'ai été aussitôt appelé.

— Alors, fit Nicole en éclatant en sanglots, tout est perdu, perdu...

Rien ne put la calmer, rien n'aurait pu la consoler du lamentable échec de ses rêves, de ses espoirs. Car maintenant c'était fini, elle ne pourrait plus concou-

rir jamais. Pour toujours elle serait liée à cet enfant qu'elle n'avait pas voulu.

Toute sa rancœur se tourna à nouveau contre son mari. N'était-ce pas lui qui la frustrait des joies attendues, lui, toujours lui... Il n'était venu dans sa vie que pour lui faire du mal.

Maurice, prévenu par télégramme, arriva précisément le lendemain. Il ne fit à sa femme aucun reproche. Il ne lui dit pas combien il avait été peiné, inquiet, tourmenté, en constatant sa fuite, combien il avait tremblé pour elle et pour le délicat souffle de vie qu'elle portait en son sein. Simplement, il l'emmena. Elle se laissa faire, indifférente, résignée, ayant hâte de quitter ces lieux d'où elle avait espéré revenir en triomphatrice...

Affecté par cette douleur, et aussi par la glaciale froideur que lui manifestait Nicole, Maurice voulut tenter de la consoler, de la ramener à lui :

— Ma Nicole, oublie cette déception. Je conçois qu'elle soit douloureuse, mais qu'importent en définitive de vains lauriers auprès de cette joie qui reflurira bientôt à notre foyer ? Car notre bonheur n'est point mort. Il renaîtra plus lumineux si nous le voulons. Pour moi, telle que tu es, glorieuse ou vaincue, je t'aimerai toujours...

— Inutile, trancha froidement Nicole, tout est bien fini entre nous, je te l'ai déjà dit. Mon cœur s'est détaché de toi...

— Mais enfin, s'écria-t-il douloureusement, qu'ai-je fait pour mériter une telle rigueur ?

— Tu peux le demander ! Ne m'as-tu pas préféré ton avion, ton métier ? Ne m'as-tu pas délaissée de façon blessante au début même de notre mariage ?...

— Mon travail m'absorbait, mais n'était-ce pas pour toi que je luttais avec tant d'ardeur ? Je désirais acquérir un renom dont tu serais fière.

— J'aurais mieux aimé ne pas être si souvent seule, ne pas me sentir dédaignée.

— J'ai été aveugle, maladroit, j'en conviens, mais toi-

même, ne m'as-tu pas laissé pour aller satisfaire ta passion du ski ?

— Je prenais ma revanche.

— Eh ! bien, nous sommes quittes. Pour ma part je reconnais mes torts. Tu ne vas pas, Nicole, m'en punir si durement ? Ce doux petit être dont je suis déjà si fier doit nous rapprocher...

— Ah ! tais-toi, ne me parle pas de cela ! fit Nicole cependant que de nouvelles larmes de dépit s'échappaient de ses yeux.

Maurice la regarda avec un douloureux étonnement. Était-ce possible ? Sa Nicole, sa femme, celle qu'il avait aimée entre toutes pour ses qualités morales autant que pour sa beauté, elle avait donc le cœur si dur, si égoïste, elle mettait en balance ses pauvres joies vaniteuses avec le grand bonheur d'être maman ?...

— Plus rien n'existe entre nous, reprit farouchement Nicole, nous nous étions trompés. Reprenons chacun notre liberté.

— C'est insensé ! Et d'abord que ferais-tu ? Où irais-tu ?

C'était vrai et la jeune femme le sentit avec un dépit amer. Dans son état, elle ne pouvait songer à travailler; elle n'avait plus de parents, personne qui pût la recueillir. Jamais elle n'aurait la consolation de retrouver son indépendance à cause de « l'obstacle », cet enfant contre lequel elle ressentait déjà une sourde rancune...

Eh bien ! soit, elle se soumettrait, mais elle montrerait bien à son mari qu'ils n'étaient plus que deux étrangers, rivés à la même chaîne. Refusant de voir le déchirement de Maurice, butée en son orgueil et son ressentiment, elle se détourna et jusqu'à Paris ne desserra plus les lèvres.

CHAPITRE XIV

COEUR FERME

Depuis plus de quatre mois, cette intolérable situation persistait. Maurice Daufort avait tout tenté pour ramener sa femme à de meilleurs sentiments. Conscient d'avoir eu des torts, au début, de n'avoir pas su remplir strictement le rôle qu'il s'était engagé à tenir, il espéra se racheter par un empressement de tous les instants, par une vigilante tendresse. Mais Nicole refusa de voir ces efforts, elle demeura indifférente et glacée. Alors il se découragea et recommença à désertier un foyer où il ne trouvait plus que des occasions de souffrir.

Quant à l'enfant qui naîtrait dans quelques mois, ni l'un ni l'autre n'y faisaient jamais allusion. C'était le sujet défendu, détesté. On eût dit que Nicole voulait ignorer sa prochaine maternité. Et Maurice se demandait avec angoisse comment les choses se passeraient.

Un jour vint une lettre de Mme Daufort, la mère de Maurice. Celle-ci se plaignait de n'avoir plus de nouvelles de ses enfants.

« Vous savez pourtant, ma petite Nicole, ajoutait-elle comme je m'intéresse à votre santé, surtout en ce moment. J'aurais tant voulu préparer avec vous le grand événement... Mais avec ma nombreuse famille, il ne m'est guère possible de me rendre à Paris. Dans huit

jours nous nous installons à notre villa de Cassis, jusqu'en fin octobre. Pourquoi n'y viendriez-vous pas aussi passer l'été, et vous y effectuerez vos couches ? Vous seriez beaucoup mieux qu'à Paris en ce moment. Je comprends qu'il est dur à de jeunes époux de se séparer, mais Maurice saura être raisonnable puisque c'est l'intérêt de votre santé et celui du petit chérubin que nous aimons tous par avance.

« Allons ! c'est entendu, je vous attends. Et cela me donnera aussi l'occasion de voir plus souvent mon grand oublieux de fils. »

— Pourquoi n'irais-tu pas ? osa demander timidement Maurice.

Le premier mouvement de Nicole fut de refuser. Et puis elle pensa que Paris était bien pénible pendant les chaleurs, qu'il devait faire très doux à Cassis, enfin que la contrainte où elle vivait ici commençait à lui peser.

— J'accepte, dit-elle, je te débarrasserai de moi.

Ah ! cruelle Nicole, toutes les occasions lui étaient bonnes pour lancer ses flèches empoisonnées ! Elle ne désarmerait donc jamais ?

Quelques jours plus tard, la jeune femme partait pour Cassis. Maurice eût bien voulu l'embrasser avant de se séparer d'elle, faire une dernière tentative de réconciliation. Mais il avait sur le cœur trop d'échecs humiliants après des essais de ce genre. Or il était fier et il avait conscience de ne pas mériter une si injuste attitude.

— C'est à elle de revenir, pensait-il, j'ai montré, moi, assez de patience.

Nicole fut accueillie par la famille Daufort avec de grandes démonstrations de tendresse. C'était à qui s'ingénierait à la choyer, à la dorloter. Sa situation, aux yeux de ces gens au cœur simple, lui conférait un prestige, une sorte de noblesse. En présence de la joie de tous, surtout de sa belle-mère, toute fière d'avoir à gâter bientôt un enfant de son « grand ». Nicole ressentit au fond d'elle-même un peu de honte de sa propre dureté. Mais elle était de celles qui, lorsqu'elles se

sont engagées dans une voie, refusent de revenir en arrière, quoi qu'il doive leur en coûter. Elle avait dit un jour qu'entre son mari et elle, tout était fini, elle se jugeait engagée par cette parole. Elle s'était persuadée qu'elle haïssait le pauvre innocent envoyé par Dieu parce qu'il l'avait frustrée de ses légitimes satisfactions sportives, elle n'allait pas aujourd'hui capituler, s'associer à la joie de tous. Et quand parfois, elle ressentait au tréfonds d'elle-même un mystérieux tressaillement, un attendrissement soudain qui la faisait mollir, elle refusait de l'admettre, se raidissant contre cette émotion et s'affirmant que jamais, jamais, elle ne « l' » aimerait.

*

* *

Madame Daufort ne manqua pas de remarquer la bizarrerie de sa belle-fille. Nicole n'était pas comme une jeune mère toute émue, toute heureuse de sa future mission. On la voyait absente, indifférente à tout, paraissant même excédée dès qu'on lui parlait du prochain évènement. Et la vieille dame avait bien compris, à certains détails, que tout ne marchait pas à merveille dans le jeune ménage. Nicole ne prononçait jamais le nom de son mari, elle semblait aussi se désintéresser de lui. A la première visite que fit Maurice, sa mère confessa. Le pauvre garçon finit par lui avouer sa peine.

— C'est vrai, maman, je suis bien malheureux. Un malentendu s'est produit entre Nicole et moi, qui dure depuis près d'un an malgré tous mes efforts pour le faire cesser. La faute initiale m'en revient peut-être. Nicole s'est plainte que je ne m'étais pas assez occupé d'elle, les premiers mois qui ont suivi notre voyage de noces. C'est sans doute vrai mais je ne m'en rendais pas compte. Et puis c'était à cause d'elle, j'étais heureux de lui faire hommage de mes triomphes.

— Elle t'aurait peut-être su plus de gré d'être plus souvent auprès d'elle, mais je ne puis croire que cela eut suffi.

— Tout est allé en s'aggravant. Nicole, pour se consoler, dit-elle, est partie de son côté en montagne et c'est moi qui ai souffert de voir la facilité avec laquelle elle m'abandonnait. Mais ce qu'elle n'a pu me pardonner c'est... cet enfant.

— Que dis-tu, Maurice ? Ce n'est pas possible !

— Hélas ! si, maman. Elle a eu une terrible déception de ne pouvoir concourir à St-Moritz, d'être obligée de renoncer au ski. C'est moi qu'elle juge responsable et cela explique son attitude à mon égard.

— Mais ce n'est pas croyable ! s'exclama Mme Daufort. Autrefois, une jeune femme était remplie de fierté, de joie quand elle était l'objet d'une pareille grâce ; elle en était tendrement reconnaissante à son mari. Aujourd'hui, elle voit seulement qu'elle ne pourra plus récolter tels ou tels méprisables lauriers... Quelle époque vivons-nous !

La brave dame était sincèrement scandalisée.

— Ne juge pas Nicole trop sévèrement, supplia son fils. Je sais que son cœur est bon. Seulement elle a un terrible orgueil et elle croit avoir raison. Ne lui parle de rien, elle ne ferait que se cabrer davantage.

— Mais toi, mon petit, tu souffres...

— Oui mère, mais je ne veux pas désespérer. J'attends le miracle qui me la rendra.

— Ce miracle, murmura Mme Daufort, n'est-ce pas l'enfant qui l'accomplira ?... Quel cœur de mère pourrait demeurer insensible devant ces chérubins qui réclament tous nos soins, le don complet de nous-mêmes ?...

C'est aux confidences de son fils, maintenant reparti, que songeait Mme Daufort, cependant qu'en compagnie de sa fille aînée, Cécile, et de sa belle-fille, elle travaillait dans le jardin, près du gros figuier, face à la mer. Les trois femmes, et même Nicole, confectionnaient avec ardeur la layette, car l'époque du grand événement approchait.

Un pas fit crisser le gravier de l'allée. C'était Maria, la bonne, qui arrivait en brandissant un papier bleu.

— Un télégramme pour Madame.

Madame Daufort le prit : « Mme Daufort, les Mimosas, Cassis » lut-elle. Je pense que c'est pour moi Nicole... Vous permettez que je l'ouvre ?

— Naturellement, maman.

Mais à peine Mme Daufort eut-elle déchiré le papier et prit connaissance de son contenu, qu'elle poussa un cri tandis qu'une pâleur mortelle envahissait son visage :

— Mon Dieu ! Maurice, mon pauvre enfant...

Nicole, devenue elle aussi d'une blancheur de cire, se jeta sur le funeste papier qui avait glissé à terre. Elle lut à son tour, poussa un sourd gémissement et s'évanouit.

Cécile Daufort et sa mère l'entourèrent aussitôt.

— Pauvre petite ! Aussi, j'aurais dû prévoir... se lamenta Mme Daufort, c'était trop brutal, et dans son état...

— Qu'y a-t-il donc, maman ?

— Ton frère, ma pauvre petite, tiens, lis.

Le télégramme disait ceci :

« Maurice Daufort grièvement blessé au cours d'une chute d'avion. Hospitalisé Clinique Ste-Agnès, rue Taitbout ».

Nicole revint rapidement à elle sous les soins qu'on lui prodiguait. Elle manifesta aussitôt une étonnante énergie.

— Je vais aller là-bas... déclara-t-elle.

— C'est beaucoup de fatigue pour vous, ma pauvre enfant. Je partirai d'abord et... s'il était nécessaire je vous appellerais, lui dit sa belle-mère.

— Non, non, il est de mon devoir d'y aller tout de suite.

— Eh bien ! si vous voulez. Je suis sûre, s'il est encore capable de vous reconnaître, que votre vue lui fera un grand bien.

Les deux femmes firent un voyage douloureux, chargé

d'appréhensions. Nicole ne songeait pas à dissimuler sa souffrance, une souffrance qui lui faisait sentir combien, malgré qu'elle eût refusé jusque là de le reconnaître, son mari lui était encore cher.

Elles se rendirent immédiatement à la clinique et eurent le soulagement d'apprendre que les blessures étaient moins graves qu'on ne l'avait tout d'abord redouté. Le diagnostic de fracture du crâne était en effet écarté. Il restait de multiples lésions osseuses, au poignet gauche, à l'hémithorax droit, aux deux cuisses. Leur traitement demanderait un temps assez long mais elles ne laisseraient que peu de séquelles, espérait le chirurgien.

— Dieu soit loué ! dit Madame Daufort, élevant vers le ciel une action de grâces. Mais comment cela s'est-il produit ?

— Il essayait un nouvel appareil, expliqua Mermillot, un ami de Maurice, aviateur comme lui et qui s'était occupé jusque là de toutes les formalités, lorsqu'une perte de vitesse s'est produite. L'accident idiot, contre lequel l'on ne peut rien... Il eût pu avoir de plus terribles conséquences sans la présence d'esprit de Maurice.

Le malade, qui avait retrouvé sa connaissance, eut un tressaillement de joie en voyant arriver sa mère et sa femme. Sans doute, à ce moment, bénissait-il cet accident qui lui ramenait Nicole. Et de fait, tant qu'il eut besoin d'elle, la jeune femme se montra la plus dévouée, la plus compatissante des garde-malades. Sa belle-mère la pressait même de prendre quelque repos, de ne point tant se surmener.

— Il faut vous ménager, mon enfant. Vous ne devez pas seulement songer à vous, vous portez une responsabilité.

Mais Nicole refusait de rien entendre. Pendant tout un mois, elle ne quitta guère le chevet de son mari. Enfin les blessures furent en si bonne voie que le chirurgien envisagea la possibilité, pour son malade, de se lever dans une quinzaine de jours et de partir un peu plus tard en convalescence.

— Tu viendras finir de te remettre à Cassis, dit Mme Daufort à son fils. Pour l'instant, j'emmène Nicole. Elle s'est assez fatiguée.

C'était aussi l'avis de la jeune femme qui, maintenant que toute crainte se trouvait écartée, se sentait reprise par son ancienne rancune, croyait devoir s'enfermer à nouveau dans sa glaciale attitude. Et Maurice, qui s'était imaginé avoir reconquis la tendresse de sa femme, fut fort étonné de ce changement.

Profitant d'un moment où ils se trouvaient seuls, Nicole et lui, il voulut prendre la main de la jeune femme pour y poser ses lèvres. Mais Nicole la lui arracha brutalement.

— Ainsi, dit-il d'un ton désolé, tu m'en veux donc toujours ? Pourquoi alors es-tu venue ?

— Parce que c'était mon devoir.

— Ah ! fit-il, amèrement déçu.

Il ne comprenait pas une telle rancune. Que signifiait-elle sinon que Nicole s'était définitivement détachée de lui ?

— Va, mon pauvre enfant, ne te désole pas, lui dit sa mère à qui il s'ouvrit de son chagrin. Elle t'aime toujours, je l'ai bien vu quand elle a appris la nouvelle, là-bas. Tant qu'elle t'a cru en danger, elle n'a pu cacher sa douleur, son inquiétude, son orgueil a capitulé... Seulement tu es sauvé, alors il reprend le dessus. Pourtant, aie confiance, il finira bien par céder, ce damné orgueil !

CHAPITRE XV

PUIS L'ENFANT VINT...

Il semblait à Maurice Daufort que ce train n'arriverait jamais. Ah ! il aurait bien dû suivre sa première inspiration, venir en avion ! Il avait tant de hâte d'être là-bas... Dans sa poche, sous ses doigts, il froissait nerveusement le télégramme reçu quelques heures plus tôt. Un grand trouble, une inexprimable émotion l'étreignaient à la pensée qu'en ce moment, peut-être, son enfant venait au monde. Il était père, lui... Quelle fierté il en ressentait !

— Pourvu que tout se passe bien... se dit-il, anxieux.

Une autre inquiétude se mêlait à sa joie. Quelle serait l'attitude de Nicole en le revoyant ? Aurait-elle enfin désarmé ? Consentirait-elle à aimer ce petit être auquel elle avait par avance fermé son cœur ? Le jeune aviateur n'évoquait pas sans mélancolie ce triste mois d'août passé à Cassis pour y achever sa convalescence et qui n'avait point permis le rapprochement tant souhaité. Pas une fois, durant tout ce temps, Nicole ne s'était départie de sa froideur, de son indifférence systématique. Même l'intervention affectueuse de Madame Daufort avait échoué devant cet incroyable entêtement. Nicole persistait à traiter son mari en étranger.

en ennemi. Et lui était reparti très découragé, très malheureux. Il n'était plus revenu depuis lors. Seul, le télégramme de sa mère l'avait décidé à accourir.

Le train, enfin, arriva à Cassis. Maurice, le cœur battant d'une émotion bien compréhensible, gravit le chemin qui accédait aux « Mimosas ». Le jardin, la maison, paraissaient plongés dans le plus grand calme. Une paix religieuse y régnait. Le jeune homme en fut impressionné.

*
* *

En étouffant ses pas, il monta l'escalier de pierre de la maison. Et soudain il se heurta à Maria, la servante, qui sortait de la chambre de Nicole.

— Ah ! M. Maurice, s'exclama-t-elle.

Et elle mit un doigt sur ses lèvres.

— « Elle » repose... Il ne faut pas faire de bruit.

— Ah ! j'ai eu peur, dit le jeune homme. Comment va-t-elle ?

— Bien, très bien, Monsieur, à présent... Mais elle est épuisée, la pauvre, la sage-femme a dit qu'il fallait la laisser reposer. Maintenant tout va très bien, et si vous saviez comme « il » est beau.

— Il ?... demanda Maurice d'une voix tremblante.

— C'est vrai : vous ne savez pas encore : C'est un fils que vous avez, Monsieur, un beau garçon. Il pèse ses huit livres...

A ce moment la porte de la chambre de Nicole s'ouvrit, livrant passage à Mme Daufort qu'avait attiré le bruit des voix.

— Ah ! c'est toi Maurice. Mon cher enfant... Maria t'a dit ? Il est magnifique, ton fils.

— Mon fils !...

— Je suis heureux, heureux... Elle, mère ?

— Elle a été très éprouvée, mais elle va se remettre. Bientôt tu pourras la voir.

Nicole venait de sortir de son assoupissement. Elle se sentait envahie par une bienfaisante lassitude, un délicieux bien-être après la terrible épreuve. Son regard, instinctivement, chercha autour d'elle, et elle aperçut soudain le berceau, à ses côtés, fouillis de dentelles d'où s'échappait un faible vagissement.

— Donnez-le moi, demanda-t-elle à la garde.

La sage-femme obéit, apporta le précieux fardeau, une petite chose encore informe, avec une petite figure rougeâtre et fripée.

— Mon fils, murmura la jeune femme d'un ton d'extase...

Elle ne se souvenait plus que ce petit être, elle l'avait détesté, elle avait maudit sa venue. Alors, elle ne l'avait pas encore senti vivre, elle n'avait pas reçu la grande révélation, elle n'était encore qu'une petite fille orgueilleuse et stupide. A présent, la divine lumière venait de l'inonder : elle était mère...

*
* *

Madame Daufort entra tandis qu'elle berçait ainsi tendrement le poupon ; un seul regard suffit à la vieille dame pour comprendre quelle résurrection venait de se produire, quel bouleversement dans l'âme et le cœur de sa belle-fille. Et, tout bas, elle remercia Dieu...

— Comment vous sentez-vous, mon enfant ?

— Très bien, mère.

Et Nicole répéta, sans le savoir, les mots que venait de prononcer Maurice :

— Je suis heureuse, si heureuse...

— Nicole, je dois vous informer d'une chose : Maurice est là.

— Maurice...

La jeune mère était devenue un peu plus pâle. Et puis, brusquement, elle eut ce cri qu'espérait Mme Daufort :

— Mais qu'il vienne, qu'il vienne vite !

Il dut entendre cet appel car la porte s'ouvrit et Maurice vint se jeter auprès du lit. Discrète, Mme Daufort s'éclipsa.

Maintenant, ils mêlaient leurs mains, leurs regards, ils communiaient dans la même ineffable émotion. Des larmes, bienfaisantes, inondaient le visage de Nicole, achevant de fondre les dernières glaces de son cœur :

— Comme j'ai été dure, mon Maurice, comme je t'ai méconnu !...

Elle lui tendit le poupon qu'elle avait gardé tout contre elle :

— C'est lui, notre fils, qui nous rend l'un à l'autre. Regarde comme il est beau, Maurice.

— Très beau, affirma le jeune père d'un ton convaincu.

Avec des gestes gauches, il prit le tout-petit dans ses bras, le contempla avec une fierté émue. Ah ! il l'aimerait doublement, ce chérubin qui lui rendait aujourd'hui le cœur de sa femme.

— Vois-tu, expliqua Nicole, je ne sais quel démon me possédait, je ne voulais pas céder, je ne voulais pas me laisser attendrir... Et pourtant, ces dernières semaines, j'ai été si malheureuse... Je luttais contre moi-même, je ne voulais pas reconnaître mes torts, mais déjà « il » avait pris tout mon cœur. Quand il est venu j'ai éprouvé une joie, une fierté si grande qu'elle a chassé tout ce qu'il restait en moi de pensées mauvaises, méprisables...

Son regard, avec amour, se porta à nouveau sur son fils. Que lui importait, en cette minute, de ne jamais atteindre à cette renommée sportive à laquelle elle avait attaché une puérile importance ? Quelle joie eût valu celle d'être simplement une maman, comme tant

d'autres, une maman fière de contempler cette œuvre sublime de la création à laquelle elle venait de participer ?

Ne venait-elle pas de conquérir son plus beau titre de gloire ?

FIN